

SERVICE ÉDUCATIF DES ARCHIVES DÉPARTEMENTALES
DE LOT-ET-GARONNE

QUATRE ANS
derrière les lignes Allemandes
pendant
LA GRANDE GUERRE



LES TROGLODYTES DE GRAIDE
1914 ~ 1918

SOUVENIRS ET JOURNAL DE VICTOR GUILHEM-DUCLEON

Lieutenant au 20ème R.I. - Marmande

Présentés par

Jacques CLÉMENS

Maître-Assistant à l'Université de Bordeaux III

RECUEIL DE DOCUMENTS N° 4
Diffusé par le Centre Départemental
de Documentation Pédagogique de Lot-et-Garonne

~ **AGEN 1984** ~

A V A N T - P R O P O S

Le Service Educatif des Archives Départementales de Lot-et-Garonne, à travers ses quatre premières publications, s'est principalement adressé aux enseignants et aux élèves du Primaire, du Secondaire et de l'Ecole Normale. (1)

Il devait donc naturellement ouvrir ses portes à l'Enseignement Supérieur.

Le dossier présenté par Monsieur Jacques Clémens, Maître-Assistant à l'Université de Bordeaux III, échappe quelque peu à la tradition de nos publications. Il ne s'agit pas là d'une étude sur la société lot-et-garonnaise, au temps de la Grande-Guerre, soutenue par un choix varié de documents. Non, il s'agit du regard unique et pourtant universel d'un Français volontairement enterré plus de quatre ans, derrière les lignes allemandes en territoire belge, pour échapper à la captivité et tenter de reprendre le combat.

Les souvenirs, rédigés au lendemain de l'Armistice et Le Journal, tenu, jour par jour de juin à novembre 1918, témoignent douloureusement pour toute une génération de Français.

En publiant le récit de la geste héroïque du Lieutenant Victor GUILHEM DUCLEON et de ses compagnons, au patriotisme le plus pur, le Service Educatif tient à participer à la commémoration du 70ème anniversaire du déclenchement de la Première Guerre Mondiale et à rendre hommage aux millions de combattants qui se sont sacrifiés pour ce qu'ils croyaient être la "der des der".

J. BURIAS
Directeur des Services d'Archives

P. POLIVKA
Professeur chargé du Service Educatif

I

PRESENTATION HISTORIQUE

par

Jacques CLEMENS

Maître-Assistant à l'Université de Bordeaux III
Conservateur du Musée de la Ville de Marmande "Albert Marzelles"

PRESENTATION HISTORIQUE

Sur le plan scientifique, le troglodytisme le mieux connu est celui des animaux. En effet, les végétaux, exception faite des bactéries, de certains champignons et de certaines algues, ne peuvent se passer de lumière. Les troglobies sont les espèces animales les plus étroitement adaptées à la vie dans le milieu souterrain (vers, mollusques, poissons, batraciens, etc. . .) Les troglaphiles peuvent se rencontrer dans le milieu extérieur (chauves-souris, etc. . .). Les troglonexes sont des hôtes occasionnels et d'origine diverse.

Edouard-Alfred Martel (1859-1938), fondateur de la spéléologie, disait qu'il était un "troglodype né". En fait, depuis le XIXème siècle, seuls certains aspects du troglodytisme ont été scientifiquement abordés ainsi les grottes préhistoriques. Certains sont restés très controversés : les souterrains-refuges qui pour Adrien Blanchet en 1923 étaient des "refuges pour les vivants" ou qui pour Maurice Broëns en 1976 sont des "refuges pour les âmes".

Dans notre démarche d'historien de l'habitat et des mentalités, le troglodytisme, sous des formes aussi variées que celle des animaux, est la vie de l'homme (motivations, conditions matérielles, activités mentalités, etc. . .) depuis ses origines jusqu'à nos jours, épisodique ou durable ou tout simplement imaginaire dans un "trou" naturel ou artificiel. Cette vie peut-être étudiée à l'aide de sources archéologiques ou historiques. Elle est aussi l'objet d'observations médicales (étude des comportements dans les bombardiers, les sous-marins, les "navettes" spatiales, expériences de Michel Siffre, etc. . .).

Le domaine de recherches sur la "Culture matérielle" et les mentalités troglodytiques est considérable. Il peut être étendu à certains éléments de l'architecture (cryptoportiques antiques, cryptes médiévales, souterrains et oubliettes de châteaux forts, silos de fermes, caves de maisons, puits, etc. . .) de l'urbanisme (réseau d'égouts comme la "*maxima cloaca*" à Rome ou les égouts de Paris, parkings souterrains, etc. . .) de la circulation (métros, tunnels, etc. . .) de l'économie (carrières, mines, etc. . .) de la littérature (poésie ainsi l'œuvre de Dante ou roman de science-fiction, le "voyage au Centre de la Terre" de Jules Verne, etc. . .). Quant au domaine de la religion (temples, sépultures, etc. . .) et de la spiritualité (montagnes sacrées, monachisme cavernicole, etc. . .) et celui de la psychologie de groupe ou de la psychanalyse, il est immense.

Le troglodytisme est donc un comportement ou une mentalité toujours d'actualité aussi bien dans la "crise de la civilisation urbaine" que dans la renaissance de la notion d'abri dans les actuelles préoccupations de la Défense Nationale.

Ainsi nous avons la chance de pouvoir livrer un dossier qui concerne l'exploit d'un lieutenant Guilhem Ducléon et de cinq fantassins appartenant à deux régiments du Sud-Ouest : ils ont vécu de 1914 à 1918 dans un "trou" à Graide en Belgique, alors occupée par l'armée allemande !

1) UN TEMOIGNAGE SUR L'OCCUPATION ALLEMANDE ET LA RESISTANCE BELGE :

En dépit d'une répugnance pour la vie troglodytique la plus primitive, Guilhem Ducléon et ses compagnons ont "tenu". Certes son témoignage sur les conditions de son départ au front et du baptême du feu du régiment agenais confirme d'autres récits. Mais ses mémoires (1914-1917) et son journal (1918) sont des sources uniques non seulement sur le comportement troglodytique de l'homme contemporain mais aussi sur l'occupation allemande et la résistance belge lors de la 1ère Guerre mondiale. En 1923 "l'épopée belge dans la Grande Guerre" s'organisait autour de trois grands thèmes : le sacrifice de l'armée belge ; la Belgique martyre ; la délivrance. C'est ainsi qu'Auguste Vierset décrivait la "résistance officielle" (essai de la flamandisation des écoles, l'attitude de la magistrature, l'action du Comité national) et George Garnie consacrait quelques pages à la "résistance individuelle", en insistant surtout sur les publications clandestines. (1)

Or dans une histoire récente de Graide (2), voici le récit concernant la première guerre mondiale : "C'est donc la nuit du 22 au 23 août que les troupes allemandes, poursuivant les Français pénétrèrent dans Graide par les chemins de Porcheresse et d'Our, vers 1 h du matin. Ces hommes se dirigèrent vers Bièvre et vers Gedinne pour y participer à un nouveau combat, dès l'aube, puis se retirèrent à Graide dans l'après-midi. . . Vers 8 h du matin, Bièvre fut bombardé ; dans ce combat Bièvre-Gedinne, les Français perdirent plus de 1 000 hommes dont 300 à Bièvre même ; ces soldats français furent plus tard, inhumés dans un cimetière commun à la gare de Graide ; à 10 h 30, le village était envahi par les ennemis qui ne manquèrent pas de se venger sur cette paisible population ; 17 civils payèrent de leur vie, les autres subirent des traitements sauvages ; plus de 70 maisons y furent incendiées.

"Graide fut occupé par une garnison allemande forte de 500 hommes ; l'église fut transformée en hôpital par la Croix-Rouge pour recevoir les nombreux blessés venus principalement des combats de Bièvre et de Porcheresse. Ces hommes du VIIIème corps rhénan se montrèrent quelque peu énervés à Graide ; des soldats tuèrent volontairement un civil, M. Léonet, qui refusait de laisser amener sa fille comme guide forcé dans le village ; de plus, 23 hommes échappés de Porcheresse furent arrêtés dans la commune, retenus prisonniers dans une grande salle pendant dix-sept jours et traités comme des assassins ; les membres du conseil communal furent pris comme otages pendant quelques jours mais le président, N. J. Evrard, fut gardé plus longtemps. Une grande partie de la population avait suivi l'armée française mais la plupart rentrèrent sans avoir été plus loin que la Semois. Sans être acceptée, la vie continua ; avec l'indignation dans le cœur, nos habitants restèrent corrects et dignes, peut-être autant par crainte que par conscience.

"En questionnant les gens du village qui vécurent ces instants, nous pourrions remplir un volume de diverses anecdotes arrivées au cours de ces quatre longues années. Rappelons le geste de ce gamin dont le nom n'est pas conservé qui après avoir travaillé toute une journée portera sa pitance à des soldats français cachés dans les bois. C'est aussi le fait patriotique qui s'est passé au moulin de la famille Genon, caché entre Graide et Naomé, et où six soldats français trouvèrent refuge dans un souterrain aménagé pour leur sécurité (3).

"Mais il faut nous étendre davantage sur l'histoire d'un autre groupe de six soldats de la même armée qui, pendant de longs mois, furent soustraits aux recherches de l'ennemi au prix de mille astuces de la part de leurs protecteurs, la famille C. Léonet, habitant la dernière maison sur le chemin de Gembes ; c'est là, que pendant quatre ans, six hommes vécurent d'une vie bien monotone, soit en se terrant dans un vieux puits de mine se trouvant dans le jardin, soit dans un fenil, soit encore dans un souterrain peu confortable et toujours dans une situation précaire et pour eux et pour leurs hôtes ; que d'ingéniosité dans cette tenacité bien obscure ! Quelques mois après la guerre, une chapelle fut construite à quelque distance de là ; l'un des soldats est venu assister à la pose de la première pierre (4) et maintenant ce sanctuaire qui domine le village vers le nord rappelle à notre mémoire le souvenir reconnaissant de ces jeunes gens qui échappèrent ainsi à l'ennemi ; pour l'objectivité, disons toutefois que d'aucuns leur ont reproché de ne pas avoir tenté de rejoindre les Alliés par la Hollande comme l'ont réussi nos jeunes volontaires ; le geste de ces derniers qui bravèrent le risque de mille périls et du sacrifice de leur vie n'en est que plus méritoire . . ." En ce qui concerne notre objectivité, nous laissons au lecteur le soin de confronter les deux récits. Nous avons voulu

seulement apporter une pièce à ce dossier (5). Or il est vrai que la première partie a été écrite après les événements. Mais en 1918, c'est le journal de Guilhem Ducléon qu'il a tenu jour après jour qui nous informe. A ces deux sources, il faut ajouter la correspondance dans les années qui ont immédiatement suivi la fin de la guerre. Ces documents, qui peuvent paraître parfois un peu sordides, ne peuvent s'expliquer que par une profonde foi patriotique. C'est cette foi patriotique qui est l'explication fondamentale du "troglydisme" des Français et de la "Résistance" de leurs hôtes belges.

2) LA FOI PATRIOTIQUE :

A son départ de l'Elysée, en 1913, Armand Fallières, président de la République, aurait prononcé cette phrase : "Je laisse la place à la guerre !" (6) Guilhem Ducléon, comme beaucoup de ses contemporains, ne voulait pas le croire jusqu'à l'ordre de mobilisation générale. Mais leur patriotisme était irréductible. Ils étaient convaincus, pour la plupart, de leur bon droit et de leur victoire. Certes, il y eut des périodes de doute. Ainsi en mai-juin, 1917, ce sont les mutineries de certains régiments en France. C'est un an après que Guilhem Ducléon, se sent l'obligation pour éviter "l'abrutissement" de tenir un journal. De même pour s'occuper, comme les "poilus" du front qui fabriquent brosses, bagues ou coupe-papier dans des éléments d'obus ou qui sculptent des cannes, etc. . . Guilhem Ducléon organise le travail manuel dans son trou.

Mais dans son récit, il n'insiste pas sur un aspect de leur survie : un relatif intérêt de leurs hôtes, qui en raison de sa disproportion avec les risques encourus, ne peut s'expliquer que par une incroyable foi dans la victoire des Alliés donc des Français. Ainsi voici la "copie n° 1 de la reconnaissance de dette donnée à M. C. . . L. . . à G. . .

Je soussigné, reconnais être resté chez Monsieur C. . . L. . . à G. . . depuis le dix novembre mil neuf cent quatorze, jusqu'au dix mai mil neuf cent dix-huit, et lui devoir pour cette durée une indemnité pour nourriture et logement fixée d'un franc soixante centimes (fr 1,60) par jour. Cette indemnité s'élevant (en arrondissant la somme) à deux mille cinquante francs (fr 2 050) sera versée en une fois ou en plusieurs suivant mes moyens ou ceux de mes héritiers, et sera garantie sur mes revenus ou appointements futurs, par la partie cessible des dits revenus ou appointements suivant la législation française.

Après le paiement total de l'indemnité ci-dessus, la présente lettre sera remise par Monsieur C. . . L. . . ou par ses héritiers, accompagnée d'un reçu pour solde de toute dépense faite chez lui pendant la période sous-mentionnée.

Je déclare également laisser en pleine propriété à Monsieur C. . . L. . . la somme de quatre cent soixante sept francs soixante quinze centimes (frs 467,75) que j'ai versée à sa femme et à son fils Jules dans le courant des années mil neuf cent quatorze et mil neuf cent quinze.

Fait à Graide, sur papier libre, où les circonstances dans lesquelles je me trouve, et écrit entièrement de ma main sans aucune rature ni addition, le dix mai mil neuf cent dix-huit.

Signature

Deux copies de la présente lettre, faites de ma main et ne portant pas le nom du bénéficiaire, ont été déposées avec d'autres pièces chez des tiers.

Le 7 février 1919, le Lieutenant V. Guilhem au dépôt du 20ème R.I. à Marmande adresse à Monsieur le Ministre de la Guerre à Paris la lettre suivante :

"J'ai l'honneur de me référer au rapport que j'ai déposé à mon dépôt le 24 décembre dernier et qui vous a été transmis par la voie hiérarchique. Ce rapport relatait mon existence pendant la guerre avec cinq hommes de la 66ème brigade, tous isolés après les combats au nord de Bertrix le 22 août 1914.

Pour vivre en Belgique nous avons dû être nourris et logés par des habitants auxquels nous devons à l'heure actuelle une indemnité pour les dépenses faites à notre sujet.

Après enquête au service comptable de mon dépôt, il résulte que je toucherai, moi-même comme rapatrié, un rappel de solde de Frs 7 500 environ qui me permettra de payer mes dépenses personnelles.

Il n'en est pas de même pour les soldats qui étaient avec moi. Leur rappel de prêt s'élève à environ 440 F dont 63 F en timbres-pécule. Avec pareille somme il leur est impossible de payer une dépense de 1,50 F par jour suivant mon intention personnelle, soit 2 100 F chacun pendant les quatre ans. Tous cultivateurs, ils traîneront cette dette pendant plusieurs années avant de pouvoir l'acquitter.

Afin de leur éviter pareil souci, j'ai l'honneur, Monsieur le Ministre, de vous demander ce qu'il est possible de faire pour eux. Je me permets en même temps de présenter à votre décision deux solutions capables de trancher la question :

1) en versant directement à ces cinq soldats le montant de ce que leur compagnie aurait touché en espèces ou en nature pour les nourrir et les habiller pendant toute la durée de la guerre.

2) ou bien en indemnisant la famille Léonet de Graide (Belgique) soit directement, soit d'accord avec les autorités belges puisque la Belgique est un de nos alliés dont tant de réfugiés ont été accueillis chez nous en 1914.

Je crois qu'il serait bon de solutionner cette question le plus rapidement possible afin d'éviter que par une campagne de presse ou tout autre moyen de propagande certaines personnes ne tirent un parti exagéré de cette situation et hors de proportions avec ce qu'il est dû en toute honnêteté, etc. . .

Après avoir évoqué le problème de la "juste réparation", le lieutenant Ducléon qui a été inscrit pour son exploit sur le tableau de la Légion d'Honneur ("J.O." du 22 novembre 1919) tandis que ses camarades, Laurent Daniel, classe 1909 du 20ème R.I., 9ème cie, "le seul de sa section qu'il a pu ramener", Magimel Emile, classe 1909 du 20ème R.I., 8ème cie, blessé à Ochamps d'une balle à l'épaule, Dumont François classe 1911 du 20ème R.I., 10ème cie, Boissie Louis, classe 1911 du 11ème R.I. et Deysson Albert, classe 1911 du 11ème R.I. sont décorés de la Médaille militaire, s'efforce de faire attribuer à ceux qui l'ont aidé en Belgique des décorations françaises. Cette attribution ne se fait pas toujours facilement, d'autant plus que les "troglodytes de Graide" ne connaissaient pas par leur vrai nom ceux qui les assistaient.

"*La Liberté du Sud-Ouest*", du 23 janvier 1919 rend compte ainsi de l'exploit des "troglodytes de Graide. Un officier et cinq soldats français vivent pendant trois ans dans un souterrain".

"Le 27 septembre 1914 ils arrivaient exténués de fatigue et de privations dans le village de Graide, près de Dinant. Il y avait 28 jours qu'ayant dû fuir après la bataille de Luchy, ils rodaient dans les bois, pourchassés par des patrouilles allemandes.

Ils y furent recueillis par une brave fermière, Madame Léonet-Coppine, qui pendant un an, les cacha dans un grenier à fourrage, au risque d'être fusillés, par les Boches, elle et les siens.

La cachette n'étant plus assez sûre à la suite des perquisitions domiciliaires des boches, Mme Léonet, fit creuser par son fils une tranchée d'une quinzaine de mètres de largeur, aboutissant à un trou de mine où l'on avait fait l'exploitation d'un gisement de minerai de fer.

Le tout fut recouvert de tôles, dissimulées elles-mêmes sous une couche de terre gazonnée. L'ouverture du souterrain donnait sur une porcherie attenant à la ferme et une planche en masquait l'entrée.

Les Allemands eurent vent de la présence de soldats français dans le village. Ils multiplièrent les perquisitions. Ce fut en vain. Même pendant un mois, un poste de garde fut aussi établi dans la maison. Les dragons restèrent introuvables. Ils sont sortis de leur caverne le 15 novembre 1918 !

S'imagine-t-on ce que fut leur vie durant ces trois ans, terrés dans un trou où ne pénétrait qu'un filet de lumière, n'ayant d'autre distraction que d'aller de temps en temps, lorsqu'ils ne couraient pas le risque de compromettre leurs bienfaiteurs passer quelques heures avec la famille Léonet. En revanche, ce dont ils n'eurent jamais à se plaindre, ce fut du ravitaillement que Mme Léonet leur faisait aussi abondant qu'ils pouvaient le désirer.

Les Troglodytes de Graide ont prié leur hôtesse de laisser leur caverne intacte pour qu'ils puissent revenir la voir avec leurs parents.

Ce sera un curieux souvenir de l'occupation allemande et un exemple de l'esprit d'abnégation qui anima la population sous le régime de la terreur boche".

Le 3 février 1919, Victor Guilhem écrit à ce journal :

"Dans le numéro de votre journal du 23 janvier a paru un article intitulé "Les Troglodytes de Graide" dans lequel beaucoup d'erreurs se sont glissées. Je vous prie de vouloir bien les rectifier dans un de vos prochains numéros.

Il est question d'un lieutenant de dragons et de cinq cavaliers recueillis dans une maison belge le 27 septembre 1914. Tout d'abord ces six Français appartiennent tous à l'Infanterie et ne sont arrivés qu'en novembre chez Madame Léonet. Ils y sont effectivement restés quatre ans presque jour pour jour, habitant soit dans le foin, soit dans un trou sous terre de 9 à 10 mètres carrés et n'ont pu en sortir qu'au moment de l'Armistice.

Je relève également une autre erreur dans la phrase où il est question du ravitaillement disant qu'il était aussi abondant que le désiraient les troglodytes. C'est diminuer leurs souffrances d'une grosse part car leur nourriture consistait en pommes de terre bouillies avec un peu de lard et un peu de pain. Pendant une partie de l'année les pommes de terre ne faisaient pas défaut, mais la ration de pain était presque toujours insuffisante pour des Français. A certaines époques même l'un et l'autre manquèrent. En septembre 1917 par exemple, il n'y eut pas de pain pendant presque un mois. En 1918 ; de mai à août on fut obligé de diminuer les rations de pommes de terre et de pain à un tel point qu'il n'y avait presque plus rien à manger. La faim ajoutée à beaucoup d'autres souffrances physiques, le froid, l'humidité, la réclusion, et aux douleurs morales, pas de nouvelles de leurs familles, inutilité de leur vie dans un moment où on avait besoin de tant de soldats, recherches de la police allemande : tout cela rendait leur existence des plus pénibles. L'article paru dans votre journal atténuait beaucoup ces privations. Appartenant à l'armée, il m'est impossible de vous indiquer l'endroit où je me trouve. Tout ce que je peux dire c'est que moi-même ai vécu cette vie-là. Je vous serai obligé de vouloir bien porter ces rectificatifs à la connaissance de votre confrère bruxellois "le Soir", la chose sera peut-être plus aisée pour vous.

Sur une demande du Ministre de la Guerre du 30 décembre 1920 au sujet de la citation de C. . . , Guilhem Ducléon a enquêté auprès des cinq militaires qui ont vécu avec lui. Quatre seulement ont répondu à ses lettres. Voici ces quatre lettres qui sont des témoignages importants sur les compagnons du lieutenant après leur aventure :

Romas, le 21 du I -21 (7)

Monsieur Guilhem,

Je rend réponse à votre lettre du 18 janvier m'annonçant le mécontentement des gens de Graide au sujet de la Citation à l'Ordre du Régiment de C. . . de Graide Station. Sous ce même pli je vous joint une attestation de mes souvenirs de ces jours malheureux que nous avons passés à Graide.

Je suis toujours en bonne santé je ne suis pas encore marié. Je le serais certainement depuis quelques jours mais le destin ne la pas permis ainsi.

Le décès de ma chère mère survenu le 19 octobre a retardé mes projets de quelques jours. J'espère que le 27 avril ne me trouvera plus seul.

Je suis toujours en bonne santé ainsi que mon père.

Je vous serre cordialement la main.

L. Dumont

(Sur la page en face) je reconnais que M. C. . . de Graide nous est venu en aide pendant notre séjour à Graide

L. Dumont.

Penne, le 21 janvier 1921 (8)

Mon Cher Lieutenant,

Jeu manpresse a répondre a votre lettre au sujer des C. . . , vous devez ossi bien savoir que moi que can nous ettion a graide on antandé parlé deus qui fesé du comerse avec les alleman pour exploité des boix, maintenant pour nou jeu peu dire qui son venu souvan nous voir toute la famille le père et venu deux ou trois fois chacefoi qu'il vené il nous porté toujours quelque bricole des sigard du tabac et bien dotre chose pour manger il me samble quil sé dit une foi quil avé donné de la farine épui comme vous devé savoir ossi il on bien pu donné des chose que nous navon pas su car la méson dou nou éttion ressevé mai nous rendé pas conte de tou. Jeu sé que au débu il on donné des zabi qil on reconnu sur vital mintenen sé tou se que jeu me rapelé quil on pue ferre pour nous.

dergnierremen jai failli allé a bordeaux jeu seré étté vous voir sa sera pour unotrefoi.

Nous somme toute la famille an bonne santé desirant que mas présente lettre trouve la vautre deméme, ressevé toute nau plus sinere salutation insi que cordialle poignier de main.

Magimel
à Penne Lot-et-Garonne

Beliet (9) le 22 janvier 1921

Mon Cher Lieutenant,

Je m'empresse a répondre a votre lettre que j'ai reçu hier et donc vous me demander des renseignements sur l'aide que nous a rendu M. C. . . pendant notre sejours a Graide. Tout ce que je peut dire sur cette question cest qu'il nous a donné certaine chose mais pour vous les détailler ces choses la sa mest presque impossible car je ne me rappelle pas exactement ce qu'il a donné mais vous qui le savait mieux que moi si par ca cela ne suffit pas vous men donnerai quelque detail et alor je vous ecrirai de nouveau.

Je ne voi plus rien a vous dire pour le moment Recevez mes plus cinceres salutation

Deysson Albert
à Beliet par Belin Gironde.

Lettre de Boissié Louis à Tilloles par Frégimont (10) Lot-et-Garonne, le 25 janvier 1921

Monsieur Victor,

Je m'empresse de répondre à votre lettre qui m'est parvenue après un bon retard. Elle est d'abord allée chez mon père à Thouars ou il n'est plus depuis le 15 août alors la lettre la suivi a Buzet ou il est maintenant et finalement elle est arrivée ici.

Sur ce que vous me demandez sur la famille C. . . j'ai oublié beaucoup de choses si j'avais cru, qu'il me faudrait répondre à une question comme sa j'aurais mis tout en écrit en arrivant enfin j'ai fait de mon mieux.

Maintenant jai une bonne nouvelle à vous apprendre je suis papa depuis le 4 aout d'une belle petite fille que nous appelons Odette et qui est bien sage.

Votre bébé doit être mignon aussi, il doit courir déjà depuis longtemps la nôtre fait déjà très bien le pas elle marchera seule de bonne heure.

Rien plus pour le moment nous sommes tous en bonne santé et desirons que vous soyez de même.

Recevez Meur et Mme mes salutations empressées

Louis Boissie

Sur papier séparé : Voici en quelques mots ce que je sais sur la famille C. . . de Graide. Pour mon compte je n'ai pas à men plaindre il n'ont rien fait pour me porter du tort.

J'ai fait pour eux beaucoup de petits objets en échange ils mont envoyé quelque peu de vivres.

Boissie Louis

Le lieutenant Noël Victor Guilhem Ducléon est né le 7 juillet 1889 à Bordeaux, dans la maison familiale, 17, place du Pont (actuelle Place Stalingrad), à La Bastide. Il fait ses études à l'Institution Sainte-Marie, rue du Mirail, au Collège Grand-Lebrun (Bordeaux-Caudéran) puis à l'Ecole de Commerce, section Ingénieur. Avant 1914, il fait un stage en Angleterre, puis travaille dans la maison familiale de commerce (Droguerie et épicerie en gros ; service import-export en particulier avec les colonies françaises). Il épouse le 30 avril 1914, Anne-Marie Goujon, fille d'un architecte bordelais, qui habite 50 rue des Remparts à Bordeaux. De cette union naissent, à Bordeaux, trois garçons et quatre filles : Jean, le 30 octobre 1919, qui habite actuellement "Lalibert", Sainte-Gemme-Martailac (47250 Bouglon) et qui a eu la gentillesse de

nous communiquer le portrait de son père peint par sa mère au lendemain de la Guerre 14-18 et de nous livrer tous ces renseignements ; Pierre, le 6 juin 1921 ; Françoise, le 28 décembre 1922 ; Suzanne, le 29 juillet 1924 ; Em'line, le 22 septembre 1925 ; Claire, le 13 mai 1935 ; Paul, le 29 juillet 1937. Notre héros a été mobilisé en 1939 comme capitaine de réserve. Il fut juge au Tribunal de Commerce de Bordeaux. Il est mort à Bordeaux, le 7 janvier 1970. De ses compagnons survit encore en 1984, Daniel Laurent qui a donc 94 ans, agriculteur à Saint-Pardoux (près de Marmande). Il a eu un garçon et une fille. A 93 ans, il se déplaçait encore à bicyclette.

Ces indications confirment les lettres de 1921. Apparemment les acteurs ont rapidement oublié le "trou". Ainsi nous pensons qu'une histoire du troglodytisme et de l'amour de la "grande" et de la "petite patrie" (vicologie) est aujourd'hui indispensable pour une réflexion sur l'avenir.

3) DESERTION ET RENAISSANCE DU TROGLODYTISME AUX EPOQUES MODERNE ET CONTEMPORAINE

Dès 1976 (11), nous lançons un appel pour que les archéologues et les historiens contribuent à insérer dans la recherche scientifique les monuments souterrains et troglodytiques, trop facilement qualifiés de "non-historiques" ou "anhistoriques" (12). Ces monuments tout étranges qu'ils soient, doivent connaître les mêmes approches historiques et archéologiques que celles de n'importe quel autre site et avec autant de rigueur scientifique. Or la France possède une tradition troglodytique à redécouvrir et des vestiges d'habitat souterrain et troglodytique depuis l'époque préhistorique jusqu'à l'époque contemporaine à sauvegarder.

Quelle est donc la place et la signification de l'exploit de Guilhem Ducléon et de ses cinq compagnons dans l'histoire de l'habitat et des mentalités de l'Occident ?

De même que la France a connu un déperchement de l'habitat groupé et un exode rural (13), elle subit, et depuis plus longtemps, une désertion troglodytique. En effet, à partir du néolithique, l'homme a définitivement abandonné mais progressivement l'habitat cavernicole. A l'époque moderne, une prise de conscience de la qualité de l'habitat (14) est partagée de plus en plus par l'ensemble de la population. En outre le déclin de la fonction défensive de l'habitat (15) ainsi que les avantages de la proximité des terroirs contribuent à accélérer la désaffection définitive d'un habitat troglodytique. Le regroupement de l'habitat, sauvetés, castelnaux, (16) bastides, etc. . . ainsi que l'essor de l'habitat urbain (17) ont contribué à renforcer cette désaffection dès le XIIème siècle.

Certes depuis l'époque antique, la région aquitaine connaît par exemple à l'époque mérovingienne ou au XVIème siècle des "renaissances" d'un troglodytisme religieux (18). Mais l'habitat troglodytique est devenu désormais la demeure de "marginiaux", de pauvres. C'est souvent un habitat de récupération, (19) celui des ouvriers au XIXème siècle aménagent des carrières. Cependant, depuis le XIXème siècle, la vogue de "résidences secondaires" donne un regain à certains sites (20).

Or, à la même époque où se manifeste l'apogée du rejet de l'habitat troglodytique, c'est la découverte de "l'homme des cavernes", de la Préhistoire. Dès, le début du XIXème siècle, des fouilles dans les grottes de France, de Belgique et d'Angleterre apportaient les preuves de la très haute antiquité de l'homme (21). Ainsi, Jouannet (1763-1845), de Bordeaux fouillait, par exemple, en Périgord le site néolithique d'Ecornebœuf, près de Périgueux. C'est Edouard Lartet (1801-1871), avocat à Auch qui vérifie la valeur des idées du fondateur de la science préhistorique, Boucher de Perthes (1788-1868) par des fouilles dans les sites paléolithiques de Masset (Ariège) et d'Aurignac (Haute-Garonne). Il conduisit des recherches avec un industriel anglais, Henri Christy à partir de 1863 dans les sites de la vallée de la Vézère, dans la région des Eyzies-de-Tayac. En 1901, l'abbé Henri Breuil (1877-1961) découvre avec R. Capitan et D. Peyrony, la grotte ornée des Combarelles aux Eyzies.

Parallèlement à la naissance de la science préhistorique, c'est l'essor de la spéléologie. En Agenais ce sont les remarquables explorations de l'agenais, E. Malbec (22). Au début du siècle, E.A. Martel, "le

savant secrétaire général de la Société de Spéléologie de Paris, après avoir visité la grotte tertiaire des Tournelles, près de Sainte-Colombe de Villeneuve, manifesta l'intention d'étudier les pertes de l'Avance". C'est le début d'une aventure spéléologique, à laquelle participe l'abbé Marboutin (23) Malbec et ses compagnons avaient "été enthousiasmés" par le récit des explorations souterraines opérées en Autriche par M. E. A. Martel, le célèbre "ascensionniste". La première exploration de Martel date de 1888. Malbec décrit ainsi son exploration : "continuant nos explorations, nous descendîmes dans la merveilleuse grotte des Tournelles où nous eûmes la fortune inespérée de découvrir des salles vierges de tout regard humain et d'une beauté féérique" (24).

Or les préhistoriens ou les spéléologues qui survécurent à la Première Guerre Mondiale ne manifestent aucun lien entre leurs recherches scientifiques et leur héroïque exploit de "poilu", dans les tranchées, les cagnas, les gourbis, etc. . . l'exemple le plus significatif est le témoignage de Norbert Casteret (25) : "A dix-huit ans, avec des milliers de compagnons, je vécus la dure vie des tranchées, où la mélancolie ajoutait à la longueur et à la grandeur du sacrifice. Parfois, entassés dans des abris souterrains, je me prenais à penser à nos lointains ancêtres qui, eux, disposaient de vastes cavernes ; et à certaines heures particulièrement terribles et meurtrières, je me souviens d'avoir évoqué les hordes préhistoriques qui n'avaient pour ennemis que les bêtes féroces. Rendu indemne aux douceurs de la paix, je repris avec ardeur mes études et mes recherches. Je le fis avec plus de maturité d'esprit, formé à l'école de fer et de feu de la guerre, etc". . . Ainsi, le "troglodytisme" était étroitement associé à la notion de vie primitive, bestiale.

En outre, la répugnance pour un troglodytisme "de terre" était, semble-t-il, motivée par "l'idée de la mort" qui se construisait presque à la même époque (26). Le "troglodytisme" bâti, "building", "métros", "tunnels" était parfaitement accepté. Ainsi, au début du siècle, on oppose le "gratte-terre" en anglais *earth-scrapers*, nom donné en Amérique aux maisons qui possèdent de nombreux étages souterrains aménagés pour l'habitation, aux *sky scrapers* ou gratte-ciel (27).

Mais, nous pensons que cette répugnance de l'ouvrage de terre (28) et particulièrement souterrain est étroitement associée avec l'idée contemporaine de la mort. Philippe Ariès (29) se demandait "s'il ne fallait pas généraliser, si nous n'avions pas gardé encore, au XIXème siècle et au début du XXème, l'habitude d'attribuer des origines lointaines à des phénomènes collectifs et mentaux en réalité très nouveaux, ce qui reviendrait à reconnaître à cette époque de progrès scientifiques la capacité de créer des mythes. . . "Selon Pierre Chaunu (30), "vers 1965, c'était chose faite : ne pouvant chasser la mort de la vie, nous l'avions évacuée de nos pensées et d'abord de nos comportements sociaux . . . Cette ligne descendante de l'expérience écrite d'une pensée élaborée sur la mort est à peine affectée par les grandes hécatombes, ces récurrences de mort collective massive, les 11 millions de morts de 1914-1918 et les 38 millions de 1939-1945" . . . "A ce phénomène contemporain, correspond la "crise de la civilisation urbaine" et l'explosion "pavillonnaire" en particulier dans le péri urbain.

Guilhem Ducléon apporte son témoignage : le 17 août 1914 : "ma section creusa une tranchée pour tireur à genoux avec abri pour l'artillerie. Ce travail qui devait être un des principaux de la guerre nous était très désagréable. Comment ! creuser des tranchées ? Se terrer dans des trous ? Sous la menace constante d'être enfoui vivant ? Non ; non l'infanterie française regardait son ennemi en face en plein champ, non pas dans des trous de taupes". Cependant contraint et forcé, le lieutenant avec ses hommes, par étapes, se réfugia dans ce qu'il appelle lui-même le "trou". C'est un témoignage exemplaire sur les comportements et l'état d'esprit d'un troglodyte : cauchemars et agressivité, manifestations de l'angoisse. (31)

En effet, personne n'avait prévu que la guerre de 1914 serait une guerre de tranchées (32). La plupart des écrivains militaires avaient bien dit qu'il serait fait un large usage de la pelle et de la pioche sur le champ de bataille ; aucun n'avait même songé que deux armées, pourvues d'un armement à grande portée et à tir rapide, pussent rester immobiles dans des tranchées, éloignées l'une de l'autre de 100 mètres à peine, et souvent beaucoup moins, pendant plus de sept mois (ce texte date de septembre 1915) ; et dans des tranchées s'étendant sur 600 kilomètres, de la mer du Nord à la Suisse, en passant par Nieuport, Ypres, Arras, Noyon, Soissons, Reims, Verdun, Pont-à-Mousson, Nancy et les Vosges jusqu'à Bâle. Cette forme de la guerre, toutefois, n'est pas sans précédent ; elle est la répétition de ce que nous avons vu en Crimée.

Devant Sébastopol, la bataille a duré un an. Pendant l'hiver 1904-1905, en Mandchourie ; les Russes et les Japonais ont été également immobilisés quelques mois sur les rives du Cha-Ho, etc. . .”

Mais les conditions de vie troglodytique du Poilu sont fort diverses suivant les secteurs et les moments de la Grande Guerre. Ainsi selon Jacques Meyer : “*l’abri c’était la maison*. Réduit à sa plus simple expression, au début de la guerre de tranchées ou dans les positions qu’on venait à peine d’occuper, l’abri n’était qu’un trou creusé dans la paroi *du côté de l’ennemi* pour éviter l’impact des balles ou des éclats d’obus”. Selon P. Cazin (1920) : Certains poilus “se sont creusé juste de quoi mettre leur tête et leur ventre. Les jambes entrent comme elles peuvent, retenues par une planche : c’est la “niche à chiens”. D’autres tiennent à trois, assis, raides, les genoux collés comme des statues égyptiennes, dans une excavation dont les lignes rappellent la caisse à savon ou le wagon de marchandises”. A Verdun, ce fut “une guerre de petits groupes isolés dans les trous d’obus. . . On s’y réfugiait avec la croyance obscure” qu’il ne tombe jamais deux obus dans le même trou”. Jacques Meyer note : “en fait de réseaux fortifiés, nous n’arrivâmes jamais, faute de prévision et de goût pour le terrassement, et malgré l’accoutumance des paysans au travail de la terre et l’obligation du danger, impérative pour tous, à égaler le labeur allemand”. Le soldat français ignorait la tranchée ; on ne lui avait pas appris à la creuser, tout au moins par système. Quand on avait voulu le faire, on avait dû compter sur sa répugnance”. On s’explique ainsi l’étonnement des nôtres, chaque fois qu’ils s’emparent en Artois (mai 1915) et dans la Somme en juillet 1916, de tranchées et d’abris ennemis relativement intacts, dont la solidité et presque le confort les stupéfient . . .”

Ainsi la Première Guerre Mondiale a marqué une incontestable “renaissance du troglodytisme”. Mais la comparaison des formes de troglodytisme selon les périodes, les secteurs, et les belligérants est fort significative sur les différences de mentalités. Le comportement troglodytique de six soldats d’un régiment agenais en Belgique durant l’occupation allemande est donc fort précieux à étudier par sa valeur quasi-expérimentale.

NOTES

Nous remercions particulièrement la Maison VECA-PHILATELIE, 46, rue du Palais-Gallien, à Bordeaux de nous avoir aimablement donné le curieux dossier concernant les "Troglodytes de Graide". Il est désormais déposé aux Archives départementales du Lot-et-Garonne. Notre reconnaissance va aussi à M. GUILHEM DUCLEON, fils aîné des sept enfants du lieutenant, qui nous a autorisé cette publication.

- 1 - **L'Épopée belge dans la Grande Guerre, racontée par les écrivains et les combattants belges**, sous la direction de Paul HEUZE, Paris, 1923.
- 2 - C. DOUZELARD, **Histoire de Graide**, Dinant, 1972, p. 160-162. Nous remercions particulièrement M. Jean-Léon CHARLES, professeur à l'École Royale Militaire (Bruxelles) de nous avoir informé de cette recherche.
- 3 - En note de cette publication : J. et A. DEMARTEAU, **Léon PARENT et les soldats français en Ardenne**, Paris, 1922.
- 4 - Il s'agit, semble-t-il, de notre héros, Guilhem DUCLEON.
- 5 - Nous remercions particulièrement de ses informations et de ses encouragements, M. René BRION, historien et originaire de Graide.
- 6 - Charles FRAVAL, **Histoire de l'arrière. Histoire des peuples durant la Guerre**, Paris, p. 7.
- 7 - Romas, Lot-et-Garonne, ar. Agen, Commune de Port-Sainte-Marie.
- 8 - Penne, Lot-et-Garonne, ar. Villeneuve-sur-Lot, commune.
- 9 - Beliet, Gironde, ar. Bordeaux, canton Belin, commune.
- 10 - Frégimont, Lot-et-Garonne, ar. Agen, commune.
- 11 - Voir notre c.r. de l'ouvrage de S. AVRILLEAU avec la collaboration de B. et G. DELLUC, Archéologie souterraine en Périgord, dans **Annales du Midi**, 1976, p. 101-102.
- 12 - Voir la thèse de Maurice BROENS. **Ces souterrains . . . refuges pour les vivants ou pour les esprits ? Les clefs d'une énigme archéologique**, Paris, 1976. Remarquons que Guilhem Ducléon ne témoigne jamais d'une relation entre sa foi religieuse et le "trou". Il y a une totale dichotomie entre la fonction de refuge "pour les vivants" et celui "pour les esprits".
- 13 - J. CLEMENS, la désertion de la Tour d'Avance dans **Annales du Midi**, 1970, p. 237-58 ; Géographie de la désertion de l'habitat en Périgord, dans **Recherches sur l'histoire de l'Occupation du sol en Périgord**, 1978, C.N.R.S., p. 125-52.
- 14 - Pour une présentation générale de l'histoire de l'habitat de l'Agenais, voir notre collaboration : Sécurité, politique et réalisme : l'habitat en pays de Garonne, dans **Une Histoire de la Garonne** Paris 1982, p. 177-189.

- 15 - J. CLEMENS, Déclin de la fonction de refuge de l'habitat agenais, dans **Revue de l'Agenais**, 1969 p. 3-9.
- 16 - J. CLEMENS, La fondation d'un castelnau en Agenais au XIIème siècle dans **Flaran 1, Châteaux et Peuplements en Europe occidentale du Xème au XVIIIème siècle**, Auch, 1980, p. 153-161. La Charte de franchises de Lamothe-Bezat (1252), désertion d'un village sur motte près d'Agen, dans **Actes du 104ème Congrès national des Sociétés savantes**, Bordeaux, 1981, p. 23-32.
- 17 - J. CLEMENS, l'espace coutumier d'Agen au Moyen Age dans **Revue de l'Agenais**, 1982 p. 3-19.
- 18 - J. CLEMENS, le Troglodytisme de saint Caprais et de saint Emilion d'après les sources médiévales dans **Saint-Emilion, Libourne. La religion populaire en Aquitaine**. Libourne 1979, p. 107-119.
- 19 - Etude en cours sur Gauriac (Gironde).
- 20 - Etude en cours sur Meschers (Charente-Maritime). Voir en Périgord, le même phénomène.
- 21 - D. de SONNEVILLE-BORDES, **La Préhistoire moderne**, Périgueux, 1972, p. 15-21.
- 22 - E. MALBEC, les pertes de l'Avance et la grotte des Fées, dans **Revue de l'Agenais**, 1903, p. 126.
- 23 - E. MALBEC, Quelques grottes du Lot-et-Garonne, etc. . . dans **Revue de l'Agenais**, p. 179.
- 24 - Idem, p. 187.
- 25 - Norbert CASTERET, **Dix ans sous terre**, Paris 1947 (1ère édit. 1934), p. XIX-XX.
- 26 - Philippe ARIES, **Essais sur l'histoire de la mort en Occident du Moyen âge à nos jours**, Paris 1975. Voir J. CLEMENS, "Sosterrar viu sos lo mort" en Agenais aux XIIIème et XIVème siècle, dans **Revue de l'Agenais**, 1979, p. 5-8 ; "Sosterrar viu sos lo mort" en Bazadais (1298), dans **Revue de l'Agenais**, 1979 p. 195. Pour l'apparition de cette "nouvelle sensibilité" voir aussi notre note : les gants en Agenais et en Quercy au XIV siècle, dans **Revue de l'Agenais**, 1981, p. 269-273.
- 27 - **Larousse mensuel illustré**, 1907-1910, p. 463.
- 28 - Ainsi l'archéologie des "ouvrages de terre" en particulier du Moyen âge a d'abord été celle des "érudits" locaux. Voir J. CLEMENS, le Belle Epoque de l'archéologie agenaise dans **Revue de l'Agenais**, 1974 et 1975.
- 29 - Op. cit., p. 8.
- 30 - Pierre CHAUNU, **La mort à Paris, 16ème, 17ème, 18ème siècles**, Paris, 1978, p. 3,5.
- 31 - Etude à paraître : Bernard Palissy en 1584 : son "secret" : la véritable signification de son troglodytisme imaginaire.
- 32 - **Larousse**, op. cit. : p. 548.

II

DOCUMENTS

MES SOUVENIRS (1914-1917)

MON JOURNAL (1918)

par

Victor GUILHEM DUCLEON

Lieutenant au 20ème Régiment d'Infanterie

MES SOUVENIRS (1914-1917)

Après le récit de sa mobilisation, de son départ de Marmande pour la frontière de sa "vie errante" dans la forêt d'Ardenne après le combat de Bertrix où son régiment a été décimé le 20 août 1914, Guilhem Ducléon présente son exploit troglodytique à Graide en Belgique occupée par les Allemands et cela jusqu'en novembre 1918 (1).

... "Le village de Graide se trouve sur une pente légère en bas de laquelle passe un ruisseau. De l'autre côté de ce dernier, quelques maisons sur la pente de Bièvre forment ce que l'on appelle "le faubourg" et trois habitations bordent la route de Gembes. C'était là que se trouvaient les Léonet. Le chemin "la vouille", comme on disait là-bas, montait du ruisseau vers l'éminence voisine où était élevée une croix. On rencontrait d'abord sur la droite un peu à l'écart la maison d'Emile Martin, frère de Léon dont je vais parler plus loin. Sur le même côté, un peu plus haut, habitait Virginie Copinne la belle-sœur de la "Mère Gélique". Enfin, en face deux logements se tenaient. Le premier appartenait à Léon Martin et à sa femme qui reviendront souvent dans cette histoire ; dans le second, au père Clovis Léonet et à sa famille. C'était donc la dernière demeure sur la route des Gembes où nous nous trouvions. Il y avait pour l'atteindre deux cents mètres de chemin découvert. De plus, Graide étant le dernier village de la province de Namur et les Allemands ayant conservé les mêmes divisions provinciales les gendarmes n'arrivaient donc jamais par cette route. Venant du village, ils parcouraient au contraire le chemin découvert qui nous séparait. Mes dispositions étaient donc prises quand ils se présentèrent à la porte.

Le terrain en pente vers le ruisseau avait forcé de construire les deux logements de la maison sur des niveaux différents. Celle du "père Vis" était encore appuyée à un talus de 1,50 m à 2 mètres, dans lequel fut creusé notre trou. La grange était mitoyenne et occupait le milieu de l'habitation. Elle était en communication avec l'écurie de Léon Martin et aussi avec celle du père Clovis. Je ne sais quel architecte a établi le modèle de ces constructions, toutes se ressemblent dans le pays. Les murs sont en moellons de pierres grises. Le toit est couvert de débris d'ardoises, "des écailles", l'écurie fait partie de la maison. De la pièce commune, de la cuisine à l'étable il n'y a qu'une porte. Les escaliers tout droits sont de véritables échelles. Enfin le grenier pour la récolte paille, foin, etc..., la "travure" comme on dit en Ardennes, se trouve juste au-dessus des vaches. Telles sont les caractéristiques des maisons de la région. En décrivant l'une d'elles, on décrit les autres ; cependant plus de détails sont nécessaires pour représenter celle du Père Vis. Le logement se trouvait sur le devant et comprenait au rez-de-chaussée deux pièces, la cuisine et la "chambre". La première s'ouvrait sur la rue par une porte et communiquait avec l'escalier, l'écurie et la "chambre". Cette dernière existe dans toutes les maisons ordinaires, non point pour y coucher comme on serait tenté de le croire. C'est au contraire la salle de réunion où l'on passe les soirées d'hiver avec les amis, la "chiche" suivant le mot employé à Graide. C'est aussi la pièce qui contient des meubles, placards, armoires, le linge se trouvant là, c'est dans "la chambre" qu'on se change le dimanche. On y enferme les objets qui ont un intérêt particulier et quelquefois les plus hétéroclites. J'y ai vu des pains, des sacs de farine, des faux et même des roues de charrettes.

Au premier étage deux salles appelées là-bas "pièces" contenaient des lits et servaient pour le couchage. Enfin, pour être complet, au-dessus un grenier s'étendait sur la maison et en sous-sol une cave contenait la récolte des pommes de terre. Derrière et de la même hauteur que le logement se trouvaient l'étable et la travure. Enfin, en arrière de cette dernière se trouvait encore une petite cour fermée d'un côté par la loge des porcs surmontée d'un hangar à bois, de l'autre par le fournil où l'on cuisait le pain. La cour appuyée au mur de l'écurie était enfin limitée sur le quatrième côté par le talus de terre que nous avions surhaussé avec quelques fagots pour empêcher les curieux de venir regarder. Ce petit espace mesurait environ quatre mètres de long sur trois mètres cinquante de large et avait la forme d'un trapèze rectangle.

Un autre point qu'il faut noter c'est qu'elle était en contrebas par rapport au sol environnant : derrière la loge du porc, la différence de niveau était à environ 1,50 m et cette hauteur allait en décroissant sur le quatrième côté de la cour que nous avons bouché avec des fagots.

J'insiste beaucoup sur ces détails car ce point formait le centre de notre demeure et le seul endroit où nous pouvions voir un peu de ciel. Encore que pour cela, il était nécessaire de regarder bien au-dessus de sa tête car les murs et les barrages en bois de chauffage qui le limitaient, en faisaient un véritable puits de 3,50 mètres à 4 mètres de profondeur.

Voici le lieu... et maintenant plaçons y les personnes qui y évoluaient, au moins dans leur extérieur et aussi avec les premières impressions qu'ils me firent. C'était des cultivateurs travaillant leur petit bien et faisant en plus des travaux à la journée. Le père de famille, Clovis Léonet, "le père Vis" comme on disait dans le pays, avait passé la soixantaine. De taille moyenne, il marchait en traînant les pieds et quand il s'arrêtait, il semblait qu'il avait quelque chose de cassé dans le tronc. De face, il formait ainsi une ligne brisée dans son milieu. C'était du reste un de ces vieux usés avant l'âge par le dur labeur. Il continuait cependant à travailler, et c'était encore lui qui en fournissait le plus dans la maison. Mais en dehors de son travail, il ne connaissait rien ni la direction de sa ferme, ni les questions d'intérêt et d'argent. Tout cela était abandonné à sa femme et à son fils. Celle-ci Angélique (on ne disait jamais que Gélique) grosse commère aux cheveux blonds, était toujours dans des accoutrements les plus négligés et les plus sales. Elle faisait ou semblait faire marcher tout, se fâchait, hurlait... elle était du reste admirablement servie par une langue des plus déliées et qui ne chômait jamais. Elle me parut cependant bonne femme, profondément charitable et patriotique puisqu'elle nous recevait chez elle.

Jules, le second fils était celui qui nous avait vu au bois. Blond comme sa mère, il était un peu plus grand que le père Vis et avait 28 ans ; mais son regard avait quelque chose de faux, jamais il ne vous regardait en face. Il me parut un garçon très débrouillard et un véritable brasseur d'affaires. Il s'était occupé de recherches de mines, avait travaillé en France dans les Vosges, au Creusot, etc... Aux plus graves difficultés, il avait toujours une solution bonne ou mauvaise mais immédiate.

Un autre fils, Vital, était tout jeune 20 ans. Au moment de la mobilisation, il avait quitté Paris, où il était, à bicyclette pour venir en Belgique et partir avec les hommes de sa classe. L'invasion allemande fut si rapide qu'aucun ne rejoignit l'armée. Enfin une fille de 13 ans et demi, Joséphine, complétait les membres de la famille présents à Graide, car il y avait l'aîné des fils, Emile, maître d'hôtel à Paris, et une fille Maria.

Maintenant que le cadre est construit, que les personnages sont présentés, je peux aborder le récit de notre vie dans ce lieu. Autant que possible l'ordre chronologique sera suivi, mais les faits n'ayant pas été notés au fur et à mesure, il est probable que de nombreuses erreurs de dates se glissèrent dans mon récit. Le toit était offert, mais il fallait encore nous trouver sous cet abri une place où nous pouvions nous installer et ne pas être vus. L'hospitalité que nous recevions était du reste passagère, 15 jours, trois semaines disait la mère Gélique. Toutes les bouches étaient si pleines de la Victoire de la Marne que l'on voyait incessamment arriver les "rouges culottes". Notre cachette pouvait donc être très réduite, nous n'aurions pas longtemps à souffrir.

Dans l'étable, une échelle verticale permettait au père Vis d'aller sous le foin prendre celui qui était destiné à son cheval. Ce trou juste au dessous du plancher et couvert par une épaisseur de trois mètres au moins de foin et de paille pouvait facilement se fermer en enlevant l'échelle et bouchant l'ouverture avec deux planches. Ces dernières poussiéreuses à dessein ne laissaient rien apercevoir pour ceux qui passaient par dessus. Tel fut notre logement. Il était si réduit au début qu'on ne pouvait s'étendre.

Le jour cependant, on descendait dans le fournil pour nous réchauffer un peu, mais toujours prêts à disparaître à la moindre alerte. Cette menace constante dura quatre ans. Il fallait dans tout ce que l'on faisait prévoir l'obligation de se sauver rapidement. Qu'on imagine ce qui-vive perpétuel, cette épée de Damoclès continuellement pendue sur nos têtes... telle fût cependant notre vie pendant quatre ans.

A ce moment, les nouvelles étaient toutes rassurantes et l'espoir de voir bientôt finir cette existence nous permettait de la supporter facilement. Du reste nous étions cent fois mieux qu'au bois.

Le poêle de la mine, celui que les Allemands avaient endommagé à coups de masse fut installé tant bien que mal dans le fournil. Nous ne connaissions plus la douceur d'un bon feu.

Les privations endurées au bois nous avaient exténués. Là, une nourriture régulière et assez abondante permettait de se remettre. C'était toujours l'éternelle pomme de terre que nous devions connaître pendant quatre ans, mais chaque jour la mère Gélique y ajoutait un peu de viande de porc salé. A cette époque on ignorait les privations dans les campagnes belges.

Le repas de midi se prenait dans le fournil. Chacun mangeant sur ses genoux ou posant son assiette sur quelque coin de caisse. Le soir, il ne fallait pas montrer de lumière derrière la maison. C'était donc dans l'écurie pendant qu'on soignait les vaches, que nous mangions.

En décembre, Paul Davieux et Alphonse Lezin vinrent un jour. Ils nous cherchaient, mais on ne voulut pas leur dire où nous étions, tout le monde nous croyait partis. Enfin après beaucoup de tergiversations, on les introduisit auprès de nous et nous fûmes très joyeux les uns et les autres de nous retrouver. Ils nous promirent de s'occuper de notre alimentation ce qu'ils firent du reste pendant cet hiver.

Ce point de ravitaillement était difficile à résoudre. Les pommes étaient en abondance, chez les Léonet, mais le pain était insuffisant pour onze personnes. C'est alors que j'eus l'idée pour faciliter l'achat de nourriture d'offrir à la mère Gélique et à Jules une part de mon porte-monnaie pour aller à Namur acheter des marchandises et pour les revendre dans le pays. Les trains ne fonctionnant plus, tout ce qui venait ainsi de la ville était transporté avec des charrettes. Le père Vis avec son cheval mettait trois jours pour aller à Namur, pour charger et pour revenir. Ses dépenses étaient minimes puisqu'il emportait sa nourriture et celle de son cheval.

Cent-cinquante francs fut le montant de ma mise de fond. Je leur abandonnais du reste tout bénéfice. Malheureusement, ce commerce très bien commencé et dans lequel d'autres ont beaucoup gagné pendant les premières années de la guerre fut très mal tenu. On ne pesait pas les marchandises vendues, on en donnait, etc... Bref, après deux ou trois voyages l'affaire fut abandonnée ayant sûrement absorbée la mise de fond.

Pendant ce mois de décembre, Paul Davieux, les Lezin, Motus revinrent nous voir... Les alertes boches furent plus nombreuses. Le 31 décembre, au soir, la mère Gélique m'assura que son neveu, instituteur à Saint-Léger pouvait faire passer un billet à ma famille pourvu qu'il soit assez petit pour entrer dans une semelle de soulier. Je griffonnais donc à la hâte ces quelques mots : "je suis vivant et en bonne santé en Belgique". Mais pour détourner l'attention des intermédiaires, je datais de Lagrinchenées, 20 octobre. Ce billet, la première tentative de correspondance avec les miens n'arriva jamais.

C'est vers le commencement de janvier 1915 qu'un journal venu par hasard jusqu'au fournil m'apprit que les prisonniers pouvaient écrire à leurs familles. Je n'avais pas pensé que la chose serait autorisée par les boches. Chez moi donc, on devrait me croire mort. Ma femme avait pris peut-être le deuil. Quelle souffrance chez les miens ! Quand on meurt, la douleur physique, l'approche de la mort, l'espérance inarrachable du cœur de l'homme... enfin beaucoup de raisons peuvent détourner l'attention du moribond de la peine des siens... Je peux même dire que la vue du courage que manifestent ceux qui vous entourent dans ces moments-là permet de croire l'avenir moins sombre. Pour moi, la solitude, la vue constante de ce triste tableau et enfin la sensation de me sentir vivant alors que les miens devaient me pleurer, tout cela n'était contrebalancé par rien. Oh ! quelles heures terribles, je vécus ! Quels cauchemars horribles bouleversaient mon sommeil ! Que de fois me suis-je réveillé en sursaut croyant être revenu dans ma famille ! Tout cela se reproduisait du reste en crises fréquentes pendant les quatre ans de mon séjour en Belgique.

Ayant appris par un journal également que les Allemands avaient mis un service de garde à la frontière hollandaise pour empêcher de nombreux "déserteurs" français de s'évader par là, ce fut une inspiration

pour moi ; mais tenter ce coup en ce moment était impossible tout seul. Les recherches des boches étaient encore nombreuses ; puis les gens effrayés par les perquisitions n'osaient plus alimenter les Français qui demandaient leur nourriture ; quelques-uns même les vendaient aux Allemands disait-on.

Sur ces entrefaites, le 12 janvier au soir, Davieux vint me dire qu'il avait parlé de notre histoire à un de ses amis M. Léon Colleau, sénateur de Liège. Ce dernier vint du reste le lendemain 13 janvier. Après nous avoir félicité sur notre courage, notre attitude, ne voulant pas être prisonniers des boches, nous réservant pour le retour de nos troupes, il nous déclara d'abord qu'il pourrait faire parvenir des nouvelles à nos familles. Ce fut une bien grande joie pour moi. Elle fut ensuite complète quand Monsieur Colleau m'assura qu'il pouvait nous faire passer en Hollande. Le coup était impossible à tenter tout seul mais il avait les moyens de nous fournir de faux passeports et des étapes pour le logement et la nourriture tout le long de la route. Il prit pour cela nos noms, nos adresses, âges et tous renseignements utiles. Nous devions seulement attendre l'ordre de partir, qui n'arriverait sûrement pas avant trois semaines, un mois.

Il est inutile de dire toute la joie qui fut ressentie. Chacun imaginait les péripéties du voyage, les aventures avec les boches, le passage de la frontière et enfin... la liberté, le retour en France, la reprise de nos places dans l'armée. Hélas ! tout cela ne devait pas se produire : janvier passa, février aussi... rien ne vint.

Dans les premiers jours de mars, Virginie Coppinne, la belle-sœur de la Gélique qui habitait en face et que l'on disait être mauvaise langue, pénétra par hasard jusqu'au fournil et nous aperçut. Passant par elle, l'affaire serait répandue et probablement vendue. Certes on la prit bien à part pour lui dire que nous n'étions que de passage, que nous partions le soir même, que si elle disait la moindre des choses elle serait inévitablement arrêtée par les Français aussitôt qu'ils seraient arrivés. Malgré toutes ces menaces, il fallait prendre des précautions pour partir si la moindre nouvelle circulait car nous ne voulions en aucun cas faire arrêter les Léonet. On attendait toujours le retour de M. Colleau et l'ordre de partir qu'il devait nous transmettre, mais rien ne venait. Sur ces entrefaites, Jules rencontra dans un de ses nombreux voyages à Haut-Fays, plusieurs hommes qui paraissaient bien ne pas être du pays. Il lia conversation avec eux. Ces derniers lui apprirent qu'ils étaient soldats français, mais que par l'entremise de M. le Curé de Naomé, ils avaient obtenu des vêtements convenables pour faire le voyage, de faux papiers et aussi des étapes sur leur route.

Dès le retour de Jules, je l'envoyai à Naomé, mais le Curé de ce village, ne le connaissant pas, ne voulut rien lui confier : il l'adressa tout simplement au Curé de Graide. C'est ainsi que ce dernier fut mis, dès mars 1915 au courant de notre affaire. Quelques jours après, les sœurs institutrices au village, le furent aussi.

L'abbé François Bodsine donna une lettre à notre intermédiaire pour l'introduire auprès du docteur Lefranche à Bertrix. C'était-là, paraît-il, que se centralisait l'agence. Jules avait du reste une autre lettre de M. le Curé d'Haut-Fays au sujet de deux autres Français qui se trouvaient à Our et que nous reverrons plus tard.

Le docteur Lefranche répondit à notre intermédiaire que ceux de Naomé étaient fous de partir alors qu'à la dernière minute l'ordre de rester lui avait été envoyé. Les départs étaient arrêtés provisoirement, mais nous pouvions nous tenir prêts et nous faire photographier aussitôt. Tout marchait donc pour le mieux, nous avions deux filières pour nous sauver. Si l'une manquait, l'autre nous tirerait sûrement de notre triste situation. Il n'en fut rien.

Le 12 mars, Dumont et Boissié, accompagnés de Jules, allèrent à Gédinne pour se faire photographier. Le reste, les quatre autres, y allèrent le dimanche 14 mars. Je faisais partie de ce groupe. Vêtus de vêtements de fortune pour avoir l'air de gens du pays endimanchés, nous marchions par paquets de deux, l'un guidé par Jules, l'autre par Davieux. Les routes suivies furent différentes et les boches à Gédinne au canton, ne se doutèrent de rien. Le retour chez les Léonet n'eut lieu que le lundi matin, au petit jour, car nos amis d'Haut-Fays et de Selassin voyant que la surveillance allemande s'était relâchée voulurent nous garder. Je passai donc la nuit en visite chez Davieux, chez les Lézin et chez le père Motus.

Un mois après, M. Colleau était revenu. J'allais le voir à Haut-Fays. L'entrevue eut lieu chez M. Davieux qui m'avait offert un gîte pour la nuit. J'appris là que ma famille avait sûrement reçu de mes nouvelles.

M. Colleau me confiait sous le sceau du secret que lui-même était allé sans que les boches le sachent auprès du gouvernement belge de Sainte-Adresse (2) et que du Hâvre, il avait écrit à ma famille. De nouveau, il allait essayer d'y revenir et ferait comme la première fois. Il tâcherait même de me rapporter la réponse. Je lui parlais de notre évasion qu'il jugea à ce moment très difficile. La route était fort longue (135 kms jusqu'à Liège). Mes hommes avaient des têtes qui dénotaient trop facilement des méridionaux. Enfin, on risquait une balle au passage de la frontière. Je me souviens même lui avoir répondu à ce moment-là : "Mais, Monsieur, ceci ne doit pas nous arrêter car les camarades sont bien plus exposés que nous dans la tranchée". A cette réponse, M. Colleau me déclara qu'il allait nous faire établir des cartes d'identité. Il prit pour cela de nouveaux renseignements et nos photographies. Je les lui donnais même en double en le priant de vouloir bien en glisser un exemplaire dans les lettres envoyées à nos familles.

Le reste de la journée, la chambre de chez Davieux me servit de prison. Haut-Fays était occupé par les boches et depuis une des fenêtres, je pouvais voir l'officier allemand qui faisait les cent pas sur la route. Trop de gens me connaissaient dans le pays. Il est vrai que pour être moins facilement reconnu, j'avais rasé ma barbe pour aller me faire photographier à Gedinne. Malgré cette précaution, il était prudent que personne ne me voit. A la nuit donc, Jules vint me rechercher et me reconduisit à Graide.

Ici, se place un évènement sur lequel je désire m'étendre car il fut très consolant pour moi et qu'il fut entouré de tant de circonstances extraordinaires qu'on pourrait en le racontant le faire facilement passer pour une scène de la primitive Eglise. Nous étions au temps de Pâques, époque à laquelle tout chrétien doit s'approcher des Sacrements. Pour ma part, je n'avais jamais manqué à ce devoir et j'entendais bien faire tout mon possible pour l'accomplir. Les hommes qui étaient avec moi s'en seraient bien dispensés, mais voyant que les Belges étaient très attachés à cette obligation que d'un autre côté je désirai moi-même faire mes Pâques, ils se laissèrent conduire, attendant que je trouve une solution.

Aller à l'église de Graide était à peu près impossible : d'abord M. le Curé avait grand peur d'être compromis, à tel point qu'il n'osa jamais venir nous voir et défendit aux religieuses de le faire. Puis, il fallait traverser une partie du village, allumer dans l'église à une heure indue. La chose n'était pas faisable : venir à la maison ? Mais il fallait qu'un prêtre voulut bien venir à la nuit. Faire cette cérémonie dans les bois était la seule solution qui restait. L'abbé Derlet, curé de Porcheresse vint donc sous le prétexte d'une commission à donner à Jules, le vendredi 16 mars. Il nous confessa rapidement et personne ne se douta à sa sortie de ce qu'il venait de faire.

Le lendemain avant le jour, vêtus de nos habits de sortie, les meilleurs de ceux qui nous avaient été donnés, nous quittions la maison des Léonet. Le brouillard était assez épais. Il faisait froid. Un petit chemin, puis un sentier nous conduisirent au lieu du rendez-vous. Jules vint nous rejoindre un peu après. Blottis à une cinquantaine de mètres d'un chemin dans les bois, à un endroit éloigné de toutes maisons habitées, nous attendions l'arrivée de notre Dieu porté au milieu des fourrés à six malheureux Français.

Enfin vers 8 heures, M. le Curé d'Haut-Fays arriva. Pour ne point attirer l'attention, il s'était revêtu d'un grand caoutchouc noir qui cachait son surplis. Son capuchon relevé sur la tête empêchait de le reconnaître. Autour de nous une jeune plantation de pins sylvestres formait un rideau impénétrable. Du reste, qui aurait osé s'aventurer par là, le temps ne favorisait pas les sorties, car le brouillard tombait en fines gouttelettes.

Après que M. le Curé eut enlevé son chapeau et son caoutchouc, la cérémonie commença. D'autel, il n'y en avait point, le prêtre portant la sainte custode pendue à son cou pouvait le représenter. Jules remplissait les fonctions d'enfant de chœur. Rangés en face nous récitons notre "confiteor". Il est inutile que je cherche à dépeindre les impressions qui m'envahissaient : ma plume n'en est point capable du reste... trouverait-on des mots pour les exprimer ? Il descendait en moi une consolation immense. Je n'étais pas abandonné... seul. Dieu daignait venir à moi, même dans les circonstances critiques où je me trouvais. Je n'étais pas un de ces parias que tout le monde fuit.

Le reste de la journée fut passée au bois, nous permettant de faire de longues méditations. Elles étaient du reste faciles après cette touchante cérémonie. Enfin, la nuit permit de revenir sans être vu par les

habitants. Quand la porte de l'écurie fut fermée sur nous, je ne pensais point que nous étions enfermés définitivement, moi pour 2 ans et demi et mes hommes pour trois et demi.

Revenons un peu en arrière en janvier : la mère Gélique avait introduit auprès de nous deux filles du village. L'une d'elles fit pendant quelques temps le gros de nos réparations d'effets. Malgré l'avis de la maison, je les jugeai peu sérieuses, en particulier la plus jeune. La suite nous apprit que j'avais raison : elles se brouillèrent avec la mère Gélique et nous firent terriblement du mal. Pour moi, je crois fort qu'elles ne m'aimaient guère, car je m'opposais assez carrément à leurs comédies. C'est ainsi que je réprouvais nettement devant elles leur façon d'aller s'installer avec mes hommes dans les chambres de la mère Gélique. Pour arrêter ces derniers je n'avais aucun moyen de coercition et les bonnes paroles, ils s'en moquaient bien. Bref, vers le mois de juin de cette année là, la rupture avec ces deux filles fut complète et je déclarai à la mère Gélique que je ne voulais plus les voir... ni elles ni d'autres du reste. De plus, il était également indispensable d'interdire à mes hommes l'accès des chambres et du grenier, mais pour ne pas les mécontenter, la femme Léonet les laissa faire jusqu'au jour de trop graves soupçons et trop de choses bouleversées dans son grenier le lui firent interdire.

Dès mon arrivée chez la mère Gélique, j'avais essayé d'occuper mes doigts pour distraire un peu mon esprit mais je ne possédais que mon couteau et comme matériaux des bûches de bois vert. Je fis quelques travaux, mais je n'avais aucune habileté et pas le nécessaire.

La lecture me retint alors quelque temps mais tous les livres du grenier furent vite lus. J'en fus réduit à parcourir le dictionnaire feuille par feuille pour occuper mon temps. Telle était ma situation au moment de Pâques. Il faut avouer que cette inaction était déjà très dure pour quelqu'un qui est habitué à travailler : mais pour nous elle était aussi démoralisante au plus haut point.

Dans un coin de la maison on avait trouvé deux sacs de résidus de filature. Avec beaucoup de patience, on pouvait les défaire et en retirer de grosses pelotes de fil de coton. Les gens du pays appellent cela des fils de "lesse", mais ignorant totalement le travail des filatures, je ne peux dire à quoi cela sert et pour quoi on les rejette en si bon état. Une sorte de moulin avait été construit grossièrement pour faciliter la besogne. Ce travail m'occupa deux mois sans arrêt. Chaque jour, je faisais deux ou trois pelotes. Mais après, que faire ? Deux ou trois paniers, des "bansses" furent exécutés avec des lattes de noisetiers mais les matériaux manquèrent. Je me retrouvais donc sans travail.

Un jour, la vue de la mère Gélique tricotant une chaussette me rappela que dans les landes nos gardiens de moutons fabriquent ainsi des guêtres. L'ennui mortel qui me dévorait me poussa donc à acheter des aiguilles et de la laine... La Gélique m'apprit tant bien que mal à les manier. Je fis une paire de chaussettes pour moi. La laine encore assez facile à trouver en Belgique pendant cette année-là me permit de travailler pendant une grosse partie de l'été.

Cet été fut très pénible au point de vue moral : le rationnement n'existant pas encore. Les journaux nous apprenaient à chaque instant les avances allemandes sur les Russes. Notre grande alliée s'en allait peu à peu. Que ferions-nous à l'Occident en face des boches si elle nous abandonnait. Et puis, nous étions toujours dans l'attente du départ. On nous promettait toujours. Cependant le guide Léont Parent, du village de Venèche venait d'être fusillé. Nous étions dans l'expectative et les nouvelles étaient toujours mauvaises.

Les communications que j'essayais avec ma famille me donnaient aussi beaucoup de tracas. Jules voyageait énormément, se disant géomètre ; il obtenait fréquemment des passeports pour circuler à bicyclette. Il alla ainsi plusieurs fois à Jodoigne voir son oncle, à Namur, à Liège. Je profitai de ces voyages pour le prier de porter des lettres dans cette dernière ville à ceux qui faisaient le trafic de la frontière. Encore un peu d'argent me permettait de lui payer ses frais. Il me promettait invariablement une réponse pour le mois suivant. De cette façon, il s'absentait de nouveau un mois après, allait à Liège ou ailleurs, revenait avec 15 ou 20 francs de frais, et me répondait qu'il était arrivé quelques heures trop tard pour avoir la réponse. L'homme qui passait les lettres avait été dénoncé aux Allemands et pour ne pas se faire prendre, il avait tout brûlé. Cependant il avait pris connaissance des réponses. Tout le monde allait bien chez moi et annonçait la

réponse à ma nouvelle lettre pour le mois suivant. Plus tard, au camp de Munster, ces lettres restées dans la poche de Jules durent lui servir dans ses relations avec ma famille.

De forts soupçons s'étaient déjà présentés à mon esprit. Jules me demandait de l'argent pour acheter du seigle et la mère Gélique prétendait que le grain était arrivé. Mon argent passa peu à peu soi-disant pour des achats de nourriture, mais pour le soutirer, tous les trucs étaient bons. Je ne pensais pas qu'un pareil commerce pût exister à l'extérieur, peut-être même considérant ces gens avec trop de bonté, je ne voulais pas y croire, malgré certains indices.

Une modification importante avait eu lieu dans notre installation matérielle. Notre cachette du foin à mesure que la récolte était consommée devint très peu sûre. On dut chercher une autre place, mais aucune ne répondait aux exigences. Enfin le dessus du four fut fermé avec des planches, et nous servit de logement. Heureusement que les Allemands ne firent pas de perquisitions à ce moment-là... car indéniablement, nous aurions été trouvés. Cet endroit, du reste, était très inconfortable sur toutes sortes de rapports. Le toit en partie à jour laissait couler l'eau de pluie sur nos têtes. En dessous, le four pendant les chaleurs de l'été entretenait une température intolérable. Pour compléter ce tableau, des puces en nombre considérable, nous dévoraient.

Ce dernier fait se reproduisit chaque année. Dès juin, ces petites bêtes commençaient à arriver et ne nous lâchaient plus qu'en novembre. Leur nombre était tel qu'on en pouvait facilement tuer une dizaine chaque matin dans sa couverture. Un jour même, en octobre 1917, mon tableau de chasse dépassait trente. On peut imaginer ce qu'était le sommeil dans de telles conditions. Quand elles ne nous piquaient pas, on les sentait courir sur nous comme des mouches.

Une grande alerte fit déplacer notre installation et rapporter nos penates aux foins. Jules avait eu l'heureuse idée de prévoir un espace vide sous la nouvelle récolte. De ce fait, nous pouvions avoir d'un instant à l'autre une place plus sûre que le dessus du four.

Le dimanche 5 septembre, tandis que nous mangions dans le fournil, l'alerte fut donnée. Jules, pâle, nous avait annoncé que les Allemands étaient au Village. Le bourgmestre arrêté avait été défendu par M. le Curé qui avait été maltraité par les boches ! D'autres arrestations se pratiquaient... Bref, il fallait disparaître... Se sauver au bois à cette heure là, c'était attirer encore plus les soupçons. Il fut donc décidé de tout remonter dans le foin. L'opération fut vite faite et les boches ne vinrent pas jusqu'à nous.

J'appris le soir que M. le Curé, effrayé de voir les boches arrêter le bourgmestre, soi-disant à cause de Français isolés, avait cru qu'il s'agissait de nous et avait dépêché Charles Jacquet pour nous avertir. Ce dernier que je ne connaissais pas et que je prenais pour un gamin, est à l'heure actuelle séminariste à Namur. Je me souviens d'avoir été furieux contre M. le Curé pour avoir confié notre affaire dans pareilles circonstances et avoir ainsi rétabli les communications avec les Jacquet. Bien assez de gens nous savaient là... Par la suite cependant, cette famille nous rendit les plus grands services.

Dans la semaine qui suivit cette alerte, d'autres personnes furent arrêtées, la femme Brasseur, la femme Degrez, Jeunen le meunier de Naomé. Il s'agissait, m'a-t-on déclaré, d'une affaire de soldats français. En effet, les gens accusés restèrent pendant longtemps à l'instruction puis furent relâchés après trois ou quatre mois, par suite du manque de preuves.

C'est dans ce même mois de septembre que fut introduit le rationnement. Il n'était point encore trop rigoureux car du seigle étant laissé pour les vaches, on pouvait tirer sur cette réserve. Je faisais dès ce moment adopter par la mère Gélique que le pain ne serait plus donné à discrétion mais que chaque matin où elle le pourrait, elle donnerait six morceaux de pain pour la journée entière. Dans la pratique elle préféra donner une tranche de pain le matin à chacun de nous et un petit morceau le soir. Ce procédé fut suivi jusqu'à notre départ. Le pain arrivait presque toujours au fournil coupé en six morceaux et on n'en recevait pas à midi. Les jours où l'on cuisait le pain, la mère Gélique nous donnait le dernier petit pain fait avec la raclure du pétrin. Depuis ce jour, la consommation de viande fut aussi réduite à une fois par semaine, le dimanche.

Un autre hiver allait donc commencer, il arrivait avec le froid, la gelée et la brièveté des jours. Certes, nous serions mieux que l'hiver précédent si les boches ne mettaient pas la main sur nous, nous aurions un toit, un peu de feu et quelques pommes de terre. Mais comment occuper ces interminables soirées ?

Quelques livres nous avaient été prêtés par les sœurs qui possédaient une bibliothèque pour les gens du village. Ces livres n'étaient pas toujours très intéressants. Ils occupèrent un peu le temps. Pour moi, je travaillais à toutes sortes de réparations, chaussures, harnais, reliure. Tout ce qu'il me semblait possible de faire, je l'essayais.

Oh ! mes chers parents, comme je dois vous remercier ici de m'avoir appris à me servir de mes dix doigts. Combien de fois ai-je pensé à vous alors que j'entreprenais quelque chose ! Combien de fois vous ai-je béni de m'avoir donné dès l'âge de dix ans un établi, quelques outils ! de m'avoir laissé travailler, imaginer, détruire et raccommoder toutes sortes d'objets pendant mes jours de congé ! Mais qu'aurais-je fait sans cela ? Je crois que j'ai essayé tous les genres de métiers pendant ma réclusion : coiffeur, cordonnier, bourrelier, vannier, copiste, relieur, tricoteur, tailleur, maître d'école, ajusteur et surtout dessinateur, menuisier, sculpteur sur bois, etc, etc... Je fis même des lectures, des comptes et des problèmes.

Pour m'occuper, j'avais toujours trouvé quelque chose mais pour les cinq qui étaient avec moi, c'était une autre affaire. Que leur faire faire ? de la lecture ? Ils s'endormaient sur leur livre et les trouvaient peu intéressants. Quelle occupation ? Je ne savais quoi imaginer. Pour leur donner une idée de travail ou pour les engager à occuper leurs mains, je me butais constamment à une opposition sourde. A quoi cela tenait-il ? Plusieurs causes sûrement dont voici les principales.

Tout d'abord, je représentais l'autorité et en France, tout ce qui vient de l'autorité est toujours regardé comme impraticable. Il suffit que quelque chose revête une forme même très vague de l'autorité pour que le Français en général s'en éloigne. Une autre cause venait de ce que mes hommes me considéraient comme incompetent dans toutes sortes de travaux. Un monsieur qui a vécu dans les bureaux et qui a un galon sur la manche devait invariablement dans leurs pensées ne pas savoir utiliser ses dix doigts. Enfin pour certains travaux qui demandaient des connaissances spéciales ou des indications pour l'exécuter, ils ne voulaient pas avoir l'air d'apprenti ou d'avoir besoin de mes renseignements. Cet orgueil était tellement développé que certains se cachaient même pour tenter un essai ou pour exécuter leurs travaux.

Jusqu'au mois d'octobre 1915, ils avaient travaillé à des travaux de vannerie et quelques chaînes de montre en crins. Ces occupations durent être abandonnées par suite du manque de matériaux. C'est à ce moment que je leur offris de faire un peu de calcul et d'arithmétique. La proposition fut adoptée par trois : Dumont, Magimel et Deysson. Les autres ne voulurent pas suivre cette instruction, Dumont ayant fait de bonnes études, laissait les deux autres loin derrière lui... Deysson avait bonne volonté mais maladroit de son cerveau comme de ses mains, il fallait assez de peine pour faire entrer quelque chose dans sa tête. Quant à Magimel, il était tous les jours nécessaire de recommencer à lui faire comprendre ce qu'on lui avait dit la veille.

La différence de mes trois élèves rendait le cours très difficile et fut une cause d'insuccès. Quand je donnais un problème dont la solution ne se trouvait pas immédiatement et pour lequel il fallait réfléchir, je me moquais de Magimel et de Deysson. C'était trop difficile pour eux, tout juste bon pour Dumont. Le cours dura trois mois environ et prit fin faute d'élève.

Du reste, en dehors du cours même, il y avait une sourde animosité entre les membres de notre groupe. Dès le début, ils avaient formé deux noyaux distincts. Dumont et Boissié s'entendaient fort bien ensemble. Magimel avait attiré Deysson et n'adressait jamais la parole aux deux premiers. La cause première venait de ce que Magimel, très hâbleur et pas intelligent, nous avait joué quelques vilains tours en divulguant des choses qui devaient rester secrètes. D'autres causes de cette rupture pouvaient et existaient même en dehors de ma connaissance. Laurent oscillait entre un groupe et l'autre et fut bien souvent l'objet de la colère des deux groupes à la fois.

Quant à moi, comme Laurent, j'allais d'un groupe à l'autre, mais avec une préférence plus marquée vers Dumont et Boissié. Magimel m'avait déçu dès la vie au bois et je craignais fort sa langue un peu longue qui aurait pu nous trahir. C'est ainsi que le jour où nous allâmes à Gedinne nous faire photographier, le 14 mars 1915, il déclara à tout venant que M. Colleau allait nous procurer les moyens de traverser la frontière. Une personne qui avait entendu cela parla ouvertement de nous à M. Colleau. Il est probable que ce dernier, croyant l'affaire très connue dans le pays, hésita à nous aider.

Enfin ce mois d'octobre fut encore marqué par un grave évènement. Le 12 octobre paraissait un arrêté du fameux Von Bissing, gouverneur général allemand en Belgique. Cet arrêté donnait 48 heures aux soldats français, anglais ou belges isolés pour se rendre aux Allemands, ainsi qu'aux personnes qui les auraient servis. On ferait grâce à celles-ci, si elles se déclaraient, quand aux premiers, ils seraient envoyés dans des camps en Allemagne sans aucune punition. Dans le cas de non-déclaration, les soldats seraient condamnés aux travaux forcés à moins qu'on ne leur applique la peine de mort. Quant aux civils pris en train de les ravitailler, c'était la condamnation à mort ou au moins à dix à quinze ans de travaux forcés.

Cet arrêté ne vint à ma connaissance que bien après la fin du délai. Il fut suivi le 23 du même mois, par un nouveau accordant un nouveau délai de quatre jours. L'affaire devenait fort grave pour les Léonet. Que devais-je faire ?... Me rendre ? Par conséquent, abandonner l'espoir de pouvoir reprendre sa place à l'armée ou bien compromettre gravement ces gens... Je leur proposais donc d'aller me remettre entre les mains des boches avec mes cinq hommes. Nous ne dirions rien qui pourraient les faire retrouver. Ils eurent cependant peur qu'un de nous ne dise quelque chose. Acceptant toutes les conséquences de cette conduite ils trouvèrent mille bonnes raisons pour me faire rester et pour retarder notre départ.

Je me souviens en particulier de cette raison. Après être resté sous le nez des boches pendant si longtemps, il était absurde d'aller se rendre quand sous peu nous allions avoir les moyens de partir. A ce sujet, Jules alla à Haut-Fays voir M. Duvieux. Il effraya assez ce dernier qui vint me voir le dimanche suivant. Nous eûmes ensemble une longue conversation de laquelle il ressortait qu'il ne fallait pas me rendre (les délais étant du reste achevés) et qu'il fallait vite quitter cette maison qui n'était pas sérieuse. M. Davieux me conseillait d'aller à Liège chez M. Colleau ; mais comment partir avec mes six hommes sans étapes, sans indications et sans pièces d'identité. C'était justement au moment où l'introduction obligatoire de la carte avec photographie faisait redoubler la surveillance. Les gendarmes boches arrêtaient les gens à tous les coins de chemin pour leur demander "papier" et allaient même jusqu'à entrer dans les maisons. Il était inutile de s'aventurer à faire cent trente cinq kilomètres dans de pareilles conditions. M. Davieux le comprit très bien. Il devait en parler à M. Colleau ; mais ce fut Jules qui nous servit d'intermédiaire. Que se passa-t-il ? Je ne sais. Un soir Jules, notre parlementaire, revint en déclarant que si nous voulions partir nous n'avions qu'à le faire à nos risques et périls mais que lui ne reviendrait plus chez M. Davieux.

Nous ne partîmes pas, mais trois mois après j'appris l'énigme de cette affaire. M. Davieux espaçait ses visites et paraissait très froid. Marchand de bois, il nous avait fourni du bois de chauffage l'hiver précédent - il n'y en eut pas cette année là - ... cependant en janvier, il me demanda si j'avais reçu ce qu'il m'avait envoyé. Étonné, je sollicitais des explications : tout se dévoila alors. Jules avait déclaré que nous voulions bien partir mais qu'il fallait de l'argent, deux cent soixante dix francs lui furent immédiatement donnés pour nous remettre, mais il les garda et laissa croire que nous étions partis. C'est ainsi que M. Davieux revenant quelques temps après fut très étonné de nous retrouver et crut avoir été l'objet d'une escroquerie de notre part. Il était impossible d'avoir un recours quelconque contre Jules qui avait déclaré que s'il était pris, "il ne serait pas le seul". Force fut donc de laisser l'affaire pour le lendemain de la guerre. Il en résulta une rupture à peu près complète avec les Léonet. Les rapports furent agréables et cela jusqu'à la fin.

Pour couper court à ce commerce, il aurait fallu partir de la maison, mais où aller avec mes compagnons ? Personne ne voulait nous recevoir, d'un autre côté rendus aux boches et soumis à l'inquisition de leur police tous ceux qui nous avaient aidés auraient été vendus. D'autre part les Léonet qui craignaient cette dénonciation, firent leur possible pour nous garder ; pour leur vie nous étions mieux chez eux que sur les chemins. C'est donc dans cet équilibre tout-à-fait instable qu'il fallut manœuvrer. Le "modus vivendi" fut dès lors uniquement basé sur la crainte du gendarme boche. De cette époque aussi (octobre 1915) date

l'abandon absolu de tout moyen d'évasion par M. Colleau. Notre espérance dans la délivrance était seulement soutenue par la pensée d'une offensive française pour le printemps.

Le soir de Noël 1915, Fernand Jacquet vint nous voir pour la première fois, il nous apportait quelques douceurs et passa une partie de la soirée avec nous dans le trou du foin. Puis la longue, la terrible année 1916 s'ouvrit. Je dis longue, car notre situation ne se modifia pas, qu'il y eut peu d'évènements cette année-là. Cependant au mois de février, une dénonciation nous mit de nouveau dans un danger plus grand. Une lettre anonyme naturellement, fut déposée dans la boîte aux lettres des sœurs du village. Elle était adressée à M. le Curé et lui enjoignait d'avoir à signaler notre présence aux boches immédiatement, sous peine d'être dénoncé lui-même.

L'auteur ne devait pas être très malin, car puisqu'il nous savait dans le village, pourquoi s'adressait-il à M. le Curé au lieu d'aller directement à la "kommandatur" ?... Pourquoi aussi une personne qui ne nous savait pas là précédemment vint-elle dire à la mère Gélique qu'il fallait nous faire partir ?... Tout cela était peu clair mais me permettait d'orienter mes soupçons.

Il y a toute une histoire. Il faut que je remonte un peu loin pour la conter. J'ai parlé de la brouille de la mère Gélique avec deux filles du village. Le motif m'était à peu près inconnu, mais était aggravé du fait que Jules avait été fiancé à l'une d'elle. L'autre avait si bien conquis Vital que même après la rupture avec sa mère et son frère, il ne cessa d'aller à cette maison.

Vital un garçon qui a bon cœur mais qui n'a aucune volonté, pouvait être tourné comme une girouette. Il fut si bien circonvenu dans cette maison qu'on put lui faire faire toutes sortes de méchancetés contre sa mère. J'ai vu cette dernière se plaindre que son fils la volait, lui prenait son lard, ses pelotes de fils et aussi je crois des poulets. Ce qui était le plus grave était que Vital menaçait souvent de tout dénoncer aux Allemands. Il y eut des scènes terribles entre la mère et le fils et aussi avec nous. Je me souviens d'un dimanche en particulier où peut-être déjà pris de boisson, il nous menaçait du poing et déclarait que nous ne resterions pas quatre jours de plus où nous étions. D'autre part, il n'aimait pas M. le Curé non plus. Enfin, l'heure du dépôt de la lettre, l'endroit - chez les sœurs - les cancons colportés dans le village tout me donne à penser que l'auteur de la lettre anonyme était cette fille du village et celui qui l'avait remise chez les sœurs était le fils de la maison.

Cette histoire de lettre anonyme se retrouvera dans notre existence en Belgique. Elle fut très fréquente dans les relations entre Belges et Allemands. Combien de gens ont été dénoncés par ce moyen ! Même avant la guerre, les habitants des Ardennes l'utilisaient largement pour toutes sortes de choses. Je ne peux pas passer ici sans flétrir énergiquement la conduite de ces lâches ou de ces envieux qui trahissent leur voisin sous le couvert de l'anonymat. Mais revenons à notre affaire, elle était aggravée du fait qu'à ce même moment deux soldats dénoncés chez M. Labouverie à Gedinne venaient d'être pris. La chose avait mis la contrée en émoi : plusieurs personnes avaient été arrêtées.

Pour nous, il y avait deux solutions : partir au bois, mais (c'était du 10 au 20 février) il faisait très froids et il n'y avait rien à manger - ou bien trouver dans la maison une place indécouvrable. Le choix de cette cachette devait rassurer M. le Curé et aussi permettre une perquisition en règle de la maison.

Je crois avoir dit que la maison Léonet, construite sur une pente, était entourée sur deux faces d'un talus de terre. Derrière la loge des porcs en particulier, la hauteur du champ voisin au-dessus de la cour, était d'environ 1,60 m à 1,80 m. La construction d'un gourbi fut donc décidé sous le pré qui longeait la maison et qui venait justement d'être acheté par le frère de la Gélique, ancien gendarme retraité. Ce dernier désirait y faire construire une maison et avait même dit à son neveu de chercher en faisant une fouille s'il n'y avait pas de l'argile pour faire des briques.

C'est donc sous ce dernier prétexte que Jules entreprit de creuser le long du mur des porcs, un trou mesurant à peu près 4 mètres à 4,20 mètres de long sur 2 mètres de large. La profondeur du trou fut amenée à environ 1,60 mètres, ce qui portait le niveau du fond à la même hauteur que celui de la loge des porcs et de la cour.

Curieux comme les campagnards qui n'ont presque rien à faire en cette saison, plusieurs habitants du village vinrent visiter cette fouille. Ils repartirent tout avec cette explication très plausible que l'on recherchait de la terre à briques. Pour couvrir notre souterrain, des planches et des poutres furent rassemblées à l'abri de la vue dans la cour ; puis pendant une pluie torrentielle, elles furent passées sur le toit. Jules et le père Vis les disposèrent rapidement. Quelques brouettes de terre les cachèrent aux yeux des curieux. Le reste des déblais furent portés le soir et le lendemain. Comme ils formaient un gros monticule. Jules entreprit d'élargir l'entrée de l'écurie en démolissant une partie du talus sur la route. La terre retirée de là, fut portée sur le souterrain. De cette façon la masse de terre du dessus ne put faire croire qu'un grand vide avait été laissée dessous.

L'épaisseur de cette couche variait de 50 à 60 cm jusqu'à 1 mètre à 1,50 m. Elle s'étendait sur une surface supérieure à celle de notre gourbi. Pendant que l'achèvement de l'extérieur se poursuivait, nous avions percé dans le mur depuis sa loge à cochons une ouverture de 40 cm sur 50 environ. C'était l'entrée de notre "palais". Les poutres furent soutenues sur des piquets ; la terre qui s'était éboulée fut relevée ; les fenêtres furent dégagées.

Nous avons effectivement deux fenêtres, trous de 20 cm au carré qui, s'ouvrant dans une haie voisine, nous donnait un peu d'air et, pendant le grand jour, un peu de lumière. De l'extérieur, ils ressemblaient à des terriers. Ils avaient été recouverts de branches épineuses. Avant d'habiter notre nouvelle demeure, Dumont et moi passâmes une nuit à y entretenir un violent feu de bois afin de la sécher.

Je me souviens encore de cette nuit pendant laquelle pour combattre le froid (c'était en février) et l'asphyxie nous avons imaginé de nous étendre dans le trou et de placer nos têtes à l'orifice. En tendant le bras et ne respirant pas, nous pouvions ainsi alimenter le feu.

Le lendemain samedi 19 février, des perches furent placées sur des madriers pour former deux lits, un pour quatre, l'autre pour deux. De la paille y fut étendue. Des planches formèrent le sol du couloir d'entrée. Pour pénétrer dans cette demeure, il fallait s'étendre de tout son long et pratiquant la marche rampante, se glisser dans l'intérieur.

Nous avons régulièrement couché dans ce trou depuis cette date jusqu'au 15 novembre 1918, soit environ deux ans et neuf mois.

Pendant cette première journée, on fut intarissable sur les qualités du "trou" puisqu'enfin c'était le nom que nous avons adopté ; mais le lendemain, dimanche, nous n'étions pas aussi enchantés ; car toute la nuit, l'eau de pluie n'avait cessé de filtrer à travers la terre. Nous étions tout mouillés.

Pour éviter cela, des baquets creusés dans des bûches furent placés sous chaque jointure de planches. Il fallait les vider plusieurs fois par jour et régulièrement. Elles se versaient sur les couvertures pendant cette opération. Ces dalles furent peu à peu remplacées par des morceaux de tôle, vieux bidons dessoudés, tuyaux fendus et déroulés, etc... dont l'écoulement fut assuré sur un côté.

Les jours de pluie nous nous trouvions sous une cascade continuelle et de fréquentes gouttières tombaient sur les lits. Il n'était pas rare de trouver en se glissant dans l'obscurité, une flaque d'eau au milieu de sa couverture. La question de la fermeture ne fut pas tout de suite solutionnée ; car nous avons remarqué que l'ouverture dans la loge des porcs se trouvait dans un coin sombre et qu'il était assez difficile de la voir. Cependant des pierres furent portées pour la boucher. Plus tard, une porte spéciale en bois fut construite. Des morceaux de pierres sur le devant imitaient le mur voisin. Nous pratiquions le "camouflage" sans le savoir.

L'alerte qui avait nécessité cette organisation nouvelle n'eut heureusement aucune suite. Quelques policiers boches furent signalés dans le pays et un poste de gendarmes fut établi au village.

Peu de jours après, ces derniers vinrent s'assurer du nombre de porcs, mais ils ne virent point notre "trou". L'été 1916 (Verdun, Commandant Raynal, prise de Vaux) ne fut marqué que par notre joie de

courte durée en apprenant l'offensive de Brusilof (3), en Galicie, et aussi les premiers succès de la bataille de la Somme.

Je ne pensais pas alors, tandis que j'entendais le roulement du canon, qu'un des miens, mon oncle, tombait dans l'enfer de Bouchavesnes.

Il fallait à tout prix lutter contre le désœuvrement. Pour moi, comme je l'ai dit, j'avais toujours trouvé quelque besogne. Mais tous mes essais en vue de faire travailler mes compagnons avait été à peu près vains. Boissié et Laurent s'ingéniaient bien à trouver quelques occupations. C'est vers cette époque que Laurent prit définitivement soin des bêtes du père Clovis et qu'il se mit à faire tous les travaux intérieurs de la maison : soins à l'écurie, aux porcs, battage du grain, etc... Il en arriva à être "l'homme d'affaires" de la Gélique qui l'occupait à toute sorte de besogne. Il y joignit plus tard les réparations des chaussures pour tous nos amis. Son apprentissage tout personnel lui permit de rendre service à beaucoup de Belges et à être agréé lui-même comme ouvrier cordonnier par le maître-bottier du régiment où il est revenu.

Pour occuper les autres, je résolus de les lancer dans la petite menuiserie. Laurent avait fait quelques sabots, l'hiver précédent. Son billot inoccupé fut organisé avec une griffe à l'extrémité pour retenir les pièces à raboter. Un vieux riflard modifié fit la varlope. Quelques vieux outils ou des morceaux d'acier usés sur la meule fournirent les frais d'installation. Plus tard, des amis nous prêtèrent des scies à découper, des scies à refendre, des rabots. Les premières pièces fabriquées furent des tabatières, forme "sabots", sur lesquelles je dessinais une branche ou une ornementation quelconque que Boissié ou Laurent et quelquefois Dumont, gravaient ensuite. Puis en septembre 1916, une pièce plus importante fut faite : un encrier en bois avec colonnettes. Il fut donné à M. Jacquet.

En octobre, je les lançai dans un travail de longue haleine : la construction d'une machine à vapeur en bois. Les dessins et calcul des diverses pièces me prirent trois bonnes semaines. L'exécution dura plus d'un mois. Faute d'outils, elle ne fut achevée qu'en février et remise aussi à M. Jacquet. Cette machine émerveilla tous les gens qui la virent. Je me souviens en particulier, de l'admiration d'Arthur Goffin et de son beau-frère Joseph Degrez. Ce dernier tombait d'un étonnement dans un autre, nous ayant découverts, un jour qu'il avait pénétré dans l'écurie.

Mais revenons à notre atelier : ce dernier était lancé, il allait se perfectionner, s'agrandir, vendre ses produits au lieu de les donner. Cependant Beysson et Magimel restaient toujours inoccupés. Scier le bois de la maison, peler des pommes de terre furent peu à peu près leur seule besogne pendant tout notre séjour en Belgique. Le reste du temps, ils dormaient ou se chauffaient au soleil pendant l'été ou autour du poêle en hiver. C'est seulement quand nos objets furent vendus qu'ils sortirent de leur torpeur l'un pour tailler des cuillères de bois, l'autre pour actionner le tour.

En effet, nous possédions un tour fabriqué de nos mains avec les moyens de fortune en notre possession. Une tige de fer fit l'axe, un vieux tube de fusil fit les coussinets. Cependant, pour compléter l'ajustage que nous ne pouvions rendre parfait n'ayant pas d'outils à métaux : on introduisait entre l'arbre et les paliers des lamelles de fer-blanc qui étaient changées après usure.

Le moteur était constitué par un de nous qui actionnait la roue et entraînait l'arbre au moyen d'une courroie. Un autre travaillait avec les outils les plus rudimentaires (les premiers furent faits avec des baleines de parapluie). Le tour construit d'après mes plans m'enchantait moi-même ; il solutionnait une partie de la question qui me tracassait : l'occupation de mes camarades puisqu'il n'y avait pas moyen de les faire fuir. Boissié tenait l'outil et Dumont, puis plus tard, Magimel entraînait la roue. Deux étaient occupés. C'est sur cet instrument rudimentaire que furent fabriqués nos divers travaux en bois tournés, balustres pour encriers, étuis à aiguilles, tonneaux, nécessaires de voyages, ronds de serviettes, manches d'outils, etc...

En contant ces divers événements, voici arrivé le mois de décembre 1916 qui vit fonctionner le système de déportations en masse suivant la méthode allemande. Tous les hommes de 17 à 50 ans étaient convoqués dans une gare, quelquefois fort loin de leur résidence. Ceux de Haut-Fays durent se rendre à celle

de Poix-Saint-Hubert, à plus de vingt kilomètres de chez eux. Ils devaient être munis de linge, vêtements, de vivres. On les parquait dans un enclos, puis ils passaient un à un devant un officier boche. Ce dernier jouait le rôle de la roue de loterie, car je ne sais sur quoi il formait sa décision. Aux uns, il leur ordonnait de passer à droite, aux autres, à gauche, les uns étaient libres de rentrer chez eux, les autres étaient embarqués dans le train sous escorte boche, et dirigés immédiatement sur les camps de prisonniers en Allemagne. Telle fut au moins la façon de procéder en Ardennes. Dans les villes, il y eut je crois quelques manifestations. A Namur, l'Evêque se présenta pour protester. Tous devaient se présenter et naturellement celui qui voulait défendre sa cause était invariablement pris.

Ces déportés étaient soumis dans les camps à une pression constante pour les engager à prendre un contrat de travail dans une usine boche. Puis s'ils refusaient, on les enrôlait de force. Ce procédé, bien digne de la culture allemande, souleva partout une haine encore plus vivace contre eux. Les socialistes firent même de vertes remontrances au Reichstag. Devant ce "tollé" général, on renvoya des Belges soi-disant à cause de leur santé. Ils revinrent peu à peu chez eux dans les sept ou huit mois suivants.

A Graide, ce choix des déportés eut lieu le 5 décembre 1916. La veille et l'avant-veille, les paquets de Jules et Vital furent préparés. A chacun, je confectionnai un havresac semblable à celui que j'avais déjà fabriqué pour moi en 1914. Vital, malgré tout le désir qu'il avait manifesté le matin d'aller en Allemagne, ne fut pas pris, mais Jules ne revint pas à la maison et fut dirigé le soir même sur Dinant-Namur, puis sur Liège, à destination de Munster.

En me souvenant de ces déportations en masse et de cette obligation pour les Belges d'aider l'industrie allemande à produire les engins destinés à leurs frères, je ne peux que m'élever contre ceux (Français dit-on) qui osent à l'heure où j'écris, trouver trop dure la paix imposée à l'Allemagne. Ceux-là sont des traîtres, des complices du crime.

Le départ de Jules fit grande tristesse dans la maison. Vital dut venir aider son père. Nous, de notre côté, nous nous sommes arrangés de notre mieux pour remplacer Jules et pour essayer de ramener à la raison ceux qui avaient perdu leur fils. En effet, quand un malheur, un ennui même arrive, on cherche immédiatement la cause, le point de départ. Ce sont les choses qui se présentent les premières à l'esprit qui sont déclarées coupables ; à plus forte raison si ces causes se rassemblent autour d'un personnage qui déjà nous déplaît. Le cri de la maison fut que le bourgmestre avait laissé partir ces vingt-cinq ou trente administrés sans protester. Eh ! Mon Dieu ! que sa protestation aurait été inutile !

Quelques jours après, une première carte arrivée de Verviers, annonçait que Jules était en bonne santé ; deux semaines après, il annonçait son arrivée à Münster.

Enfin, entre Noël et le Nouvel An, il écrivit qu'ayant mon adresse, il pourrait correspondre avec mes parents. Ayant déjà été pris par de semblables paroles, je ne m'emballais pas vite. J'attendais de meilleurs renseignements. Vers le 15 février, il annonçait qu'il avait eu une réponse des miens et un colis. Tout le monde était en bonne santé !!! Combien de fois m'avait-il dit pareille chose ! Partagé entre la joie d'une communication possible avec les miens et la peur d'être encore berné, je passais l'hiver dans des alternatives de joie et de tristesse.

Vers cette époque, nos relations avec M. Jacquet, instituteur de Graide, devinrent plus fréquentes. Après le départ de Jules, notre situation était très critique. C'était lui qui s'occupait presque entièrement de la question du ravitaillement. Le père Clovis était incapable de s'en occuper. Quant à Vital, il avait menacé plusieurs fois de nous vendre aux boches et bien qu'il chercha à se rapprocher de nous depuis le départ de son frère, il ne fallait pas compter sur lui.

M. Jacquet intervint donc pour chercher du grain. Il parla de nous à un meunier voisin, à plusieurs instituteurs, bref en peu de temps, une série d'amis permirent de sortir de la solitude absolue subie en 1916.

Combien de fois pendant cette année me suis-je pris la tête dans les mains ! Personne autour de

moi, chez qui je pouvais trouver un appui, même pas parmi mes camarades, personne pour donner un conseil désintéressé dans une situation délicate, mais au contraire toutes les passions déchainées contre vous, la trahison semée sous mes pas, le mensonge, les colères intérieures à notre groupe. C'est vrai, c'est l'image de la vie de tous les jours, mais dans la vie ordinaire on trouve des amis, on a des parents. Moi, je n'avais rien. On s'écartait de moi, de peur de se compromettre. Ceux qui osaient approcher, cherchaient à me tromper. Une véritable vie de prison était la mienne. Elle allait enfin se modifier. De vrais amis complètement désintéressés allaient venir.

Cet hiver-là, il n'y avait plus aucune lumière, ni acétylène, ni pétrole. Un peu d'huile cependant avait été trouvée dans des fonds de bidon et permettait de monter ce que l'on appelle en Dordogne un "chaleur". Un couvercle de boîte à cirage appliqué contre une planchette et plié pour faire un bec sur le devant formait la lampe. Une mèche de coton complétait l'ensemble et fournissait l'éclairage.

En janvier et février, le froid fut si vif que des pommes de terre placées sous nos lits dans le trou, furent gelées malgré notre chaleur et celle d'un poêle installé dans le trou. Pendant quatre semaines complètes tout le pays fut recouvert de neige et le froid descendit à Namur à 25° au-dessous de zéro. Dans les Ardennes, il fit encore plus froid. Le bois de chauffage venant à manquer, nous n'eûmes d'autres ressources que de sauter d'un pied sur l'autre pour avoir un peu de chaleur.

Un soir, le samedi 3 février, tandis que quelques bûches permettaient de chauffer dans l'obscurité du fournil, la mère Gélique entra en coup de vent : "Vite, vite, faites du feu, allumez votre lampe à huile, un père va venir". Quelques minutes après en effet, M. Jacquet pénétrait avec un père franciscain. Le père Armand, normand chassé de France à cause de sa bure, avait appris notre présence dans le pays par M. le Curé de Porcheresse. Il venait, pauvre exilé lui-même, embrasser ses compatriotes et leur porter quelques consolations. Cependant, connaissant l'aversion de beaucoup de Français pour la robe monacale, il craignait d'être reçu avec froideur. "Ne regardez pas ma robe, elle sent le moine, mais je suis Français". Il offrit des cigarettes. Lui-même en prit une. Jamais, je n'oublierai le tableau de ce père fumant une cigarette. Enfin, lorsque je lui eus déclaré notre joie de retrouver un compatriote et que nous étions tous catholiques, la conversation prit un tour moins gêné. Il conta toutes sortes d'histoires et nous apprit la présence de deux autres soldats français dans les bois de Porcheresse, Ernest Chapalain et Jean Grall, deux bretons qui avaient réussi à vivre dans la forêt, sous le nez des boches, et trouvant leurs moyens d'existence dans la chasse.

Le père Armand enfin, nous offrit de nous confesser et nous porter le lundi suivant, 5 février, le Dieu de l'Eucharistie. Qu'il y avait longtemps que je n'avais pu communier ! Malgré mes efforts à Pâques, à la Noël, je n'avais pu communier depuis avril 1915. Voilà que nous étions en février 1917. J'acceptai donc avec empressement la proposition du père Armand et mes compagnons suivirent mon exemple. Le lundi dans la soirée, quand les alertes boches avaient peu de chances de se produire, le fournil fut nettoyé, rangé, balayé. Une épaisse couche de paille fut placée sur le toit pour retenir un peu de chaleur car il gelait à pierre fendre. Des branches de sapins cachèrent le mur derrière la table qui devait servir d'autel. Tout fut installé, paré, organisé. Nous-mêmes avons décidé de reprendre nos tenues militaires. C'étaient des soldats et des soldats français qui allaient recevoir leur Dieu.

Vers 10 heures, le Père Armand arriva, accompagné de M. Jacquet. Il venait directement de Porcheresse pour ne point éveiller des soupçons dans Graide. Il s'était déguisé en relevant sa robe, prenant des molletières et un bonnet de laine emprunté à la sœur de M. le Curé de Porcheresse. Je reverrai longtemps ce fournil orné de sapin éclairé par tout le luminaire trouvé dans la maison, rempli par quelques voisins et aussi par les anges et particulièrement ceux de nos familles, comme nous le fit remarquer le Père Armand dans son allocution. C'était une scène renouvelée de la Terreur ou de la primitive Eglise.

Tous à genoux sur le sol en terre battue, loin de cet appareil et de ce décor des cathédrales, nous écoutions la voix du prêtre nous montrant l'hostie : "*Ecce Agnus Dei*". Oui, voici l'Agneau de Dieu qui vient à vous, c'est l'ami des parias, des déshérités, c'est l'ami de ceux qui sacrifient tout, parents, amis, confort, bien-être, pour l'accomplissement de leur devoir et la justice de leur cause : "Venez à moi, vous qui êtes accablés, et je vous soulagerai".

Je ne décrirai pas mes impressions, la chose serait impossible. Mais après le départ du Père, quand mes camarades furent couchés, je revins tout seul dans le fournil et y passai une grande partie de la nuit. Ce n'est qu'à une heure avancée, quand le froid m'eut pénétré de toutes parts, que j'allai m'enfourir sous ma couverture.

Vers la fin de ce même mois, le 28 février je crois, nous reçûmes, l'abbé Schweich remplissant les fonctions du Curé à Our et M. Rezette, instituteur dans le même village. Tous les deux avaient connu notre présence par M. Jacquet et par le Père Armand. Encore Rezette qui devait plus tard devenir un de nos meilleurs amis, s'étonna de tout. Il fallut lui conter notre histoire, lui montrer nos travaux, en particulier la machine à vapeur tout juste finie. Il voulut entrer au trou, mais étant assez gros, j'ai cru un moment qu'il ne pourrait plus en sortir. Très agréable fut cette visite, mais elle faillit, le mois suivant, créer les pires ennuis.

J'arrive en ce moment au point où nous avons le plus risqué d'être pris par la police boche, exception faite naturellement des mois d'août, septembre, octobre et novembre 1914. Voici les faits tels au moins que je les ai sus.

Le dimanche 25 mars 1917, en rentrant de la messe, le voisin annonça qu'un Allemand avait été tué entre Porcheresse et Our. Dans l'après-midi des autos et des troupes boches arrivèrent de toutes parts. Plusieurs habitants de Porcheresse furent arrêtés. Dans le courant de la soirée on sut que c'était Ernest Chapelain, notre camarade, qui avait tiré sur un policier allemand, au moment où celui-ci tentait de l'arrêter.

Voici du reste l'histoire telle que j'ai pu l'établir parmi les racontars qui circulaient. Une lettre anonyme avait annoncé aux Allemands que malgré leur surveillance, huit Français se tenaient encore dans la région de Porcheresse, Graide, Bièvre, Maissin et Redu. Aussitôt, les fins limiers de la police secrète furent lâchés dans le pays pour les découvrir. Deux d'entre eux se disant officiers aviateurs français trouvèrent chez le tailleur d'Our, deux femmes de Porcheresse qui s'empressèrent de leur conter toute leur haine contre les Allemands et leurs terribles journées d'août 1914. L'une d'elles vendit même son frère qui gardait un fusil pour tuer le dernier boche et le bourgmestre de Bièvre, en possession d'une mitrailleuse prête à fonctionner. Les policiers boches recueillirent tous ces détails et usant de ceux ayant trait au passage des troupes françaises à Porcheresse, en fin août 14, l'un d'eux se fit passer pour l'officier qui avait diné chez elles la veille de la bataille de Maissin. On le reconnut, il n'y avait pas de doute ; les précisions qu'il donnait sur les événements et que les bonnes femmes ne se rappelaient pas avoir racontés quelques minutes plus tôt, étaient des pièces d'identité suffisantes pour elles. Les deux Allemands furent invités à dîner et nos camarades furent conviés à partager leur repas. Ils pourraient ainsi s'entendre pour être enlevés par les aviateurs et être reconduits en France.

Jean Grall le plus jeune, se laissa séduire et partit le soir même avec les boches. L'autre, Ernest, plus circonspect, préféra revenir à sa cabane pour réfléchir. Vers 11 heures du soir, les boches renforcés de gendarmes de la station de Graide, vinrent pour l'arrêter ; mais notre camarade, en vaillant Français, leur lâcha dans la figure une charge de chevrotine et disparut. Le policier, gravement atteint, faillit en mourir, le chef des gendarmes eut son révolver brisé dans sa main et une balle dans sa visière de képi. Le lendemain dimanche, les gens dénoncés par les deux femmes furent arrêtés et liés à une corde. Ils furent conduits à la station du train. La cabane de nos camarades fut vidée, mais les recherches pour trouver Chapelain n'aboutirent à aucun résultat. Voilà l'histoire, mais revenons maintenant aux conséquences qu'elle eut pour nous.

Les boches savaient que six autres Français se trouvaient dans la région. Il ne fallait pas leur donner l'éveil, et les faire fuir. Donc plus de troupes, plus de policiers, plus d'arrêtés, pendant les quatre premiers jours de la semaine. On pouvait croire l'affaire finie, étouffée, lorsque brusquement le jeudi après-midi, un logement chez l'habitant fut recherché pour une centaine d'hommes venant de Namur et le soir même une vingtaine des premiers arrivés gardaient déjà les issues du village.

La retraite d'Hindenburg sur la Somme nous était connue. Notre première idée fut donc qu'elle avait dépassé les prévisions de l'état-major et que les soldats arrivés à Graide étaient des troupes d'étapes de l'armée allemande. Mais à 9 heures du soir Anna Léonet, sœur du père Vis, vint annoncer que nous

étions vendus. M. Rezette arrêté à la suite de l'affaire Chapalain qu'il connaissait, avait tout conté aux Allemands. Notre trou était connu. Cette dernière compagnie dont les premiers éléments étaient déjà arrivés, devait nous arrêter.

Partir était impossible. D'abord les boches étaient devant la maison, sur la route. Ils patrouillaient autour du village. Puis au bois, il fallait être vêtus, se nourrir. Il n'y avait rien au mois de mars.

Une solution heureuse fut offerte par le beau-frère du père Clovis, Léon Martin, qui proposait de nous abriter sous sa chambre, dans l'espace compris entre le plancher et le sol. Cet endroit qui servait de cachette à pommes de terre, débouchait dans une des parois de l'escalier de la cave. Quelques briques dissimulaient cette ouverture. Là, nous serions introuvables si les boches s'amusaient à faire des fouilles autour de la maison comme ils firent à Bièvre pour découvrir la fameuse mitrailleuse du bourgmestre.

Tout fut donc porté sous la chambre des Martin et cela fut d'autant plus facile que leur maison n'était séparée de celle des Léonet que par une grange fermée. Notre déménagement eut donc lieu sous le nez des boches. Seuls quelques sacs de pommes de terre restèrent dans notre trou pour en expliquer la construction.

Nos armes malheureusement ne purent nous suivre, les Martin refusant absolument de les avoir. Il fallait diminuer les dangers de ces gens. Malgré ma peine, je dus les faire cacher par le père Clovis.

Les briques furent placées pour boucher le trou. Six emmurés se trouvaient chez Léon Martin. C'était le 29 mars 1917. Le lendemain, vendredi, le reste de la Compagnie arriva. Des pièces dans les maisons aux extrémités du village, furent réquisitionnées pour établir des postes de garde sur chaque route. Un moment, ils décidèrent de s'établir presque au dessous de nos têtes. Mais les avances de la Gélique les attirèrent chez elle. Quinze hommes occupèrent donc le devant de la maison Léonet. Une sentinelle se promenait sur la route et dans le champ voisin. La poste fut suspendue, les journaux arrêtés, les gens obligés de rester dans les limites du village. Onze bourgs des environs se trouvaient dans le même cas. Des affiches annonçaient qu'il fallait dénoncer les Français et les livrer aux troupes allemandes. Les patrouilles ennemies parcouraient les champs alors déserts, puisque tout le monde devait rester au village. Des chiens de police les accompagnaient, mais la neige ne portait aucune trace d'homme. Chapalain était introuvable et les six autres toujours sous leur plancher.

Puisque le "trou" n'était pas vendu et que d'un autre côté, les Martin avaient grand'peur d'être découverts, il fut décidé d'y revenir pendant une relève du poste le matin. L'opération se fit sans encombre le mercredi suivant. Les "enterrés" passèrent ainsi les Jours Saints, Pâques, Quasimodo, etc... trois semaines, qui jointes à celle écoulée dans la cave portèrent leur réclusion absolue à un mois complet. Et quelle réclusion !

Le lourd pas des boches s'entendait au-dessus de nos têtes. La pluie alternant avec la neige rendait le trou froid et humide. Impossible de se tenir debout, le passage central était du reste plein d'eau. Étendu, assis à la turque ou à genoux sur son lit, les trois seules positions permises. Pour nourriture une marmite de pommes de terre passée rapidement pendant la relève du poste, le matin. Puis quelle odeur ! Le porc placé dans la loge empestait, mais le seau à l'intérieur du trou, c'était encore pire. Et la longueur du temps qu'il fallait occuper.

Pour moi, assis ou étendu sur mon lit, je calculais de tête, je recherchais les démonstrations de la géométrie m'aidant quelquefois de mon genou comme tableau et comme craie, de mon doigt. Un seul livre me restait, un livre de messe, mais le peu de jour qui filtrait dans notre trou n'était pas suffisant pour lire. Ma loupe concentrant un peu de lumière, me permettait d'apercevoir deux ou trois mots, que je répétais. J'appris ainsi par cœur des psaumes, des évangiles, des épîtres. Quand mes yeux étaient fatigués, c'était la géométrie, l'algèbre, qui fournissaient de nouveau une occupation.

Mes compagnons dormaient ou se plaignaient de la malheureuse situation qui était la leur. Que faire

pour eux ? Le chemin de la Croix occupait une heure le matin, le chapelet une demi-heure le soir. Deux fois seulement, il fut permis de sortir pour changer de linge.

Enfin le 28 avril, au matin, on vint avertir à notre porte que les boches rassemblés sur la place du village partaient pour Namur. Sauvés ! Tel était notre cri. Mais quand chacun fut dehors et que l'on put voir l'effet de la réclusion sur la tête du voisin, ce fut effrayant. Ce n'était plus des hommes ; c'était des cadavres s'appuyant au mur pour assurer leur marche chancelante. Les figures étaient tirées, allongées, couvertes d'une barbe dégoutante. Oh ! comme nous avions triste mine ! Cependant la nourriture n'avait pas fait défaut. Les boches eux-mêmes pelaient nos pommes de terre, s'imaginant en préparer pour deux jours à la famille Léonet, ceux qui le lendemain venaient les relever commençaient la même comédie. Nous n'avons jamais manqué de pommes.

Quelques précautions durent encore être prises car pendant le mois de mai et encore en juin des autos et des policiers boches furent signalés dans le pays. C'est à ce moment là que l'on sut le sort de Chapalain poursuivi pendant trois semaines. Il fut enfin arrêté ayant eu les deux pieds gelés : quatre ans de travaux forcés furent seulement la conclusion de cette histoire.

Pendant notre réclusion le canon du Chemin des Dames pouvait faire croire à une avance notable des armées alliées. Une autre bonne nouvelle nous était confirmée par les premiers jours reçus à Graide : l'entrée en guerre des Etats-Unis d'Amérique.

Vers le 22 ou 23 mai, Jules revint d'Allemagne. Il avait bourré ses guêtres de journaux français. C'était de véritables nouvelles qu'on ne pouvait suspecter. Elles étaient de vrais bulletins de victoire relatant le repli des armées allemandes de Péronne vers Saint-Quentin.

Cependant, j'aurais préféré un peu moins de journaux et une ou deux lettres de chez moi. Ma méfiance était extrême et ma conviction était que Jules m'avait encore trompé. Il me conta que l'aumônier du camp de Münster, l'abbé Lanselle, avait été mis au courant de notre affaire, qu'il avait été en relation avec ma famille, que les miens avaient envoyé des colis. Malgré cela, mon doute restait et ne disparut que devant mon chandail. Oui, le mien tricoté spécialement par ma mère, il y a de longues années pour me protéger contre le froid à la chasse ou à bicyclette. C'était bien lui, je le reconnaissais à ses longues manches et à sa taille courte. On n'aurait pu en trouver un pareil. Avec ce chandail, Jules me rapportait un paquet de cigarettes faites à la main par ma femme et ma sœur. C'était donc bien vrai ! Là-bas, ils savaient que j'étais vivant. Hélas pour moi, je n'avais que cette phrase de Jules si souvent dite déjà : "Ils sont tous en bonne santé". Cependant, il y avait des vides chez moi, déjà nombreux et dont le dernier laissé par mon beau-père datait à peine de quelques jours.

Le ballot de Jules me fournit encore deux caleçons dont un me frappa particulièrement. Il était tout repris. Comment de chez moi avait-on pu envoyer du linge dans un état pareil ? Il fallait qu'on se trouva dans la gêne, le besoin. Mon Dieu ! Mon Dieu ! que s'était-il passé depuis trois ans ? Cette idée me tracassa pendant longtemps jusqu'au jour où j'appris que ce caleçon raccommodé lui avait été donné par un Belge à son passage à Namur.

Questionner Jules pour savoir comment il recevait ces paquets ? Comment ils étaient faits ? Ce qu'ils contenaient ? aurait été fort agréable pour moi ; mais il ne m'aurait pas dit toute la vérité. Tout ce qui dans la conversation avait trait à ces envois de ma famille était soigneusement recueilli. J'appris ainsi que certains paquets portaient "envoi de J. Goujon". Seul mon frère avait ce prénom - peut-être aurait-on mis la première lettre de son prénom pour me faire savoir qu'il était encore vivant. Ou bien grand blessé est-il réformé à la maison ? Cette idée prévalut dans mon esprit. Hélas, il devait en être autrement. Celui que je voyais à la maison était tombé en 1914 devant Charleroi.

On voit combien il en fallait peu pour que mon imagination travaille et bâtisse une histoire. Pouvait-il en être autrement pour moi, complètement privé de nouvelles !

Mes forces étaient revenues depuis la sortie du trou. Le travail fut repris : porte à l'écurie, charrette, etc, etc... Août ramena les amis des vacances : Charles Jacquet, Mlle Jacquet, Fernand. M. Rizette revint pour la deuxième fois tout au début de septembre. Il allait tenter de nous faire passer en Hollande. Sursaut de joie vite étouffé par le souvenir des déceptions passées... et pourtant, c'était notre espérance, notre seul but : s'évader par la Hollande ou tenir jusqu'au retour des Français pour reprendre nos places à l'armée.

Vers le milieu de septembre une nouvelle occupation fut trouvée : la préparation du "poiret", sorte de confiture contenant surtout des poires, des pommes et de la betterave. Huit jours pleins, je veillais le fourneau jusqu'à trois heures du matin. J'étais ensuite relevé par Laurent.

C'est au milieu de cette besogne que je reçus un soir la visite de l'abbé Guillaume, curé de Noirefontaine. Quelle triste impression je dus lui faire ! Tout échevelé, sans veston, les manches relevées au-dessus du coude, portant un pantalon couvert de pièces de toutes couleurs, pieds nus dans mes sabots. Je devais faire vilaine figure. Le fournil était dans un désordre complet. Au fond la chaudière dont le foyer entretenait une chaleur épouvantable, à l'autre bout une presse de ma construction dont le levier, un gros madrier chargé de poids, traversait la pièce de part en part. De ci, de là des baquets de bois contenant des fruits déjà en fermentation. Puis, pour augmenter le supplice de la chaleur, il y avait des milliers de mouches chassées de dehors par la gelée et attirées chez nous par l'odeur du poiret.

Mon Dieu quelle semaine nous eûmes là ! Il est vrai que la récolte des fruits avait été bonne. Puis nos connaissances belges avaient pensé que nous pouvions facilement faire cette besogne d'autant qu'aucun policier ne se montrait dans le pays.

Deux jours après une autre visite. Mais celle-ci était annoncée : "un monsieur de Liège et plusieurs dames" qui devaient venir vers 10 heures, à la nuit. La cuisson du poiret est suspendue pour ce soir-là, le fournil remis en ordre... seules les mouches restent et en quel nombre ! Vers 9 heures, un orage terrible crève. L'eau coule à torrent dans le champ voisin et par les lézardes du mur et par une fenêtre au ras du sol pénètre dans le fournil en contre-bas. Voilà notre local inondé ! L'accident arrivait fréquemment et était agrémenté de nombreuses gouttières sur nos têtes. Force fut donc d'enlever cette eau avec des seaux, des boîtes de conserves, des sacs. Nous voulions un fournil à peu près convenable pour recevoir cette visite.

Moi-même avais-fait un peu de toilette. Mon pantalon avait été lavé pour enlever les tâches de poiret. J'avais pris mes chaussettes ; mais celles-ci pendues durant pendant plusieurs jours à un piquet de notre "trou", avaient été fixées au bois par un champignon. Pour les avoir, il fallut couper le cryptogame au ras de la laine.

Enfin vers 10 heures, la porte s'ouvre. L'instituteur d'Our entre suivi par un monsieur, grand, blond, décoré de l'ordre de Léopold "M. Zimmer, professeur de violon au conservatoire de Gand", annonce M. Rezette. Puis derrière, deux jeunes filles "Mlle Dubois, violoniste, Mlle Marie Loizellier" annonce encore solennellement notre introducteur des ambassadeurs. Enfin M. Jacquet, ses deux filles, une partie de la famille Léonet remplissent le fournil. C'est au milieu d'une quinzaine de personnes assises sur n'importe quoi que je dus à la demande d'Albert Zimmer, raconter quelques détails de notre vie.

Imaginez ce cercle d'auditeurs, attentifs, éclairés par une mauvaise petite lampe à pétrole dont la clarté est insuffisante pour éclairer les visages. Au milieu, l'orateur est assis sur une caisse. Il est peu habile et s'exprime péniblement depuis trois ans et demi de solitude. Il a perdu beaucoup de mots et éprouve de la difficulté pour conter ses souvenirs. Du reste, s'il fermait ses yeux, il pourrait se croire devant un grand auditoire, car que l'on me pardonne de revenir encore sur ces petites bêtes, des milliers de mouches font un bourdonnement terrible. Chacun s'évertue à les chasser de sa figure. "O Zimmer ! Vous vous souviendrez longtemps des mouches du fournil de la Gélisque !".

En venant nous voir, ils avaient apporté quelques vêtements et quelques douceurs. On but du vin d'Espagne offert par Mme Dubois et Rezette prépara une excellente tasse de cacao. Le trou fut visité et de nombreuses explications durent être données. En sortant du trou, je remarquais que les demoiselles, la vio-

loniste et l'autre (pas d'autre désignation n'était possible à ce moment-là), portaient des robes faites d'un tissu très commun et rapiécées par dessus le marché. En moi-même j'imaginai tout de suite que c'était une famille de musiciens pas très fortunés comme beaucoup malheureusement. Sans doute ils avaient fui la misère de la ville pendant les vacances et étaient venus chercher un peu d'air et une nourriture plus abondante chez quelque cousin éloigné du fond des Ardennes.

Ce n'est que plus tard, lorsque je vins chez elles à Pinval que j'appris le motif de ma confusion. Trempées par l'orage, elles avaient dû quitter leurs vêtements chez Mme Jacquet et se vêtir avec des hardes de fortune.

La visite ne se termina qu'à deux heures du matin avec promesse de revenir, ces demoiselles avec Mme Dubois et M. Zimmer un mois après. Deux heures du matin ! Au fait, je n'en sais rien. Un accident était arrivé à ma montre le soir même. Serrant l'anneau d'attache j'avais donné un choc qui avait brisé un pivot. Pendant plus d'un mois et demi, il fallut rester sans montre avant que la mienne revint de l'horloger. On pensera que l'heure n'était pas utile dans notre situation, c'est vrai. Cependant cette privation fut très pénible.

Pour occuper mon esprit, pour aider l'écoulement du temps, je m'étais créé une série de "consignes", d'obligations tombant à des moments fixes. Considérées isolément, ces diverses parties de mon règlement de vie étaient absurdes : comme à tel moment me promener pendant cinq minutes, ne point parler pendant deux heures, faire un quart d'heure de gymnastique, lire de tel moment à tel autre, etc... Semblable à l'homme légèrement ivre qui essaie de suivre le bord du trottoir pour ne pas aller se casser la tête contre les murs, j'avais tracé une ligne qui m'empêchait de tomber dans la paresse, la démoralisation ou l'apathie de la brute. C'est peut-être à cette méthode qu'après une aussi longue réclusion et des heures si pénibles, mon retour à la vie normale s'est effectué sans embarras.

Le 10 octobre sous le prétexte d'acheter un porc à la Gélique, Mme Dubois vint avec sa fille et sa nièce. Ce fut en plein jour, demandant qui avait des cochons à vendre que ces dames vinrent. Mme Dubois, celle que je devais plus tard appeler ma "Maman de Belgique" me conta ses aventures de 1914, lorsqu'elle ramassait les blessés sur le champ de bataille pour en remplir sa maison ou bien lorsqu'elle nourrissait ou cachait des Français. Elle voulut tout voir, visiter le trou, voir nos travaux. Ce fut une journée heureuse, d'autant plus que Mme Dubois nous promettait de s'occuper de nous faire parvenir des nouvelles à nos familles et aussi de nous aider dans notre évasion.

Quatre jours après, Jules allait à Pinval, la maison où habitaient ces dames, à une dizaine de kilomètres pour porter le petit cochon et nous rapporter des vêtements, du linge, des pommes, du seigle, etc... seize bouteilles de vin... Depuis combien de temps n'en n'avions-nous pas bu ? De cette époque datent nos relations plus fréquentes avec M. Rezette. Pendant le reste de notre séjour, il venait tous les quinze jours ou trois semaines passer une soirée avec nous. Grand amateur de travaux manuels, il s'intéressait à notre fabrication, nous donnant des conseils ou nous prêtant ses outils.

A ce moment-là, il s'occupait surtout de notre évasion. Il revint vers le 14 octobre avec M. Zimmer et Paul Ridremont "presque un parent de la famille Dubois" me dit Zimmer en le présentant. Les préparatifs de notre départ étaient commencés. On nous portait du linge, des coiffures. Des vêtements civils étaient envoyés de Liège par M. Cappelle, beau-frère de Zimmer. Paul espérait la réussite et dans ses nombreuses allées et venues entre Bruxelles et Libin, il devait s'occuper de nous.

Vers le 20 du même mois, un dimanche, Rezette revint avec son appareil photographique. Quelques groupes furent pris mais surtout nos têtes afin d'établir de fausses cartes d'identité.

Une grande tension existait alors entre les Léonet et nous. Elle ne devait cesser de s'accroître jusqu'à notre départ. Une remarque faite depuis deux mois surtout, m'avait permis de savoir que nous étions étroitement surveillés. Jules ou la Gélique se tenait en permanence au fournil quand un étranger se trouvait avec nous. Pourquoi cela ? Lorsqu'on nous interrogeait sur notre ravitaillement ou sur notre désir d'évasion,

la réponse était immédiatement faite par notre sentinelle. De forts soupçons me portaient à croire que Jules avait fait avorter les précédentes tentatives. Il ne fallait pas qu'il en soit de même cette fois-ci. Au grand désespoir des gens de la maison, j'appelais donc M. Rezette à part et le mettais carrément au courant de mes soupçons. Il ne voulut pas y croire, prétendant que je me trompais, cependant l'affaire du savon lui paraissait également louche. Ayant fabriqué un peu de ce produit alors introuvable en Belgique, il nous en avait envoyé un gros paquet quatre ou cinq kilos. Cependant, personne ne l'avait remercié et tous avaient paru étonnés à des questions sur les qualités de son savon. Où était-il passé ? Il avait pourtant été remis à Jules.

Enfin, il fut convenu que ce dernier n'entrerait plus comme intermédiaire dans nos relations particulièrement au sujet de notre évasion. M. Rezette venant assez souvent me ferait directement part de ses recherches.

Baucoup d'autres pots-aux-roses furent soupçonnés. En août-septembre, les moulins avaient été fermés. Nous n'eûmes pas une miette de pain et pas ou peu de graisse sur nos éternelles pommes de terre. La faim était telle que nous mangions tout cru les navets destinés aux porcs. Pendant ce temps la Gélique demandait, de son propre aveu, du beurre à Mme Jacquet "pour remplacer notre pain en l'étendant sur des pommes de terre cuites dans la braise". Or, nous ne vîmes par une larve de beurre pendant tout ce mois. Cependant la maison le gaspillait. Souvent de belles tranches de pain beurré étaient trouvées dans la pâte des cochons.

Une autre fois une caisse de sucre fut découverte par Laurent dans le grenier. Il estimait qu'elle devait peser 10 kilos. Où avait-on accumulé pareil stock ? C'était bien simple depuis la distribution de cette précieuse denrée, les sœurs du village après pesée des parts prélevaient sur le reliquat, deux kilos environ et le remettaient à la Gélique. Celle-ci pendant un jour ou deux nous donnait quelques morceaux sur "sa part" mais la nôtre avait disparu sans que nous le sachions.

Tout ceci aigrissait nos caractères et tendait de plus en plus les rapports avec les Léonet. Il y avait "exploitation" mais que faire pour l'arrêter. Tout d'abord notre nouvel ami Rezette dans lequel j'avais une entière confiance qui n'a fait que se fortifier par la suite, fut chargé d'aviser tous ceux qui nous connaissaient. Tout ce qui était destiné à nous, devait venir directement en mes mains malgré toute ma répugnance à recevoir ainsi des secours. La conversation avec Rezette dura jusqu'au souper et profitant de l'arrivée de la marmite de pommes, je me proposais de lui faire goûter l'infect ragoût de mouches qui nous était servi depuis que ces dernières fuyaient la gelée. C'était pour moi, une conclusion apportant un fait matériel bien net à l'appui de tous mes discours. Mais j'avais compté sans un coup de comédie de la Gélique. Rezette venait à peine de s'asseoir devant son assiette, qu'elle entre en coup de vent : "un policier a écouté tout ce que nous venons de dire depuis la fenêtre voisine, sauvez-vous M. le Maître, si vous ne voulez être pris". Elle remet chapeau, parapluie entre les mains de notre pauvre ami et l'entraîne dehors. Notre affaire était ratée. Elle aurait été d'autant meilleure que ce soir là, il n'était tombé de la poêle de la Gélique que des mouches et pas une larve de graisse.

Cependant tout notre travail était à ce moment là pour elle. A la demande de Jules, une fausse cheminée en bois travaillé était sur l'établi. Elle était destinée à l'ornementation de la "chambre" où elle fut installée quelques semaines après.

Fernand Jacquet nous avait aussi fourni du travail : construction d'une ruche à cadres et de tout un matériel de ruches. Mon ignorance était presque absolue au sujet des abeilles. Il fallut donc me mettre à l'étude des habitudes spéciales à ces petites bêtes avant d'établir mon plan. Pendant 10 à 15 jours, j'étudiais les livres sur ce sujet qui m'avaient été prêtés par M. Jacquet : puis le devis fut établi et la construction mise en train. Mme Dubois nous avait demandé des boîtes à épices, ce fut l'idée pour la fabrication de nos petits tonneaux.

Un cadre brisé devait être reproduit. Nous voilà lancés dans la sculpture. Déjà, cet art m'avait occupé, mais seules des baleines de parapluie avaient fourni les outils, ce qui était insuffisant. Sur un poids de dix kilos en guise d'enclume, on forgea des outils plus perfectionnés. Le cadre fut fait. Depuis ce jour jus-

qu'à septembre 1918, la sculpture sur bois fut presque mon seul travail, avec le dessin et la préparation des pièces données à mes camarades. Un établi, des outils offerts par M. Rezette permettaient alors d'entreprendre des travaux plus sérieux. Déjà les commandes reçues arrivaient en tel nombre, qu'il était impossible de les satisfaire.

Le 1er novembre sur les conseils de M. Rezette je cessais de me raser. Depuis 1915, je portais la mouche. Ma barbe devait me vieillir et me faire passer pour un homme de 43 ans, dernière classe non contrôlée par les boches. Vers le 7 ou 8 novembre, Mme Dubois revient avec sa fille, sa nièce et Paul Ridremont. Elle m'offre une journée à Pinval, le dimanche suivant. Rezette, de connivence a déjà fait une carte d'identité à mon nom et en a dessiné tous les cachets à la main d'une façon si admirable qu'on les dirait vrais, au moins si on ne les regarde pas de trop près. Voilà, je deviens Victor Guilhem, né le - décembre 1874, contrôleur des vivres.

Cette profession fut une véritable inspiration, on va le voir. Car pour aller à Pinval, il fallait traverser Our, village dans lequel depuis l'alerte de Chapalain un petit poste boche surveillait le pays.

A Graide également, on pouvait tomber sur quelque gendarme allemand et ma tête étrangère au pays pouvait très bien s'accorder à ma nouvelle profession d'inspecteur des vivres.

Le samedi soir, 10 novembre, Paul Ridremont venait me prendre avec sa voiture. La nuit était noire, de nombreux paquets occupèrent le véhicule. Bref, nous avons l'air de deux bons habitants des Ardennes revenant de faire quelques achats.

A notre passage à Our, c'est aux accents de la "Marseillaise" sur son harmonium, que Rezette nous reçut. Ce n'était guère l'instrument pour attaquer notre hymne national, mais cette touchante idée de notre ami m'avait ému. Ce fut donc debout tête nue, au garde-à-vous, car j'étais encore soldat, que j'écoutai la Marseillaise. Comme ma pensée s'élançait vers ma Patrie absente, vers nos si nombreux morts, vers nos départements envahis et aussi vers cette armée française dans laquelle je désirai au plus tôt occuper une place.

Nous étions du reste en bonne voie. Rezette m'assure qu'il allait partir pour Liège par chemin de fer avec une fausse carte pour voir si le voyage était faisable. Là-bas, il nous chercherait un logement, pour nous permettre de profiter de la première bonne occasion qui se produirait. Pendant toute cette conversation, au-dessus de nos têtes, le poste boche dansait et chantait. Rezette me convia à traverser leurs salles. Muni de quelques papiers comme un véritable inspecteur du ravitaillement, j'allai à l'étage supérieur compter quelques caisses de lait concentré et de cacao qui formaient le stock entreposé chez notre ami. Malgré tout mon désir de m'exhiber devant les "têtes carrées" dans l'exercice de ma profession d'emprunt, aucun boche ne se montra ce soir-là. Je traversai leur salle de repas, examinai leur téléphone, leurs armes, leur paquetage ; ceux qui étaient là pour me chercher continuaient à danser au son de l'harmonica dans la salle voisine.

Paul me reprit dans sa voiture et vers huit heures nous arrivions à Pinval. Il était convenu que devant les domestiques, on me faisait passer pour un intime de Paul, inspecteur du ravitaillement envoyé de Bruxelles par le Comité National pour examiner les stocks de la province de Luxembourg. Bien instruit de mon rôle, aussitôt que la bonne parut j'expliquai mon voyage, les retards à Namur, à Monloie qui m'obligeaient à mettre toute une journée pour un trajet qui en temps de paix pouvait se faire en quatre ou cinq heures. Ce discours réussit parfaitement et depuis c'était toujours sous le nom de "Monsieur l'Inspecteur" que je fus désigné.

Inutile de souligner mon étonnement en couchant dans un lit, n'étant pas obligé de m'asseoir à la turque pour quitter mes vêtements. Le sommeil fut léger. Aussitôt que le jour se montra, je sautais à bas du lit pour courir à la fenêtre. Le paysage était superbe et s'étendait au loin dans la tortueuse vallée de la Lisse. Mais mon point de vue était au premier étage et pour moi, habitué à vivre sous terre, la hauteur sembla considérable. Le vertige me prit. Je dus quitter la fenêtre.

Je venais d'éprouver la sensation du vide au-dessous de moi, sensation que beaucoup de personnes

ressentent, mais j'étais loin de me douter que quelques minutes plus tard, un trouble analogue allait s'emparer de ma pauvre tête.

Mme Dubois, sa fille et sa nièce étaient à la messe à Maissin. Paul me proposa d'aller à leur rencontre sur la route. Le temps était mauvais, une légère brume tombait. Bref tout était pour le mieux. Nous avions des chances de ne voir aucun promeneur sur la route.

Nous sortîmes donc de Pinval mais, quand mes pas s'engagèrent sur la route, bien que celle-ci montait très rapidement et que le brouillard ne permettait pas de voir au loin, il me sembla qu'il y avait un vide devant moi et qu'il m'attirait. C'était un véritable vertige horizontal qui me saisissait et qui précipitait mes pas.

Aurait-il pu en être autrement pour un malheureux qui depuis trois ans n'avait vu que les murs de sa cellule. Les objets les plus loins étaient à deux ou trois mètres de ces yeux et le voilà maintenant avec l'espace autour de lui. Mes pieds aussi avaient peine à me soutenir. C'est donc presque en titubant que j'atteignis le haut de la côte.

Le retour en descendant fut plus facile, mais mes yeux restaient fixés sur le sol à quelques pas devant moi pour ne pas voir le vide qui m'attirait. A une heure, le diner ramenait M. Rezette et me permettait de faire connaissance avec le beau-frère de Paul, M. Floribert Perpète.

Des photos furent prises malgré un temps défectueux. C'est à peine si maintenant je suis reconnaissable, tellement j'avais la figure étirée, amincie, le regard d'un ébloui par la lumière, l'attitude d'un convalescent. L'après-midi, une courte promenade à un kilomètre de distance à peine, me fatigua comme une longue marche.

Mme Dubois, dans une pieuse pensée avait voulu me conduire à un petit cimetière militaire, celui du Bolet afin que le compatriote exilé puisse saluer ceux des siens qui dorment leur dernier sommeil en terre amie il est vrai, mais étrangère tout de même. Pauvres amis, ils reposaient là une centaine peut-être, car il ne fallait pas se fixer aux nombres inscrits sur les tombes. Au-dessus planait une grande croix de bois taillée dans la forme de la croix de fer allemande. C'est sous ces insignes ennemis que vous dormiez Français, morts dans les champs de Maissin. Oh ! comme votre asile me paraissait triste, affreux, surtout vu sous ce ciel gris et bas et à cette heure où le crépuscule s'obscurcissait. Et cependant, votre place n'était-elle pas meilleure que la mienne ? Vous au moins, vous aviez servi à quelque chose... moi j'étais inutile - ne servant à rien et étant à charge à moi-même... Pourtant si les troupes françaises reprenaient l'offensive ? Si dans quelques jours, je pouvais sortir de mon trou pour prendre à nouveau ma place dans l'armée. O morts de Maissin, je servirai alors à quelque chose et peut-être comme vous, tomberai pour la défense de la France. Seigneur donnez leur le repos éternel et faites que votre serviteur comme eux, puisse être utile à sa Patrie". Telles étaient les pensées qui m'absorbaient devant ces pauvres fosses.

Mon retour à Graide était fixé pour ce soir là, mais mon état de fatigue ne me le permettait guère. Puis Mme Dubois m'offrait avec tant d'insistance de me garder le lendemain. Paul me ramènerait en voiture. Je n'aurais ainsi aucune fatigue. Je restai donc le lundi à Pinval et mis Mme Dubois au courant de mes craintes sur les agissements des Léonet. Elles étaient de deux catégories : pour le présent, il me semblait que ces gens abusaient de notre situation pour se fournir de tout ce qui leur était nécessaire. Il y avait exploitation ; pour l'avenir ne continueraient-ils pas ces affaires malhonnêtes pour tirer de ma famille des gratifications et des indemnités exorbitantes si je venais à disparaître. Toutes ces craintes, je les confiais à Mme Dubois qui charitablement, me proposa de garder mes papiers et toute pièce utile à ma famille.

Mon dénuement était tel, qu'il fallut me fournir du papier et des enveloppes pour rédiger une lettre à ma famille. Je quittai Pinval le soir, y laissant bien plus que des amis, de véritables parents. Paul me conduisit à Graide avec sa voiture. Il fut convenu que ma prochaine visite aurait lieu quinze jours après.

Pendant cet intervalle, notre ami Rezette fit le voyage de Liège pour y trouver un abri pour nous. En cours de routes, il tenta l'essai d'une fausse carte d'identité, essai qui réussit à merveille. Quelqu'un qui

était assez accoutumé aux voyages, qui n'attirait pas l'attention par son extérieur ou son accent pouvait très bien aller à Liège par chemin de fer. Cependant toute la difficulté n'était pas là, il fallait encore trouver un logement sûr à Liège, et du ravitaillement de fraude. M. Rezette et nos amis de Liège, M. Capelle et son fils François s'y employaient de leur mieux. On leur promit beaucoup mais ce fut tout ; l'exécution n'arriva jamais.

A ce moment là, nous étions dans l'espoir et dans mon fort intérieur j'envisageai déjà la Noël et le Nouvel An en France. Si la voie de Liège était coupée, deux autres étaient aussi à l'étude. Le père Armand avait trouvé une agence qui fonctionnait encore malgré les actives recherches des boches. Mme Dubois qu'il ne connaissait pas alla le voir à Mellet près de Neufchâteau pour recevoir les instructions à nous transmettre. Le père prêchait une mission dans ce pauvre village des Ardennes quand Mme Dubois se présenta à lui avec Mlle Marie. Elles étaient munies de photographies, lettres et de tous les renseignements capables de montrer qu'elles nous connaissaient et nous étaient venues en aide. Très méfiant, le père Armand les renvoya sans rien dire et se crut dans les filets de la police. Peut-être est-ce cet incident qui retarda indéfiniment notre départ par cette voie.

Mon second voyage à Pinval eut lieu le 24 novembre 1917, le soir même du retour de Mme Dubois. Paul Ridremont rentré de Bruxelles m'apportait également une excellente nouvelle. Il était en relation avec une agence à Bruxelles qui effectuait les évasions par Anvers. Plusieurs officiers allemands participaient au fonctionnement de l'office. L'expédition était d'autant plus facile pour moi, qu'il m'était aisé de passer pour un bon belge se rendant à ses affaires à Bruxelles. Il fut convenu que dès la réception du télégramme donnant l'ordre de départ, Laurent et Magimel, les deux plus âgés, partiraient avec moi sous la conduite de Paul Ridremont. Nous devons atteindre la frontière avant le 6 décembre, puisque l'agence ne fonctionnait que du 1 au 6 de chaque mois.

Inutile de dire ma joie. Je ne cessais de compter les jours, ne pouvant imaginer que mon évasion pouvait se faire avant la fin de la quinzaine. Mon retour à Graide pendant la nuit fut tout joyeux. J'apportais de bonnes nouvelles. Quelques jours de misère encore, nous allions nous sauver... à moins que quelque balle, quelque mine ou quelque autre engin boche ne nous fasse franchir la frontière de l'autre monde.

Mon désir de partir était tel que affligé d'une énorme fluxion qui me donnait la fièvre, je n'hésitais pas à m'opérer avec un stylet. Le lendemain, je n'avais plus ni fièvre ni enflure. J'étais prêt à partir. Malheureusement la semaine, puis la suivante, s'écoulèrent. Chaque soir à la tombée de la nuit, le moindre bruit me faisait sursauter. N'était-ce pas ce brave Rezette, porteur du télégramme de départ. Ceux qui sont restés longtemps captifs ou qui ont attendu une heure d'une délivrance quelconque, comprendrons l'agitation, l'énervernement et l'état fébrile dans lequel je me trouvais.

Quinze jours après, le 8 décembre, je revenais à Pinval et apprenais que l'équipe des passeurs avaient été arrêtés par les boches. C'est aussi vers cette époque que me parvint la nouvelle de l'arrestation de M. Colleau. On ne connaissait pas le motif exact, mais on savait que l'accusation était fort grave. Malgré ces déceptions, mon espoir de fuite ne diminuait pas, et désireux de mettre notre évasion sous la protection d'en-haut, je faisais prier l'abbé Schweich, remplaçant du curé d'Our de vouloir bien nous porter le Saint Sacrement à Graide.

Il vint le 19 décembre en effet, et nous renouvelâmes la cérémonie de février 1917. C'était la première fois où depuis mon séjour en Belgique, je pouvais communier aux environs de Noël. Le banquet fraternel par excellence, ramena un peu de paix dans la maison, car l'orage sévissait depuis plusieurs semaines. Depuis mon premier voyage à Pinval, Jules n'avait plus osé s'y représenter, sachant bien que sa conduite à notre égard y était connue. Il craignait un autre danger. Dans mes sorties, je voyais des gens et pouvais librement converser avec eux ; alors que chez les Léonet j'étais espionné. C'est ainsi que j'appris divers agissements de Jules qui me parurent fort louches. J'entretins en deux mots mes camarades. Ce fut une faute, car peu après, un paquet de tabac à priser permit à la mère Gélique de tout savoir.

Quelques minutes après, elle arrivait au fournil avec Jules, faisant force tapage, hurlant l'un et l'autre comme deux forcenés. Je maintins mes dires. Jules cria plus fort. Puis, ne pouvant s'attaquer à nous,

se mit à démolir sous nos yeux les travaux entrepris pour les amis. Il alla même jusqu'à nous dire qu'il ne permettrait plus à personne de nous voir. Cette dernière menace me mit hors de moi. Je me levai derrière ma table et déclarai que s'il était fait ainsi, mes camarades et moi quittions la maison et qu'il savait parfaitement la suite des événements qui arriveraient. La police nous trouverait et peut-être bien des langues se délieraient en souvenir des amabilités qu'ils nous avaient fait subir. Cette tempête, arrivée le 18 au soir, ne s'apaisa à peu près que fin décembre. Elle peut donner une idée de l'état perpétuel de guerre qui existait entre les divers habitants de la maison Léonet. Mon Dieu ! Comment ai-je pu vivre dans un tel enfer ?

Ce fut un véritable soulagement pour moi de quitter Graide, le dimanche 23 décembre. J'allais à Pinval pour assister aux fiançailles de Magdeleine Dubois et de Paul Ridremont. Mon voyage s'effectua seul, car la neige et le froid très vif avaient fait fuir les promeneurs. La lune éclairait au loin les côtes et les vallées recouvertes de leur couche blanche tandis qu'auprès de moi, elle faisait miroiter un tapis aux mille reflets de diamants.

La température était si basse qu'un passe-montagne sous ma casquette ne m'empêchait pas de sentir le froid à la tête. En passant à Our, je passai chez M. Rezette qui vint m'accompagner à Pinval. Ma venue y était attendue avec joie. Mais pour moi, cette fête de famille allait me rappeler les heures heureuses d'autrefois et retourner dans une plaie déjà vieille un fer tout brûlant. Le lundi, veille de la Noël, fut employé aux préparations : mise en place de la table, des meubles, de la vaisselle. Chez moi, ces moments-là me donnaient toujours un vif plaisir car j'ai toujours aimé ces branle-bas de maison à l'occasion d'une fête de famille. Ma pensée se reportait aussi en arrière au milieu des miens. Je pensai qu'un mois plus tôt j'avais cru fêter la Noël au milieu des miens.

A la nuit, Zimmer arriva avec Paul en traîneau, car la neige couvrait abondamment les routes. Puis, ne pouvant aller à la messe de minuit, je fis la veillée avec Marie et n'allai rejoindre mon compagnon de lit Zimmer que vers 3 heures du matin. Le jour de Noël amena toute la famille de Ridremont, ce qui était assez dangereux pour moi. Toutes les grandes personnes savaient qui j'étais, mais les enfants ne devaient s'apercevoir de rien. Georges Perpète était le plus à craindre. Grand jeune homme de 17 ans, il avait comme tous ceux de son âge, l'esprit curieux. "Pourquoi ce monsieur qu'on dit inspecteur du ravitaillement et grand ami de mon oncle Paul ne vient-il jamais chez nous à Libin ? Pourquoi porte-t-il les mêmes vêtements que mon oncle ?" (C'était le vestiaire de Paul qui me fournissait). Pourquoi l'appelle-t-on toujours : "M. l'Inspecteur" ? Pourquoi tient-il des conversations qui semblent à double sens avec tous les membres de la famille ? Enfin je ne sais ce qui pouvait traverser la tête de Georges en me voyant aux fiançailles de son oncle. Il est certain qu'il ne dit rien ensuite, mais ses sœurs, plus jeunes que lui, déclarèrent à la mère que M. l'inspecteur avait l'air triste.

Enfin tout se passa pour le mieux, et il n'y eut aucun incident même parmi les domestiques appelés en supplément. Ces derniers colportaient après dans le pays, qu'en dehors de sa famille se trouvaient aux fiançailles deux messieurs de Bruxelles dont l'un inspecteur on ne savait trop de quoi. Deux jours après, enfoui au fond du traîneau, j'entreprenai ma première grande sortie de Pinval, nous allions avec Paul Marie et Madeleine accompagner Zimmer à Libin. Le traîneau ! Mais on ne sait pas ce que c'est dans notre pays et je grillai d'envie d'essayer ce moyen de transport. Puis il y avait trois ans que je n'avais pas vu un village en plein jour. Aussi tout me semblait neuf, amusant, agréable, sauf le froid très rigoureux, qui nous cuisait les pieds.

MON JOURNAL (1918)

30 juin 1918

Je m'abrutis. Voilà par quels mots je commence ces lignes. C'est pour essayer de sortir de l'abrutissement où je suis que je les écris. Certes, mon existence ressemble fort à l'existence des animaux mais jusqu'ici, (sauf la première année) j'étais arrivé à surmonter cela. Maintenant, je m'aperçois que je descends peu à peu. Que faut-il pour me remonter ? Eh bien ! je vais tâter de ce nouveau moyen qui consistera à écrire chaque jour quelques lignes dans ce cahier. Je me forcerai ainsi à penser un peu pour noircir du papier. Je commence donc. Pourquoi ne l'ai-je pas fait plus tôt ? C'est que j'ai craint qu'un journal, exactement suivi, ne serve à faire découvrir ceux qui m'ont été utiles, c'est encore ce qui m'arrête à l'heure actuelle. Mais je vais tourner cette difficulté en n'écrivant rien qui puisse rendre service à mes ennemis.

Puis à qui vais-je adresser ce journal ? . . . Oh ! ici je n'hésite pas, c'est à toi, ma pauvre femme et à tous, mes chers parents que je l'adresse. Ainsi chaque jour, je viendrai me réchauffer un peu auprès de vous. Je le fais déjà du reste et chaque jour, matin et soir et souvent dans la journée je pense à vous. Maintenant j'écrirai ce que je pense.

C'est Dimanche aujourd'hui, je suis seul derrière ma petite table. Je viens de lire le journal, ma pauvre amie. Il y a un article qui m'a intéressé. L'auteur se demande si les maux que nous souffrons pendant la guerre actuelle assagiront le monde. Le fait est que c'est exactement le contraire qui a l'air de se produire. Les passions se sont développées, l'appât du gain, par le manque de commerce régulier et les succès de la fraude, le désir de jouissance, par le manque de bien des choses même du nécessaire, l'orgueil et la vanité chez ces nouveaux riches de la guerre qui singent les classes élevées mais qui trop souvent n'en imitent que les mauvais côtés. Bref moi qui vit retiré et ne voit rien, qui n'ait du monde extérieur que quelques échappées par ci par là, par ceux qui le voient, je crois que le monde descend au lieu de remonter. Ce n'est pourtant pas la leçon que Dieu veut que nous tirions de ces événements. C'est peut-être pour cela que la guerre dure, que d'autres maux nous menacent encore. Sur les journaux, on ne parle guère que de la famine et depuis un mois de toutes sortes de maladies étranges épidémiques qui font leur apparition à Madrid, à Rome, à Paris, à Stockholm et même on vient de constater deux cas de peste bubonique en Angleterre. La famine, je ne la crois pas aussi terrible que les Allemands nous la montrent ; elle existe mais tout ceci ne sert qu'à faire passer la ration ultra-petite qu'ils nous tolèrent. Du reste, on produit dans le monde un peu moins qu'en temps de paix. Je le veux bien. Mais aussi combien ne consomment pas ce qu'ils consommaient en temps de paix. Aussitôt que la guerre sera finie les marchandises reviendront si les transports toutefois le permettent.

Donc la famine ne m'effraie pas tout à fait. Mais, il n'en est pas de même de ces maladies, car là les Allemands n'ont pas d'intérêt, il me semble, à nous apprendre que l'on meurt à Madrid et à Stockholm d'une maladie bizarre. Est-ce que ce serait le complément des signes de la fin des temps, guerre, révolte, peste et famine ? "*A peste, fame et bello, libera nos Domine*". Pour nous, chrétiens, tenons-nous prêts. Eh bien ! Maintenant je te quitte ma chère amie. Je vais lire mon office du Dimanche. Je viens de lire le résumé d'une jolie légende que je veux consigner ici, elle est de Julius Mosen, poète allemand (4). Tandis que le Christ mourait sur la croix insulté par la foule et abandonné de tous, un petit oiseau vint se poser près de lui. S'escrimant contre un des clous qui crucifiaient le Maître, il essaya de délivrer le fils de son créateur. Jésus lui dit alors : "Sois béni pour tout le bien que tu veux me faire, porte désormais en souvenir de ce moment les marques de mon sang et de ma croix". C'est le rouge-gorge. Est-ce que cet oiseau ne nous donne pas une leçon ma chère amie ? Allons là-dessus, il faut que je prenne une bonne résolution.

1er juillet

Aujourd'hui 1er juillet, nous commençons un nouveau mois. Ce matin j'ai pris des résolutions parmi lesquelles, celle que m'a suggérée la légende de hier; je la consigne ici pour m'en souvenir.

Il est bien vrai que l'habitude est une seconde nature. J'en ai eu une preuve aujourd'hui. Notre ration depuis quelques jours est assez réduite. On mange ce que l'on a et l'on n'a pas grand'chose. Ce qui n'empêche que ce matin, il y a eu un peu de pommes, de la soupe, de la salade et une tartinette (oh! bien petite) de pain. Bref au total, nous avons mieux qu'aux plus beaux jours de cet hiver. Malgré cela, on s'est plaint qu'il n'y avait pas assez à manger, Oh! force de l'habitude! Vous vous souvenez sans doute qu'autrefois on me reprochait d'être maniaque. Etais-je ainsi, dites mes chers parents? Mais voilà qu'en réfléchissant bien, je crois avoir développé ce vilain côté de mon caractère. Ici, j'ai pris mes petites habitudes : à telle heure, je fais ceci, à telle heure je fais celà. Si on vient me tracasser, j'en éprouve un moment d'humeur contre l'intrus. Allons ne grogne plus.

Je crois que je vais vous peindre tout le vilain côté de mon caractère. N'importe. "Connais-toi toi-même" disaient les Anciens. C'est en écrivant mes défauts que j'en ferai une meilleure étude et que je les combattrai.

2 juillet

C'est la Visitation. En récitant le "*Magnificat*", ce matin à l'occasion de cette fête, j'ai été frappé par cette strophe : "*Et misericordia ejus a progenie in progenies, timentibus eum*". N'est-ce pas l'explication des souffrances terribles que nous endurons depuis la guerre? Quelle génération à moins craint le Seigneur que la nôtre? L'esprit sectaire s'est infiltré partout; il influence même les bons, les croyants. Nous sommes tous atteints d'un certain doute, d'indifférence vis-à-vis de Dieu, notre foi est malade. Comment peut-on ensuite s'étonner que la miséricorde de Dieu se retire? Nous ne le craignons plus. Le tableau suivant représente exactement une grande partie des âmes de notre génération (je l'ai lu ces jours-ci dans un livre) : "Dieu devait être un ami de tous les jours et de tous les instants, il n'est plus qu'un hôte qui passe et qui revient de loin en loin. Ces âmes ont perdu la sainte habitude de sa présence; elles n'obéissent guère plus à ses inspirations. Elles vivent à la fois du monde et de Dieu, de l'esprit profane et de l'esprit chrétien, et se contentent d'un sentimentalisme religieux, frivole comme leur pensée et vague comme leur conscience". Oh! Chère famille, soyons de ceux qui craignent Dieu afin que sa miséricorde s'étende sur nous.

3 juillet

On apprend tous les jours. Aujourd'hui j'ai appris que l'auteur de l'Imitation que je croyais inconnu est Thomas à Kempis, né près de Clèves vers 1380. Il aurait écrit les quatre livres de l'Imitation dans un monastère de Hollande; un des manuscrits serait même à la bibliothèque royale de Bruxelles. J'avais toujours admiré l'humilité de celui qui avait écrit ces chapitres. Après avoir écrit un livre si magnifique (je pourrai même dire le plus beau livre écrit par les hommes, car l'Évangile nous vient de Dieu) n'en point avoir tiré gloire, c'est superbe. Comme il nous donne là un exemple ou plutôt une application de tout son livre "Renoncez à vous-même". Savoir maintenant que l'auteur en est connu m'ennuyerait presque si je ne pensais que c'est après six siècles seulement qu'on a pu le découvrir et qu'il a pu réussir à cacher son nom à ses contemporains et aux générations suivantes.

En parlant d'Imitation, il faut que je vous dise, mes chers amis que j'ai été grandement consolé ce soir en y lisant cette strophe : "Si vous portez de bon cœur la Croix, elle-même vous portera, et vous conduira au terme désiré, où vous cesserez de souffrir; mais ce ne sera pas en ce monde" (II-12). Pourtant elle est bien lourde notre Croix, n'est-ce pas mes chers amis? N'est-ce pas ma pauvre femme? Pour moi, je souffre d'être loin de vous, d'ignorer tout de vous et d'imaginer quelquefois les choses les plus horribles. Je souffre encore de ne pouvoir servir ma chère Patrie, alors que tant d'autres versent généreusement leur sang pour elle. Je souffre encore moralement d'être au milieu de gens qui ne me comprennent point et avec lesquels on vit toujours en guerre; les rapports que j'ai avec ceux qui m'entourent sont toujours plus ou moins tendus, je souffre d'être solitaire, d'être à charge de tous. Après tout cela, la souffrance physique n'est rien.

Oh! quels moments terribles ! Quelles heures affreuses quand mon imagination me porte au foyer de la famille, que j'y vois des places vides, que je suppose des douleurs atroces. Je vous vois tantôt, mes chers amis, mes chers parents, morts tantôt dans le dénuement le plus complet, manquant de tout et gagnant péniblement une vie misérable. Pourquoi de telles pensées? Voici ma Croix sans parler de la charge que je suis à moi-même. Quelle est la vôtre, là-bas ? N'est-elle pas plus terrible que la mienne ? "Seigneur, chargez mes épaules, mais allégez celles de ceux qui me sont chers. Faites-moi souffrir davantage, apprenez-moi à monter sur vos pas, le chemin du Calvaire, mais séchez les larmes de ceux que j'aime et s'ils ont quitté ce monde, Seigneur recevez-les dans votre royaume". Allons courage, Maman, courage Anik si nous portons notre Croix de bon cœur, elle nous portera.

4 juillet

Quand je pense à ma famille, à mes parents et à mes beaux-parents c'est presque toujours à table que je me les représente. Pourquoi cela ? Oui, mes chers parents; mon imagination me retrace souvent nos tables de la rue des Remparts et de la place du Pont. Vous vous rappelez que j'étais gourmand cependant ce ne sont point les plaisirs gastronomiques que je remémore, quoique j'en sois totalement privé maintenant. Non, il me semble que c'est à table seulement que nos familles se trouvaient réunies, que c'était là seulement où l'on causait, où chacun apportait les nouvelles du jour. A l'heure du repas, tout le monde se trouvait là. C'est à cet endroit que bien souvent j'ai vu des membres de ma famille pour la première fois de la journée. Je revois donc ces tableaux de famille. Maman devant moi, quelquefois Papa suivant la place que j'occupais. Maman servant chacun, Papa distribuant le vin. Quand, c'est chez père que mon imagination me transporte je l'aperçois toujours devant moi dégustant le fromage et roulant ensuite sa cigarette. Et toi, ma chère amie, tu étais là à côté de moi. Hélas ! Il y a bien longtemps de tout cela.

5 juillet

C'est aujourd'hui mon anniversaire. C'est la quatrième fois que je le passe sans vous. Quel triste jour ! Tout s'est donné rendez-vous pour me le rendre triste. Mais passons, je ne veux penser qu'à tous là-bas et particulièrement à Maman et à Papa. Pauvres parents, c'était une fête autrefois ce 5 juillet, maintenant c'est avec les larmes aux yeux que vous avez pensé à moi, que vous avez pensé à votre fils qui est si loin et dont vous n'avez pas de nouvelles. Séchez vos larmes cependant. Ayez du courage, ne vous abandonnez pas à la tristesse. Ce matin j'ai prié pour vous afin que Dieu vous aide de sa grâce pour supporter l'épreuve présente. C'est du reste à ses pieds que nous nous retrouvons chaque jour comme me l'écrivait Anick dans les dernières lettres que j'ai reçues d'elle. Je ne l'ai point oublié et chaque jour c'est là que je vous retrouve.

6 juillet

Hier soir, j'ai été interrompu tandis que j'écrivais ces lignes. Je n'ai pu les terminer. Voici que ce soir je viens ici parler d'un autre anniversaire. C'est le tien, Papa. Autrefois, suivant la méthode anglaise, je te souhaitais, "beaucoup de retours heureux de ce jour". Hélas ! je ne puis ce soir te porter mes souhaits. Mais, je vais en charger deux messagers qui s'acquitteront merveilleusement de cette mission. J'ai lu ces jours-ci dans le journal d'un jeune homme que, loin de sa mère, il aimait confier à son ange gardien des missives pour elle, priant son ange de les transmettre à celui de sa mère. J'ai trouvé cette idée délicieuse, aussi ce soir c'est à mon ange que je porte mes souhaits, lui demandant de te les envoyer par son confrère qui est auprès de toi : qu'il te dise que ton fils t'aime toujours et te désire la cessation de toutes tes épreuves, le bonheur en ce bas monde mais surtout dans l'autre; que l'année prochaine à pareille date, nous soyons réunis et qu'en me jetant dans tes bras et t'embrassant affectueusement je te fasse oublier les quatre terribles années que tu viens de vivre.

7 juillet

Depuis deux jours, j'ai une nouvelle charge ou plutôt une charge qui s'est aggravée. Les estomacs sont presque vides. Il en résulte une effervescence dans les esprits qui augmente de beaucoup ma peine. La

guerre à l'intérieur est entrée ici dans une période de mouvements. On a abandonné les positions de tranchées pour se battre dans le "no man's land", la terre sans maître des Anglais. Il en résulte des chamailleries continuelles entre tous et avec ceux qui nous entourent. On se dispute à qui mieux mieux, à tort ou à raison. Heureusement, il n'y a que les paroles en mouvement, on n'est point encore aux actes. Je suis loin d'être exempt de la mêlée. Il y a deux jours on m'a reproché assez amèrement une faveur que l'on m'octroie de temps en temps. Je ne croyais pas avoir mérité un tel reproche. Cela m'a été fort pénible. Dois-je continuer à accepter cet adoucissement qui n'arrivait que tous les deux ou trois mois ? Voilà la question que je viens de me poser depuis une heure. Cependant, il ne va pas seulement de mon intérêt, il va aussi du leur. Tout bien pesé, il vaut encore mieux que je continue. Oh ! c'est maintenant que je fais de tristes réflexions sur l'homme, car c'est dans l'épreuve qu'on peut le mieux étudier. Il me semble, et je le dis avec douleur que les trois quarts des hommes sont des estomacs et que toutes leurs facultés et tous leurs sentiments élevés se mesurent au niveau de remplissage de leur estomac (pourvu naturellement qu'il n'y ait pas abus) j'exclus l'intempérance. Il est des hommes comme des embouchures de certains fleuves quand la marée est haute et que les mesures d'étiage marquent un niveau élevé, on ne voit pas les bancs de vases et les immondices du fond. "Oh !, quelle belle rivière ! dit-on". Si l'on vient cependant quelques heures plus tard, quand l'eau est basse, on aperçoit alors les bancs de vase, les herbes et les détritiques du fond. L'eau même ayant un courant plus rapide se trouble au contact de la vase et paraît plus sale. Il me semble que c'est assez l'image d'une grande partie de l'humanité. Je n'applique pas seulement ceci à notre groupe. N'ai-je pas appris il y a peu de jours qu'une personne de condition élevée singeait les pratiques religieuses pour s'assurer un ravitaillement meilleur ? C'est à mon avis le comble de la bassesse. Il est vrai que pour excuser cette personne, je dois dire qu'elle a une famille et des enfants en bas âge dont l'estomac réclame beaucoup. Mais enfin cette raison là ne me semble pas suffisante pour aller dans une église, assister de corps à un office, en lisant un roman ou tout autre livre. Aujourd'hui je suis de l'avis de ce philosophe qui prétendait que "l'homme est un tube percé aux deux bouts". Mais assez d'aigreur comme cela. Monsieur le misanthrope, regardez un peu plus sur vous-même et un peu moins sur les autres.

Eh bien ! Oui ! En regardant sur moi-même, je constate que je perds beaucoup de temps. Vous vous souvenez sans doute que l'on me reprochait d'être "lambin", de mettre beaucoup de temps à faire les choses et de perdre des minutes précieuses. Aujourd'hui je ne veux point me turlupiner sur le temps employé à faire quelque chose ; car si l'on ne doit pas s'éterniser, on ne doit pas non plus le faire avec empressement et sans soins, comme on le fait presque toujours quand on se presse ; je veux aujourd'hui attirer mon attention sur le temps que je perd entre les événements de la journée. Ainsi, hier j'ai perdu une grande heure à regarder monter un instrument et à tourner autour de ceux qui y travaillaient. Je suis arrivé ainsi au soir n'ayant pas accompli ce que je voulais faire. Allons Victor, pas de perte de temps, chacune de nos minutes doit avoir un emploi utile. Nous aurons à en rendre compte au jour du jugement.

C'est Dimanche aujourd'hui. Vite à la lecture de l'office.

8 juillet

Journée maussade, quoique j'ai abattu beaucoup de besogne. Vous vous souvenez sans doute qu'autrefois je n'aimais pas qu'on aille remuer "mes affaires". Combien de fois me suis-je plaint quand on allait remettre en ordre le coin du grenier qui m'était abandonné ? Je suis resté un peu le même. Mais ici tout le monde "chipote" dans mes outils, dans les livres que l'on me prête et même quelquefois dans le peu de tabac que j'ai. Cela me met dans des fureurs noires. Ce serait pourtant si simple de me demander ce dont on a besoin. Ce serait même simplement poli. La politesse n'existe pas ici plutôt celle qui est en vigueur est basée sur cette formule égoïste : "où il y a de la gêne, il n'y a pas de plaisir". Allons, supportons avec patience toutes ces misères, d'abord parce que nous devons être bon, même débonnaire pour ceux qui nous entourent et puis où serait l'abnégation de soi-même, le détachement des choses extérieures que me conseille l'Imitation. Te souviens-tu Anick de l'exemple que tu me donnais dans tes dernières lettres : "Sois bon pour ceux qui t'entourent". Je ne veux pas l'oublier quoiqu'il puisse m'en coûter, mais je t'assure qu'il est bien dur de vivre dans la société dans laquelle je vis.

9 juillet

J'ai ce soir la tête un peu brouillée. J'ai remué tant de choses noires et dégoûtantes. Puis, j'ai l'impression d'être sur un volcan prêt à faire éruption. Qu'est-ce qui va faire partir la lave ?

10 juillet

Le volcan n'a pas fait éruption, au contraire, il semble se calmer. Puis-je m'écrier : "Encore un de passé" ? Non je ne crois pas car la cause première, le manque de nourriture est toujours là. Mon Dieu ! Que d'orages j'aurai vus, j'aurai subis plutôt dans ces dernières années. Enfin, il faut que je me souvienne que la vie de l'homme est remplie de misères, qu'il faut surmonter la souffrance d'où qu'elle vienne par la résignation et le courage et surtout qu'il faut rendre le bien pour le mal. Je suis plein d'aigreur ces jours-ci et j'ai besoin de rappeler à ma mémoire qu'on doit pardonner et faire du bien même à ceux qui nous font souffrir. Dieu nous le rendra au centuple dans l'autre vie.

Je m'aperçois, mes pauvres chers amis, que mon journal est rempli de plaintes. Vous y verrez cependant que je suis résigné et que, malgré tout, j'ai encore du courage. Puissent ces lignes m'aider à mieux supporter toutes mes peines ? Car il est des moments où on a besoin de s'épancher un peu et je n'ai personne auprès de moi pour cela en ce moment. Ce journal y suppléera.

11 juillet

Ce soir, je n'ai rien à écrire ou plutôt je devrais dire rien ne vient dans ma pauvre tête. A quoi cela tient-il ? Je ne sais. Depuis Dimanche je ne lis même plus. J'ai un travail en cours que je voudrais achever dans cette fin de semaine, aussi je travaille presque jusqu'au souper.

C'est ici, chers parents que je dois vous remercier de m'avoir appris dès mon jeune âge à me servir de mes dix doigts. Combien ma vie aurait été pénible sans travail ! En variant le travail manuel et la lecture le temps paraît moins long. Oui, mille fois merci de m'avoir appris à ne pas être trop maladroit.

12 juillet

Te souviens-tu Anick, de ce 12 juillet d'il y a quatre ans. Nous étions allés au bord de la mer près de chez nous, afin de passer la journée du dimanche auprès de grand'mère. C'est la dernière fois probablement que je l'aurais vue en ce bas monde. Qui l'aurait cru à ce moment-là ? Qui aurait pensé que trois semaines jour pour jour après nous allions assister et être victime du cataclysme mondial ? Nous étions bien gais avec le père Millet dans le train pendant que l'on nous annonçait un déraillement et qu'au lieu de mettre une heure pour faire le trajet nous en mîmes trois. Te souviens-tu, mon amie ? Je veux y penser ce soir ainsi qu'à grand'mère.

13 juillet

Ma pauvre tête se perd. J'oublie tout; ma mémoire est courte. Je ne puis même plus ajuster deux idées et encore moins les comprendre. Je m'en aperçois tous les jours. Mon Dieu ! Mon Dieu ! que la vie actuelle est annihilante ! Ce matin j'ai été obligé de lire deux fois un article du journal ne l'ayant pas compris à la première. J'ai eu de graves discussions aujourd'hui et je n'ai pas exprimé la moitié de ce que je voulais dire. Enfin, j'ai voulu résoudre un simple problème de géométrie descriptive. Je suis resté en panne.

14 juillet

C'est aujourd'hui la fête nationale en France. Hélas ! je n'y suis pas de l'autre côté du front où je voudrais tant me trouver. Ici, ce n'est que misère et souffrance. Depuis que je suis dans la situation présente, je suis l'occasion d'un vol. On se sert de mon nom, de mon rang, de la vie que je mène pour quémander des secours. C'est un véritable vol que ma conscience réprouve mais que malheureusement je ne vois pas le

moyen d'arrêter. Voici trois ans et demi que je me casse la tête sur ce problème. Je n'ai pas trouvé de solution et moralement je suis complice de voleurs. Ceux auxquels j'ai demandé un conseil, une aide pour me tirer de là m'ont dit de patienter, d'attendre car en brusquant les choses je ferai souffrir bien des gens. Si j'étais seul, je me ferais prendre et je sortirai ainsi de cette caverne de voleurs sans que personne n'en subisse les conséquences, mais nous sommes plusieurs. Qu'advierait-il ? Il faut encore continuer comme par le passé. Je viens de causer de tout cela avec quelqu'un qui connaît les antécédents de ces gens et qui m'a suffisamment édifié sur leur conduite. Que faire ! Mon Dieu ! Mon Dieu ! Tirez-moi de là . . .

15 juillet

Ce soir devrait être une fête pour toi, ma pauvre amie. Hélas ! C'est un jour triste de plus puisque pour la quatrième fois nous n'avons pu le passer ensemble. Je crois que c'est Sainte Elisabeth qui prétendait que "toutes les privations ne pouvaient égaler l'absence" et qu'elle aurait préféré mendier avec son mari que d'être séparée de lui". Ma chère amie, n'est-ce pas que nous pensons comme elle ? Oh ! Oui toutes les privations réunies, toutes les souffrances du corps et de l'âme ne peuvent égaler l'absence de celle qui vous est chère. Ignorer tout, ne savoir ni où tu es, ni dans quelle situation tu es, ne pouvoir jamais t'adresser un mot même par correspondance, c'est une souffrance horrible. Ton cas est le même ma pauvre amie, avec cette différence qui l'aggrave encore, c'est que tu sais que je suis dans une situation dangereuse et que tu te trouves au milieu d'objets qui te rappellent l'ancienne vie. Ta peine est donc plus grande que la mienne, mais aie du courage Anick, puis espère dans la miséricorde de Dieu. La souffrance est dure, mais ne penses-tu pas comme celui qui écrivait cette pièce : "Sans doute, mon Dieu, ce ne serait pas trop d'avoir souffert toute la vie pour avoir toute l'éternité avec ceux qu'on chérit". C'est une grande grâce que je demande tout spécialement à Dieu pour toi et pour moi, toute l'éternité ! En attendant, j'ai prié Dieu ce matin d'adoucir tes souffrances, de nous rendre encore l'un à l'autre sur cette terre. Que l'année prochaine, nous puissions fêter le 15 juillet ensemble. C'est aussi une fête pour moi c'est Saint Henri, un de mes patrons. Du courage, ma pauvre amie.

16 juillet

Ce matin j'ai appris la mort d'un petit enfant. Il n'avait que sept mois. En apprenant cette mort, j'ai plaint son père et sa mère mais pour lui n'est-ce pas le mieux ? Il n'a souffert que sept mois et encore sans se rendre compte de la souffrance et avec une absence absolu de douleurs morales. Voilà que maintenant il est déjà dans l'éternité. C'est une pensée bien morose que j'ai eue c'est celle qui a traversé mon esprit ce matin "Et toi, petit ange, qui maintenant est devant le trône de Dieu, prie pour ceux que tu as quitté et pour ceux qu'ici-bas portent un dur fardeau".

17 juillet

Je suis de mauvaise humeur. L'orage a tonné toute la journée et m'a empêché de travailler ce soir comme je l'aurais voulu. "Un peu plus de calme mon garçon, ayons moins mauvais caractère, surtout soyons plus patient même avec ceux qui ont des torts envers nous".

18 juillet

L'Imitation est réellement nécessaire dans la vie que je mène. Aujourd'hui nouvelle tribulation, nouvelle douleur. Je dois dire que dans la douleur physique, c'est une des choses qui me fait le plus souffrir. On nous a mis un voisin sur le devant et ce qui est le plus terrible c'est que j'ai tout lieu de croire que la chose a été faite méchamment.

19 juillet

La nuit m'a empêché de terminer hier; puis je suis dans un tel état. Quand on est aux prises avec la mauvaise volonté et la méchanceté dans la situation où je me trouve c'est réellement le comble de la misère. C'est pourtant mon cas aussi je passe des instants terribles. J'ai des accès de désespoir qui me conduiraient je ne sais où si je n'étais pas chrétien. Oh ! Les misérables ! Je disais hier que l'Imitation m'était nécessaire. Eh bien ! oui ! J'ai relu le passage que j'ai lu déjà hier car il est consolant pour moi. "Si vous dites que nous ne pouvons supporter tant de souffrances, comment supporterez-vous le feu du purgatoire ?

Afin donc d'éviter des supplices éternels, efforcez-vous d'endurer pour Dieu, avec patience les maux présents". Allons un peu de patience. Cependant être obligé de se traîner dans le fumier et sur le fumier d'y dormir et cela par méchanceté, c'est bien dur. Voilà où on conduit un homme. Il faut supporter tout cela pour ceux qui m'ont rendu service.

20 juillet

Mes chers amis, la nuit m'empêche d'écrire mais je suis avec vous ce soir.

21 juillet

Mes chers amis, quelle triste fête ! Comme je l'ai écrit hier au soir, je suis avec vous par la pensée. Ce matin, j'ai prié pour vous. Dois-je dire comment ? On me traitera d'insensé, de fou qu'importe. J'ai étalé devant moi toutes vos photos, celles que j'ai au moins, car malheureusement je n'en ai que quatre en photo. C'est là, devant vous que j'ai récité mon chapelet et que j'ai prié Dieu de vous bénir, de sécher vos larmes, d'adoucir vos souffrances. Je le ferai encore dans le courant de cette journée. Puisque c'est aujourd'hui Dimanche, j'aurai encore plus de loisirs pour cela. Papa et vous père, je vous souhaite bonne fête. Votre fils quoique bien loin de vous et dans la plus affreuse misère vous désire toute sorte de bonheur s'il peut encore se trouver dans ce misérable monde. Je vous désire surtout le bonheur dans l'autre et la joie de l'éternelle réunion là-haut, si elle n'est plus possible sur cette terre. Nos chers morts ont aussi part à mes prières. Je veux parler de Grand'Père que nous fêtons en ce jour et de ton frère, ma chère amie que j'ai si peu connu (je ne l'ai vu que deux fois). Allons, mes amis, ne pleurez pas, rappelez-vous que "ceux qui sèment dans les larmes moissonneront dans la joie" et puis "Bienheureux ceux qui pleurent parce qu'ils seront consolés". Après avoir lu le récit du martyr de saint Victor, j'adresse à mon saint patron la prière suivante : Saint Victor que l'Eglise fête aujourd'hui et dont le nom est porté également dans ma famille et dans celle de ma femme, je vous supplie de prier en ce jour pour ma femme et pour nos parents. Demandez à Dieu, vous qui avez obtenu tant de miracles que nous le servions tous parfaitement en ce bas-monde le confessant comme vous et, à votre exemple, convertissant ceux qui nous entourent. Demandez Lui qu'Il nous accorde ce don de la persévérance finale qui nous conduira à une bonne mort et à l'éternité bienheureuse avec vous. Enfin priez aussi pour que Dieu nous réunisse sur cette terre et demandez Lui pour moi une grâce toute particulière. Vous étiez officier Saint Victor, excellent officier, et vous savez ce qu'est l'honneur militaire pour un soldat, vous comprenez donc parfaitement toute la douleur et toute la peine de celui qui se trouve loin de son pays et qui ne peut le servir à l'heure où il a tant besoin de ses fils. O Saint Victor priez pour que je puisse faire quelque chose pour ma Patrie et rétablir mon honneur, Saint Victor priez pour nous !

23 juillet

Me voici réduit à écrire au crayon, mon Onoto étant détraqué et irréparable pour moi. J'avais eu cependant du plaisir de le remettre en service pour écrire ce journal. C'était un souvenir, il avait écrit tant de lettres et de si agréables. Tu te souviens Anick ? Et voilà qu'il me refuse son service maintenant. Tout s'en va ainsi et les objets auxquels j'attache tant de valeur se détruisent peu à peu.

24 juillet

J'écris très peu depuis quelques jours, je ne lis presque plus depuis deux semaines. Je reprends la vie de machine que je menais autrefois. Il est vrai ici c'est pour l'exemple. Si je lisais on penserait que je ne fais rien. On en ferait autant c'est-à-dire qu'on ne ferait rien. Voilà comment il faut que je m'adapte au milieu dans lequel je vis. J'en préférerais un autre !

25 juillet

Il fait presque noir car j'ai terminé le journal tard ce soir. Je désirerais cependant écrire un mot. C'était fête autrefois. Hélas où sont les Sainte Anne ce soir ? Je suis avec vous Mère, pour vous souhaiter une bonne fête. Que Dieu exauce tous vos désirs, qu'Il vous bénisse et vous remplisse des ses bénédictions.

Quant à Tante Mathilde ? Elle a probablement quitté ce bas monde. Que le Seigneur ait son âme dans son saint Paradis !.

27 juillet

Je viens de lire dans une des réflexions qui accompagnent la traduction de l'Imitation par Lamennais que la racine de tous les maux c'est la convoitise. Est-ce que nous n'avions pas là, la raison de cet état d'esprit qui existe en moi et autour de moi. A dire très vrai je suis privé de tout. Aussi quand je vois quelqu'un ou que j'entends parler de quelqu'un j'envie sa place, sa liberté, sa famille. C'est mal, je le sens très bien; mais quand on est tombé aussi bas que moi après avoir tout eu ne peut-on pas regretter l'ancienne vie ? . . . Quoiqu'il en soit, il faut combattre ce défaut sous quelque forme qu'il se présente.

28 juillet

Aujourd'hui, on m'a porté des fleurs de jardin et j'ai plongé avec délices mon nez dans des roses. Quelle odeur délicieuse surtout à côté de celles que je sens d'ordinaire. Il me semble que la captivité m'a fait aimer les fleurs comme tout ce qui est à l'extérieur. Tu te souviens Père, que je les aimais peu autrefois. Quand tu me donnais un coin de jardin et quelques graines, il fallait presque me prier pour me faire travailler la terre et semer mes graines. Maintenant, il me semble que je le ferai avec plaisir. J'y prendrai même goût. On change, dit-on, tous les sept ans.

29 juillet

Je crois que c'est Emile Faguet qui a caractérisé notre génération par ces deux mots : "Incompétence" et "Crainte des responsabilités". C'est bien vrai et je dois avouer que moi-même je suis souvent atteint de ces deux choses. Je les constate également dans ceux qui m'entourent. La crainte des responsabilités, le manque d'initiative et une véritable fausse honte provenant de l'incompétence et de l'ignorance ont fait de notre génération de vrais moutons de Panurge.

30 juillet

O Bienfaisant ! Si tu as voulu que les hommes n'acquièrent la science de la vie que par la douleur. . . C'est la dernière phrase d'un livre que j'ai lu à haute voix devant mon auditoire peu nombreux c'est vrai, auquel j'ai essayé d'inculquer les idées de ce livre et de leur en faire goûter la beauté. Auront-ils compris le "Songe d'Attis" ? Je ne sais. Pour moi personnellement j'ai appris un peu de science de la vie dans la douleur ? Car avant les souffrances de ces dernières années j'ignorais tout. "Celui qui n'a pas souffert que sait-il ?" dit l'Ecriture. Mais il me reste encore beaucoup à apprendre "Seigneur que les épreuves pour m'instruire ne soient pas trop dures. Cependant que Votre Volonté soit faite et puis votre grâce m'aidera".

31 juillet

Je lis en ce moment un roman de Bazin où la vie et les types anglais sont dépeints. J'y retrouve le caractère de ce peuple que la guerre a fait nos Alliés, mais qui sont cependant si loin de nous sur tant de points. J'aime bien ce portrait de Sir Georges dans la "Barrière", c'est le parfait type d'Outre-Manche.

1er août

Nous entrons, ma pauvre amie, dans les terribles souvenirs. Le quatrième anniversaire de la séparation va sonner. Quatre ans ce soir que tu m'as remis ce chapelet qui depuis ne m'a pas quitté ! Tu me disais de penser à toi chaque fois que je baiserais ce crucifix que tu avais baisé la première. Je n'y ai jamais manqué et matin et soir je demande à Dieu sa sainte bénédiction pour toi et pour moi. Et puis, amie, il faut espérer que ces malheurs cesseront, il faut compter sur la miséricordieuse bonté de Dieu. C'est la pensée qui m'est venue ce matin après avoir lu l'Evangile de la multiplication des pains. Celui qui "ne voulait pas renvoyer à jeun dans leurs foyers ceux qui le suivaient" celui qui guérissait "leurs malades" comme dit l'Evangile. Celui donc qui comprenait la souffrance humaine et y compatissait aura pitié de nous. Il vit ! Il règne, c'est le Tout-Puissant. Espérons en sa miséricordieuse bonté.

2 août

Triste jour, triste souvenir. Te souviens-tu ma pauvre amie de ce dernier souper, de ces adieux; j'en ai la tête toute remplie ce soir. Hélas ! combien ne sont plus de ceux auxquels j'ai dit adieu ce soir-là !!! Je revis mes impressions cherchant à me persuader que la crise n'éclaterait pas jusqu'au bout, que nous n'arriverions jamais au cataclysme actuel. Hélas ! ce que croyais presque impossible est arrivé. Je me revois descendant avec toi le grand escalier, rue des Remparts. Il me semblait voir ces objets pour la dernière fois et sous quel triste aspect ! Eux que nous avons vu séparés quelques semaines auparavant. Mais qu'importe le souvenir des objets pourvu que je vous retrouve tous, tous. . . Oh ! que je voudrais être au milieu de vous ce soir !

3 août

Aujourd'hui l'anniversaire - le quatrième - de notre séparation. Oh ! que tu dois être triste, ma pauvre amie, et vous tous là-bas. Hier la journée avait été pluvieuse mais au soir un vent violent de Sud-Ouest chassa une partie des nuages et le soleil apparut un peu avant son coucher. j'admire ce coucher de soleil, des nuages, bas, légers comme de l'ouate étaient chassés près du sol, mais à travers, on apercevait de beaux nuages blancs teintés de rose par les derniers rayons de soleil et puis de grandes tâches bleues. Devant ce spectacle, je pensais au Créateur et je disais en moi-même : "Celui qui a fait de si magnifiques choses peut-il laisser périr une de ses œuvres ? Non. S'il veut que je souffre c'est donc pour mon bien, pour me rendre plus beau et je me suis écrié : "Seigneur que votre volonté soit faite ! que votre Saint Nom soit béni ! mais adoucissez les larmes de ceux qui me sont chers". Et puis cette nuit j'ai fait un horrible rêve, mais je te le conterai demain.

4 août

Est-il bon que je te conte ce rêve ? Bien franchement, il est trop triste. C'est la deuxième fois que je le fais. La première c'était dans l'hiver 1914-1915 m'avait tellement impressionné que je m'étais réveillé en sursaut au milieu. Cette fois-ci je suis allé jusqu'à la fin qui était consolante. Mais laissons-là ces tristes choses. Je suis du reste dans un vilain état d'aigreur depuis hier. Le point de départ en a été une discussion sentant fort la querelle qui s'est passée à côté de moi et où on se reprochait mutuellement des fautes commises par tous les deux. A dire vrai, les deux antagonistes étaient aussi coupables quoique chez l'un on trouve quelques sentiments tandis que l'autre, c'est la matière assez brute. Regarde la poutre qui est dans ton œil avant de vouloir sortir la paille de l'œil du voisin. C'était l'idée qui me venait en les entendant se chamailler.

5 août

"Tout homme est menteur" dit l'Écriture. J'en ai eu deux exemples sous les yeux. Un pris presque sur le fait qui nie effrontément, l'autre en a pris l'habitude et quelque vérité qu'il dise, j'ai besoin de preuves avec lui.

6 août

Ce soir j'ai la tête vide; rien ne vient sous mon crayon ou plutôt dans ma pauvre tête. Toute la journée a été mauvaise. J'ai essayé de me fourrer les prépositions anglaises dans la tête. Je crois que je n'en ai rien retenu. Travail de machine.

7 août

Je suis quelquefois effrayé par la misère de l'homme. Il semble à certains moments que tout manque, qu'il n'y a plus que la matière. D'autres l'ont peut-être éprouvé comme moi. Il y a des instants où il me semble n'avoir plus de conscience. Je ne sais plus distinguer le bien du mal. Comment ne tombe-t-on pas plus souvent dans un pareil état. C'est une chose qui doit nous inciter à la miséricorde et au pardon pour ceux qui commettent des fautes qui nous offensent.

8 août

On se demande réellement où nous allons. Il n'y a plus aucun sentiment dans notre génération. Ce matin j'ai lu une chronique bruxelloise ayant trait au Tsar Nicolas II. Voilà à peine quinze jours qu'il a été fusillé. Eh ! Bien ! notre chroniqueur bruxellois par conséquent bien loin de toutes les querelles des partis en Russie (la haine pourrait excuser sa méchanceté) notre chroniqueur bruxellois donc en profite pour insulter le tsar, dire que c'était un enfant ou à peu près etc. . . etc. . . et là dessus pas un mot de pitié pour un homme venu de si haut et tombé si bas, descendu de son trône, gardé en captivité, séparé des siens, affligé de la mort de son fils, condamné et mené à l'exécution dans l'espace de quelques heures. Tous les journaux assurent que le tsar conserva jusqu'à la dernière minute un admirable sang-froid. Devant tant de malheur, devant la mort même, le chroniqueur bruxellois se moque. Où est la pitié ? Pauvre humanité, tu déclines fort.

10 août

Je crus ce soir que je serai un éternel gamin. Hier j'ai combiné une machine et aujourd'hui je l'ai construite. J'ai mis dans cette construction toute l'ardeur, toute l'énergie, tout le zèle dont j'étais capable. Ce soir, je me suis amusé comme un enfant à la faire fonctionner. Qu'il faut peu pour occuper et distraire mon esprit.

11 août

Que le monde est mauvais !! Ce matin j'ai confirmation d'un vol d'un monsieur qui fait l'honnête. Ce soir, une autre personne me parle d'une comédie dégoutante dont je suis l'objet. Est-ce que réellement hors d'ici le monde est aussi mauvais ? Non pas possible, pas possible. . . Mais laissons les choses tristes c'est ce soir fête ou plutôt c'était la fête autrefois. Chère Mère et toi petite sœur c'est votre fête. Qui sait si vous êtes encore en ce bas monde toutes les deux, depuis quatre ans tant d'événements ont pu se produire. Je pense beaucoup à vous ce soir. Je prierai tout particulièrement le Maître souverain de toutes choses de vous prendre sous sa protection. C'est hélas ! la seule façon que j'aie de vous adresser des souhaits de fête. Avouez c'est la meilleure, mais il faudrait pour qu'elle soit complète que je sois au milieu de vous, que je puisse vous presser dans mes bras, pour vous faire oublier les tristes années que nous venons de vivre. Maman et toi petite sœur, celui qui est bien loin vous souhaite bonne fête. Que Dieu nous rende encore les uns aux autres!! Pauvre mère, comme tu as dû souffrir toi qui nous aimait tant ; sans nouvelles de l'un, peut-être avec des nouvelles trop certaines de l'autre. Et qui sait quoi encore que mon imagination échafaude. Allons du courage ! Dieu est bon et miséricordieux, espérons dans sa bonté et dans sa Providence qui n'abandonne pas ses créatures.

12 août

Et toi grand'mère que puis-je te souhaiter ? Hélas ! la mort a fauché autour de toi, t'enlevant successivement tes affections les plus chères et maintenant même tes petits enfants. Mais grand'mère ne pleure pas "comme ceux qui n'ont point d'espérance" nos chers morts vivent, nous les retrouverons un jour. Ils sont délivrés de toutes les misères de ce bas-monde, des souffrances, des douleurs et des soucis de cette vie. Comment peut-on vivre au milieu d'un monde si mauvais et si plein de misères.

13 août

Il est curieux de remarquer combien on va chercher loin l'occasion d'une bonne œuvre et que l'on oublie celles qu'on a sous la main. J'en ai un exemple aujourd'hui. De même on s'apitoie sur des misères que l'on ne voit pas et on ne s'inquiète guère de celles que l'on a tous les jours sous les yeux. Je crois que ma première pensée est la conséquence de la seconde.

14 août

Au soir. Je me rappelle ces veilles de fête quand sur la place on vendait des fleurs et qu'à cette heure-ci, chacun muni de son pôt de fleur ou de son gâteau s'acheminait gaiement vers le logis pour y fêter les Marie. Hélas ! que de foyer où on ne fête plus les Marie. Chère amie, c'est aussi ta fête ce soir et je ne puis te la souhaiter. Je suis si triste que je ne sais que te dire. Je forme cependant chaque jour des vœux pour toi, vœux qui se résument en ceci : d'abord l'amour de Dieu et le don de la persévérance finale, afin que si nous avons été malheureux en ce bas monde nous jouissions là-bas de l'éternelle béatitude et de la réunion éternelle. Puis, chaque jour, je demande à Dieu pour toi et aussi pour moi, ma pauvre amie, si c'est encore possible (c'est-à-dire si ce n'est pas contre sa volonté car tout est possible au Tout-Puissant) de nous rendre encore l'un à l'autre sur cette terre. Quelques soient les privations et les peines, elles n'égalent pas l'absence, n'est-ce pas Anick ? . . . et cependant l'absence ne vaut-elle pas mieux ? Au fond que te rapporterai-je si je reviens ? Beaucoup de peines accumulées pendant quatre ans, puis la suprême douleur de n'avoir pu servir ma Patrie. Et dire qu'il n'y a pas moyen de sortir de là. Faut-il te dire, Anick, j'ai pleuré aujourd'hui en lisant un récit de tranchée. J'ai comparé la vie de ceux qui servaient leur Patrie avec la mienne dans laquelle je ne peux rien faire. Que la sainte volonté de Dieu s'accomplisse ! Cependant qu'il t'épargne les peines, Anick quoiqu'il puisse m'en coûter, qu'il charge même davantage mes épaules pour alléger les tiennes ; c'est là mon souhait de fête.

15 août

Triste fête pour nous et cependant combien joyeuses quand on pense au Ciel. C'est le jour du couronnement de la Vierge, la créature la plus parfaite, la reine de toutes les créatures. Je suis triste aujourd'hui quoique je tâche de me réjouir avec les anges "Gaudent angeli", car je pense à ceux de ma famille que l'on fêtait autrefois. Combien ne sont plus hélas ! peut-être même celle qui m'était la plus chère ! Ce foyer que j'avais rêvé si tendre, si doux, si reposant, si consolant des peines de la vie aura-t-il vu le jour pour disparaître aussitôt ? Oui, cet avenir qui nous paraissait si heureux, c'est bien vite changé en une source de peines et de douleur. C'est bien le cas de dire "l'homme propose et Dieu dispose". Enfin, ma chère amie, rappelons nous que nous sommes entre les mains de Celui qui fait tout pour le mieux et qui "ne brise pas le réseau à demi rompu".

18 août

Voici deux jours que je n'ai pas écrit. Allons c'est le moment de fortifier ma résolution d'écrire un peu chaque jour. Sans cela je vis de la vie de machines ou de bête. Je mange, bois et dors. C'est vrai comme le dit Balzac dans "Eugénie Grandet", il me manque cette respiration de l'âme qui s'obtient par le commerce avec d'autres personnes qui vous comprennent. Ceci n'existe pas pour moi. Au contraire, c'est dans un milieu qui n'est pas le mien que je vis au milieu de gens qui ne me comprennent pas et surtout qui sont dépourvus de toute idée pouvant les sortir de la matière brute. Dans une atmosphère pareille que devient l'âme humaine si misérable par elle-même ? Je compare souvent notre groupe et notre installation à une marmite de Papin. Tous les défauts et les vices y bouillonnent et atteignent un degré inimaginable. Nous avons des voleurs, des menteurs, des paresseux etc. . etc. . et par dessus tout un orgueil invétéré, un égoïsme sans pareil. Allons, je suis bien misanthrope, c'est le moment d'appliquer le conseil de l'Imitation. Si vous voyez commettre des fautes autour de vous, veillez afin de ne pas les commettre vous-même.

19 août

On m'a certifié aujourd'hui que la France venait de renouer ses anciennes relations avec le Vatican et que les soldats français portaient sur leur casque l'insigne du Sacré-Cœur (ceci je ne le crois pas, jusqu'à confirmation). Quant à la première nouvelle, elle m'a fait grand plaisir : "Mon Dieu ! faites que ce soit !". Si on pouvait ramener le peuple à Dieu et détruire les enseignements de l'école sans Dieu que de maux on éviterait pour le lendemain de la guerre. Je vois les choses très en noir. Il me semble que le bolchevisme russe pourrait bien nous amener une révolution

21 août

Ma petite sœur, c'est toi que je viens trouver plus spécialement ce soir. Tu comprends pourquoi. Comme tu dois être changée ! Je ne reconnaitrais plus quand je te verrai (Si Dieu le permet). Que la Sainte Volonté de Dieu soit faite ! Mais je penserai beaucoup à toi ce soir, petite sœur. Je demanderai au Tout-Puissant toute sorte de bonheur pour toi.

23 août

Il est une chose que je voudrais arriver à faire : c'est penser en travaillant de mes mains. J'y arrive à peine. C'est curieux comme je suis machine quand je suis attelé à une besogne. Je ne vois rien, ni ne pense à rien.

24 août

Nouveau règlement de vie, je vais essayer d'écrire ici le matin au lieu du soir. Le matin, j'aurai le temps tandis que le soir la nuit tombant vite et la paresse aidant je renvoie au lendemain. Puis, aujourd'hui, il faut que je m'attelle à penser en travaillant comme je disais hier et non pas laisser mon esprit aller de droite et de gauche comme un papillon mais l'attacher à un sujet et le poursuivre.

25 août

Depuis quelques jours, j'apprends de bonnes nouvelles. L'offensive de nos troupes réussit et progresse fort. Une avance de nos troupes me réjouit toujours. Si elles pouvaient venir jusqu'ici me délivrer, me permettre de reprendre un fusil et de repousser les Allemands !!! "Saint Louis priez pour la France".

26 août

Il y a des gens qui ont toujours l'air de sourire et qui portent le poids de la vie avec légèreté. D'autres au contraire ont toujours l'air d'avoir une charge trop lourde sur les épaules. Je crois que je suis de ces derniers.

27 août

Aujourd'hui bonnes nouvelles. J'en connais qui doivent être contents. Qui sait cependant ?

28 août

Il est curieux de voir comme l'homme est fanfaron. Les plus fanfarons sont les plus peureux quand le danger est là. J'en ai eu un exemple aujourd'hui à cause des ces maladies infectieuses qui sévissent dans la région.

29 août

Je lis en ce moment "Blé qui lève" de Bazin. Quel tableau véritable de l'antagonisme entre les classes; je m'en aperçus tous les jours.

1er septembre

Voici la deuxième fois dans ces derniers jours que l'on constate que je maigris terriblement. A quoi cela est-il dû ? . . . Les causes sont si nombreuses que je ne sais quelle est la bonne ? Est-ce la fin ? Si c'est elle je vous l'offre, à mon Dieu, en expiation de mes fautes et pour que vous adoucissiez les souffrances de ceux qui me sont chers, ma famille et ma Patrie. Je suis même atteint de mal aux yeux. J'ai les paupières rouges et qui me piquent.

3 septembre

Voilà plusieurs jours que je me lève de bonne heure cinq heures du matin. Il est vrai qu'à huit heures et demi je suis couché. Il faut que dans ma vie future je me souviene du proverbe anglais "Early to bed, early to rise, makes a man healthy, wealthy and wise".

6 septembre

Journée d'orage. Quelqu'un a été frappé de la foudre. Heureusement d'une façon peu grave. Dire qu'on aurait pu le ramener mort chez lui ! A quoi tient la vie humaine "Veillez car vous ne savez ni le jour ni l'heure".

8 septembre

Il pleut. Il fait presque nuit, cependant je veux écrire quelques lignes ce soir. Je suis aujourd'hui tout rempli du souvenir d'il y a neuf ans. J'étais à Calonges. (Château, propriété de sa famille, depuis la révolution). Te rappelles-tu Anick ? La nuit m'arrête. J'ai achevé aujourd'hui la lecture de "Blé qui lève" de Bazin. Cela m'a donné des idées ou plutôt réchauffé en moi les idées que je cherche à appliquer depuis si longtemps, malheureusement je n'ai pas réussi. Je me heurte constamment à des esprits pourris par l'éducation et l'instruction de nos jours. Une mauvaise conception de cette pauvre Liberté a fait de nos gens des orgueilleux. Je n'y vois plus.

9 septembre

Je reviens à mon idée de hier au soir. Je puis ici faire chaque jour des essais sur l'âme populaire ou plutôt sur celle que je crois être l'âme populaire. Car j'ai affaire à des gens du peuple de divers pays et d'âges différents. Eh bien, je suis effrayé de ce que j'y vois. Je devins d'une misanthropie terrible. Chez ceux de France, on a tout détruit, la foi, le cœur. On a laissé que des passions et à quel degré!!! Un égoïsme roi règne sur ces âmes. Ils ne pensent qu'à eux, à leurs aises surtout celles de l'estomac et se moquent des autres mêmes quand ils souffrent ou sont dans le malheur. N'a-t-on pas ici-même de ce garçon frappé par la foudre il y a deux jours. Cet égoïsme empêche même de comprendre l'esprit de sacrifice des autres. J'ai eu une discussion aujourd'hui sur les gens qui soignent les malades. On traite cela de folie à moins que le malade n'ait un gros magot qui fasse oublier toute la peine qu'on s'est donnée pour lui. De cet égoïsme découle tout naturellement l'orgueil. On ne veut pas demander un service à quelqu'un de peur de s'abaisser, d'aliéner une parcelle de sa liberté (c'est, il leur semble, s'abaisser que d'avoir besoin d'un autre) mais on bougonne parce que les autres devraient venir au devant de vos désirs. Et bien d'autres passions encore. Le voisin a quelque chose qui vous fait plaisir pourquoi se priver, on le prend. Quel remède doit-on apporter à tant de maux ? La religion. Mais comment ramener la foi dans ces âmes malades ? En attendant, donnons l'exemple.

15 septembre

Voici huit jours que je n'ai rien écrit. A quoi cela est-il dû ? Les jours sont plus courts. C'est vrai. Je profite de tous les instants de la lumière depuis cinq heures du matin jusqu'à six heures du soir; mais enfin si je pensais un peu en travaillant ce serait vite fait de jeter quatre lignes sur ce cahier. On reprochait fort à mon père d'être toujours occupé de ses affaires même quand il en était loin et qu'il aurait dû reposer son esprit. Je crois que je lui ressemble quand je suis attelé à un travail j'ai des ceillères qui m'empêchent de voir à droite et à gauche. Par dessus le marché je travaille comme une véritable machine. Allons quand nos mains travaillent d'un côté tâchons de faire travailler notre esprit d'un autre.

16 septembre

Aujourd'hui, j'ai causé avec quelqu'un des gens qui s'énivrent, jolie discussion sans doute. C'était au sujet de quelqu'un qui depuis une semaine ne cesse de rouler sous la table et même paraît-il dans le

ruisseau. Non, je n'aime pas ces gens-là. Ils m'ont laissé de vilains souvenirs à Saintes quand je dus en ramener cinq ou six sur une distance de deux ou trois kilomètres. A Londres, je me souviens cependant avoir bien ri avec un Français qui avait bu plus que de coutume. Il annonçait au policeman devant le public ahuri qu'il était un accumulateur électrique. En effet, il avait tellement accumulé qu'il rendait... son énergie en retournant à la maison et en essayant de suivre le bord du tapis.

17 septembre

Il est curieux de constater combien on est enclin à voir du mal dans les actions du prochain. On voit toujours quelque chose de mauvais dans les actes qui ne le sont nullement "Ne jugez pas et vous ne serez pas jugés".

19 septembre

Bonnes nouvelles, Saint Mihiel est repris. L'Autriche propose encore la paix.

20 septembre

Je ne sais pourquoi depuis quelques jours, il me semble que quelque chose de malheureux va m'arriver. Mon imagination trotte tant qu'elle peut et toujours vers des malheurs. Il faut que je me ressaisisse ; "A chaque jour suffit sa peine".

22 septembre

Encore de bonnes nouvelles aujourd'hui; la ligne Hindenburg commence à crouler. Mon Dieu ! Si les armées pouvaient venir me délivrer et me permettre de prendre une part active à la guerre!!!

24 septembre

C'était autrefois le jour du départ de la classe. Quand arrivera donc mon départ d'ici ?

6 octobre

Voilà bientôt quinze jours que je n'ai rien écrit. A quoi cela tient-il ? Il est vrai, j'ai été souvent dérangé dans cette quinzaine. Puis les jours deviennent courts. Je n'ai plus le temps de faire ce que je veux mais il y a surtout beaucoup de paresse intellectuelle de ma part. Mon Dieu ! Que je suis machine, semblable aux animaux, terre à terre, tout ce que l'on voudra qui rampe, rien qui s'élève. Quand on connaît la nature d'un mal, on a déjà un sérieux appui pour le soigner. C'est le moment de soigner mon cerveau paresseux. Pourtant le moment est critique. Les jours que nous allons vivre seront peut-être terribles. Les nouvelles du front de l'Allemagne, de l'Autriche, de la Bulgarie très bonnes dans leur ensemble pour ma Patrie m'annoncent que peut-être les combats vont revenir dans la région et qu'il faudra alors sortir de la situation où je suis et reprendre une place au soleil. Mon Dieu ! que ce jour arrive vite. Vive la France. Si cependant la paix arrivait avant !!!

7 octobre

J'étais peu en train aujourd'hui et ma besogne s'en est ressentie. Pourquoi n'est-on pas toujours dans de bonnes dispositions ? Que notre nature est fragile !

8 octobre

Six heures du matin. Le canon a roulé toute la nuit, à certains moments, on dirait un train de chemin de fer qui passerait tout près. Les troupes allemandes ne cessent de passer aussi depuis quelques jours. Serait-ce la retraite ? L'approche des Français ? Mon Dieu que je puisse rapidement reprendre une place à l'armée. Cela semble presque impossible de passer ainsi sous l'armée allemande mais rien ne vous est impossible.

9 octobre

Quels sont les événements qui nous attendent ces jours-ci ? Voilà la question que je me pose chaque matin. Il me semble que l'Europe est presque dans la même effervescence qu'en 1914. La paix de la Bulgarie, le changement de gouvernement en Allemagne, la saisie de la flotte russe de la Mer Noire avec soi-disant le consentement de Moscou tout cela ne représente-t-il pas un gros bouillonnement dans la marmite. Enfin pour moi j'ai bon courage. J'attends les Français avec impatience.

Cinq heures du soir. L'Allemagne et l'Autriche demandent un armistice. Le bruit court que le Kaiser aurait abdiqué. C'est enfin la paix pour l'humanité mais un vrai malheur pour moi personnellement. Enfin nous devons faire passer notre bonheur après celui de la masse - réjouissons nous.

10 octobre

On dit même que le canon est arrêté depuis lundi, trois heures. Mais toutes ces dernières nouvelles me semblent fausses. Je crois avoir entendu le canon hier au soir. L'armistice ne serait donc pas fait.

11 octobre

Il est des jours où j'ai une sorte d'appréhension. Il me semble que quelque malheur va m'arriver. Cependant je suis prêt à tout depuis le temps que les malheurs me menacent à chaque instant. Cependant cet état s'aggrave certains jours. Je me demande : que m'arrivera-t-il aujourd'hui ? Allons ressaisissons-nous. Bon courage. Rien n'arrive sans la volonté de Dieu.

12 octobre

6 heures du matin : il paraît que des blessés passent en grande quantité près d'ici et que nous nous trouvons dans la "zone sanitaire". Pour moi, je n'ai vu ni arrêté ni rien qui annonce que nous soyons dans la zone sanitaire. Ce mot n'a-t-il pas été inventé pour nous cacher que nous sommes dans la zone des Etapes ? et que les gens le répètent sans trop savoir ce qu'ils prononcent.

15 octobre

Hier, grande discussion au sujet des aises que l'on peut se procurer et que l'on prend. La discussion est venue de ce que les uns s'assoient sur un banc tandis qu'aux autres il faut un tapis sur le banc, un coussin pour le ramollir. Il faut que le banc soit contre quelque chose pour s'appuyer. Je prétendais que tout cela dénotait une grande mollesse et une grande paresse. On m'a répondu : "Vivons bien et nous mourrons gras" ou encore "si on ne se procure pas tout le bien-être que l'on peut dans cette vie quand se le procurera-t-on ? "on ne sait pas ce qu'il se passe dans l'autre vie". Combien d'hommes qui pensent ainsi ! Que de vies dépourvues "d'idées supérieures" ! Tout ce qui peut gêner doit être éloigné que cela gêne un autre ou non.

16 octobre

6 heures du matin : Hier soir, j'ai appris que les Français avaient repris Vouziers (5). Quelle bonne nouvelle ! Ils ne sont donc qu'à une soixantaine de kilomètres de nous.

18 octobre

Bonnes nouvelles encore hier soir. La Fère (6) et Laon ont été occupées par les troupes françaises et largement dépassées. C'était fête aujourd'hui chez moi. Que Dieu vous bénisse mes chers parents comme Il vous a béni, il y a 31 ans.

20 octobre

La mesure que vous emploieriez pour les autres, sera celle qui sera utilisée pour vous nous apprend l'Évangile. Or, en général nous avons deux mesures, une pleine et bien garnie pour nous, une mauvaise pour les autres et nous nous récrions quand on emploie pour nous la mauvaise mesure.

22 octobre

Hier soir, j'ai appris la reprise de Lille, Tourcoing, Roubaix et Ostende. Ce matin le canon gronde terriblement sur le front en face de nous. Est-ce le coup de grâce ? Est-ce le commencement de la retraite générale ? Quoi qu'il en soit nous nous préparons à soutenir un siège.

23 octobre

Je relate chaque jour les faits de la veille; il me semble que ce sera intéressant si on peut relire ce papier un jour. Donc hier, journée d'alerte, on logea des Allemands, le canon gronde terriblement et dans l'air il y a un roulement continu d'aéros. Nous n'en avons vu que trois ou quatre, mais nous en avons entendu un grand nombre. L'un d'eux est venu évoluer juste au-dessus de nos têtes. Hier soir, on a annoncé l'arrivée d'une locomobile traînant deux fourgons et de petits groupes de soldats. Ce matin, il y a du brouillard. Le canon roule encore mais moins fort que hier.

8 heures 45 on entre au trou, des camions allemands portent du matériel (on dit des munitions) à la maison. Douze soldats doivent loger ici ce soir et trois chevaux.

24 octobre

6 heures et demie du matin : Les douze soldats et trois chevaux ne sont pas venus. La maison est modifiée. C'est un bureau avec logement d'un "officier" (soi-disant). Dans tous les cas, hier soir, à partir de 9 heures 1/2 du matin, ils ont transporté de la gare des bidons d'huile de graine : il y en a tout le long de la route et dans le champ (pachi) à côté du trou de mine. Sur la route de Bièvre des cavaliers (des Russes prisonniers dit-on) conduisant trois ou quatre chevaux chacun, n'ont pas cessé de défiler avec des camions. Hier soir il est arrivé 96 prisonniers français. Les malheureux traînaient de lourds camions. Ils sont repartis ce matin.

16 heures 20. Le canon s'est tu. Je ne l'ai pas entendu de la journée. Rien de particulier. Les pensionnaires ne sont pas encore arrivés. Je ne cesse de penser à ces 96 prisonniers français attelés comme des bêtes de somme à leurs camions. Dire qu'ils ont encore fait une longue étape. Il y a des peuples qui réellement retournent à la barbarie.

25 octobre

6 heures : Maintenant que l'alimentation est difficile, il faut collectionner les "canards". Ils sont nombreux depuis que les "gazettes" n'arrivent plus. Deux Allemands ont dit hier au soir qu'ils avaient fait deux millions d'Anglais prisonniers (pas deux mille, deux millions). Ce matin, deux autres auraient dit qu'ils allaient faire une grande offensive, mais qu'en attendant les Anglais débarquaient à flots (probablement sur la côte belge, certains disent en Hollande) et essayaient de les encercler. C'est sans doute à cause de tous ces "canards" qu'il y a de nombreux canons à la station. On n'entends pas le canon encore ce matin.

16 heures : pas de canon encore aujourd'hui. Il paraît que le village est plein d'Allemands. Nous n'avons pas ici grâce au dépôt. Heureux dépôt ! Des prisonniers italiens sont venus aujourd'hui traînant des charrettes.

26 octobre

15 heures 1/2 : Pas un coup de canon encore. On raconte que Bruxelles est repris... même Charleville (7) le serait depuis quatre heures ce matin. Cela me semble impossible, car à trente kilomètres nous aurions entendu le canon. Or pas un coup aujourd'hui, ce sont des émigrés de la région de Charleville qui racontent cela. Les Italiens sont revenus ce matin, je les ai vus. Ils n'ont pas trop mauvaise mine et n'ont pas l'air de se fatiguer beaucoup. Pauvres types tout de même. S'ils avaient su qui les regardait ! Un aéro est venu tout à l'heure évoluer à quelques mètres au-dessus de nos têtes. Un capitaine allemand est arrivé dans le quartier avec de nombreuses caisses de provisions et même une nichée de petits chiens (paraît-il, je ne les ai pas vus).

27 octobre

9 heures 40 : Toujours pas de canon. Véritablement "la guerre est fouette" comme disent les gens de ce pays. Je n'y comprends rien. Il passe un matériel considérable ces jours-ci : chevaux, voitures, camions, fourgons traînés par des locomobiles et on n'entend pas un seul coup de canon. Que se passe-t-il ? Les Italiens travaillent bien que ce soit Dimanche. Nous cuisons des pommes pour eux et L. a donné une tabatière (un sabot fait ici) de tabac à l'un d'eux. Pauvre malheureux, il ne se douta jamais d'où vient cette tabatière et qui l'a fabriquée.

16 heures : le canon se réveille. J'ai entendu quelques coups, bien peu, mais enfin l'armistice n'est pas signé. Dimanche, calme autrement. Il paraît que quatre-vingt Allemands d'ici partent demain au front.

28 octobre

16 heures 30 : Pas de canon de nouveau, mais à 14 heures est passé environ mille Allemands venant de Urignes-au-Bois. On en attend beaucoup ce soir. Mauvaise journée, je suis de mauvaise humeur. Je n'en sais guère la cause. Je prends tout en grippe.

29 octobre

14 heures : Deux pensionnaires sont arrivés ce matin à la maison. Cet après-midi ils installent le bureau avec téléphone, cuisinière, chaises et tables. Auraient-ils l'intention de rester longtemps ? Il ne faudrait pas, cependant, jusqu'ici nous avons fait aujourd'hui trois heures de "trou".

Mardi 29 octobre, il y a six ans j'étais un peu dans les transes, mais la journée se termina joyeusement, si heureusement. Hélas ! pendant ces six ans que de joies si complètes ! que de misères aussi ! Je suis avec vous, tout ce soir, mes chers amis.

30 octobre

7 heures : Hier soir une maison a brûlé au village. Ici, on installe la maison : bureau en bas, chambre en haut, pancarte à la porte, etc. . . téléphone etc. . . Un peu de canon cette nuit. Un Allemand a annoncé que la guerre sera bientôt faite en lisant son journal.

7 heures 1/2, Monsieur le Curé a annoncé ce matin paraît-il que les Allemands allaient évacuer la Belgique. Ce serait une nouvelle arrivant du Cardinal Mercier. Je la note à son heure. Erreur c'est moi qui ait mal compris l'armistice est proche mais n'est pas encore signé.

16 heures : je n'y comprends rien. L'armistice doit être signé. On n'entend que quelques coups de canon qui ont l'air d'un canon d'exercice. Un aéro est venu évoluer au-dessus de nous, faire du vol plané, puis se relever, etc. . . Il me semble aussi que c'est un exercice. Les troupes et le matériel allemand ne cessent de passer en direction de l'Allemagne. Si les hostilités n'étaient pas suspendues, on verrait, il me semble, des aéros venir bombarder des convois. On entendrait des bombes, des coups de canons. Jamais,

même quand les Allemands étaient à Château-Thierry et près d'Amiens, on a moins entendu le canon que ces jours-ci. Ceux de la maison font leur cuisine sous les hêtres. Ils ont monté une cabane pour s'abriter.

31 octobre

7 heures : Rien de particulier ce matin. Il est curieux comme certains jours j'ai l'impression qu'il n'existe pas de dangers pour nous, que nous ne pouvons être pris. J'étais dans cet état hier. A quoi cela est-il dû ? D'autres jours au contraire, il me semble toujours qu'un bâton va s'engager dans mes roues.

9 heures : Un Allemand vient d'annoncer "Guerre finie dans huit jours, Autriche égale Bulgarie", ce qui voudrait dire que l'Autriche aurait capitulé comme la Bulgarie. Voilà une bonne nouvelle si elle est vraie, mais combien de fois a-t-on annoncé un canard pareil.

1er novembre

8 heures : Il paraît qu'officiellement serait confirmée la nouvelle de la démission du quartier-maître général Ludendorff (8) et de la capitulation de l'Autriche et de la Turquie. Quoiqu'il en soit ces nouvelles ont beaucoup réjoui les Allemands et hier soir, on a entendu force chants, musique, etc, qui attestèrent leurs joies. C'est écœurant pour moi de voir cette joie au moment où ils apprennent que leur pays est perdu. Ils ne pensent qu'à la joie momentanée : la guerre bientôt finie et le retour au foyer. C'est vrai, qu'il ne faut pas tomber fort sur les Allemands car au moment de l'avance des Allemands sur Paris, il y en avait qui pensaient comme cela ici. Ce matin, une compagnie est partie du village, musique en tête, pour les environs de Verviers.

15 heures : Rien de particulier de la guerre. Triste Toussaint, entouré comme je le suis de mes ennemis. C'est l'heure où vous allez, mes pauvres chers parents, auprès des tombes de ceux qui nous sont chers et qui dorment leur dernier sommeil. Hélas ! combien depuis cette affreuse guerre sont allés occuper les places vides de nos tombeaux où reposent loin des leurs. Je m'unis à vous par la pensée et moi-aussi je vais faire seul, ici, ma visite au cimetière. On commençait toujours la visite par la tombe de la famille de Maman puis par la tienne, Papa, puis par grand-père Guilhem. On allait ensuite au "tombeau de mon bisaïeul, le capitaine des guerres d'Espagne (Grand'Dieu que doit-il dire de son arrière petit-fils enfermé ici tandis que le canon tonne et pourtant que dois-je faire ?) On visitait ensuite la tombe de M. A. . . , de Mme D. . . , puis on rentrait. Cette visite, je la fais aujourd'hui avec vous. Je n'oublie pas non plus les tombes que je ne connais, hélas ! pas de ceux qui ont appartenu à la famille de ma pauvre femme. Il est aussi une tombe où je veux m'arrêter tout particulièrement, c'est celle qui se trouve à côté de l'entrée de la rue d'Arès, celle de nos soldats. Glorieux soldats morts pour la Patrie, un malheureux en pleurant envie votre place aujourd'hui.

2 novembre

7 heures 1/2 : Rien de nouveau. Pas de canon encore. On annonce (sous toutes réserves) que Charleville brûle. C'est aujourd'hui le jour des Morts. Quelle belle religion que la nôtre qui prie pour les morts. On se sent moins loin d'eux, puisqu'on peut prier pour eux. Dans combien de familles hélas ! ce jour sera marqué de larmes ? mais les larmes qu'on verse au pied de l'autel sont des larmes consolantes.

3 novembre

8 heures : le bruit court que l'armistice est très proche. En attendant, le canon a tonné toute la nuit. Hier des Allemands sont partis pour Liège. Une compagnie environ et dans la soirée beaucoup de locomobiles sont arrivées au village.

15 heures : Dimanche aujourd'hui. Les Allemands se préparent à faire partir de leur matériel à partir de demain. On dit même que d'ici deux ou trois jours tout le matériel (bidons d'huile de pétrole, graisse) sera parti ainsi que le bureau qui nous protège contre l'invasion des troupes de passage. Le canon tonne assez fort, cet après-midi. Il y a six ans, c'était aussi un dimanche, le 3 novembre, Saint Hubert si cher aux chasseurs. C'était une bien douce fête aussi pour moi. Hélas ! combien triste ce soir où je vais le

vivre tout seul dans tous les détails que ma pauvre mémoire a conservé : depuis l'œillet blanc jusqu'au bouchon de champagne, jusqu'à la joie de sentir mon rêve réalisé et à mes projets d'avenir. C'est aussi l'anniversaire de mon entrée dans les affaires.

4 novembre

7 heures : Hier soir nous avons eu de bonnes nouvelles datant cependant de quelques jours : défection de l'Autriche et de la Turquie. Les Allemands ont abandonné complètement la côte belge. Ils forment une vaste boucle en France. Les Anglais sont même tout près de Mons. Le canon a tonné très fort toute la nuit.

5 novembre

7 heures : Rien de particulier. Hier, il est passé beaucoup de chariots attelés de bœufs, une centaine au moins, et quelques troupes qui allaient sur Maissin. A la nuit, nous avons vu beaucoup de fusées et entendu une violente cannonade probablement contre des aéros. Cela semblait assez près de nous.

15 heures : On est venu ce matin pour mettre cinquante soldats sur le foin mais grâce à ce dépôt, on ne les y a pas mis. Un bataillon environ est passé vers Our et Maissin tandis qu'un convoi traîné par des bœufs allait sur Bertrix venant de Landrecies. . .

7 novembre

7 heures : Malgré les dangers au milieu desquels nous vivons, notre vie cependant a été peu modifiée par l'invasion des Allemands dans le village. Presque rien n'est changé sauf qu'on ne peut s'installer pour travailler et qu'il ne faut pas faire de bruit. Oui, bien réellement on peut dire "Dieu est avec nous". Mais puisqu'Il nous accorde une telle protection comme nous devons le mieux servir.

16 heures : On va nous mettre un troupeau de vaches à côté, ici dans le "pachi" voisin.

Aujourd'hui grave discussion dans le groupe. On discutait les garanties que l'Allemagne, paraît-il, demande à nos Alliés, garanties par lesquelles on s'engagerait à ne pas lever les hommes valides en Belgique pour les employer contre les Allemands. J'estimais qu'un simple engagement était suffisant et que la promesse une fois donnée il n'y avait pas besoin de garantie matérielle. On m'a répondu alors : "Oh ! s'il n'y a que cela, on fera comme on voudra". Mon Dieu que ferait-on avec des hommes dont les promesses valent si peu ! Où descendons-nous ? Et malheureusement bien des gens pensent ainsi. Sous l'empire de contrainte ou pour quelque avantage, on promet avec cette amère pensée qu'on ne tiendra pas sa promesse. Le monde est mauvais.

7 novembre

16 heures : les vaches sont parties ce matin et de nombreux convois passent aujourd'hui. On dit que nous sommes très proches de l'armistice : les Allemands avaient appris de bonnes nouvelles ce matin et chantaient et dansaient au bureau. Beaucoup de gens du village sont allés traire ces vaches. C'était véritablement écœurant de voir ces gens qui ont sept ou huit vaches à l'écurie courir après ce lait alors que deux pauvres prisonniers italiens cherchaient à les traire et qu'il y en a tant d'autres qui n'en ont pas au village. Toutes ces vaches ne sont pas encore parties. Beaucoup restent je crois. Quel vol dans l'armée allemande !

8 novembre

16 heures : notre demeure ordinaire embarrassée, aujourd'hui j'ai été obligé de rester dehors. Je suis allé me mettre sous ma couverture tellement j'avais froid. Beaucoup de matériel est passé ce matin en particulier des autos. Les Allemands annoncent qu'une commission est partie pour le front sans doute pour négocier l'armistice.

9 novembre

19 heures : beaucoup de camions et de voitures, deux cents au moins sont passés ce matin pendant un temps très court. On dit que les Allemands abattent leurs chevaux à coups de révolver quand ils ne peuvent plus marcher.

10 novembre

15 heures : beaucoup d'aéros, paraît-il, aujourd'hui. Nous en avons vu trois ce matin qui ont été bombardés par l'artillerie allemande, pas très loin d'ici. Il y a moins de mouvement de matériel que les autres jours. C'est dimanche, puis on s'attend d'un moment à l'autre à l'armistice. Voilà donc cette terrible guerre qui va finir dans quelques jours peut-être dans quelques heures. Et moi, je vais rentrer de nouveau dans le monde extérieur duquel je ne fais plus partie depuis quatre ans. Quelle figure vais-je y faire ? Quel effet me fera-t-il ? Je réfléchis assez à tout cela aujourd'hui. Il me semble que les gens sont bien mauvais et que la guerre les a rendus encore plus mauvais (peut-être est-ce l'effet d'être resté en pays durement occupé où les gens privés même du nécessaire semblent revenir à une véritable barbarie, vol, rapine, etc. . .) encore si je puis retrouver ma famille j'aurai là, je l'espère, l'flot de repos, le port de sûreté où on se repose et on se reconforte après l'orage. Mais la retrouverai-je ? Dire que d'ici quelques jours, quinze jours, un mois, je pourrais avoir de leurs nouvelles, pas une depuis quatre ans, quatre siècles à vrai dire !

Les soldats allemands racontent qu'on est en pleine révolution en Allemagne, "République" disent-ils. L'empereur et sa famille sont partis. Je ne sais ce qu'il y a de vrai là-dedans.

11 novembre

13 heures 45 : On annonce depuis une demi-heure que la guerre est finie depuis 11 heures. Il paraît que c'est affiché au village. Dans tous les cas, les Allemands ont démolis à coups de bâton les pancartes du dépôt. Maintenant ils chantent, dansent et crient à tue-tête. Qu'est-ce qu'il y a en réalité ? Les Allemands auraient quatorze jours pour évacuer. Comment nous allons compter les heures pendant ces quatorze jours. . . Quatre ans hier que nous sommes entrés à la mine, quatre ans samedi prochain que nous sommes ici.

12 novembre

8 heures : les Allemands liquident tout : limes, clous, fil de fer, étaux, vis, marteaux, forges, vaches, chevaux, etc. . . C'est une véritable foire le long du tramway. Les gens vont, viennent, chargent leur brouette et reviennent vers le village pour redescendre après. On brûle les papiers, registres, livres, etc. . . (ceux du bureau chauffent leur poêle tout ce matin avec leur comptabilité) Que signifie tout cela ? Et avec cela, on dit que les Français sont à Nouzon à une vingtaine de kilomètres d'ici. Pour moi je ne puis m'imaginer que cela est vrai, que la guerre est finie. Mon esprit ne peut se poser sur rien (je ne fais rien et je ne sais où donner de la tête ; c'est bien le cas de le dire) je n'ai pas dormi une partie de la nuit. Il est assez facile de le comprendre.

14 novembre

5 heures : je n'ai rien écrit hier. . . Quelle journée ! Le matin, on a tiré les armes, l'après-midi j'ai nettoyé le révolver. A trois heures, j'apprends que les prisonniers sont libérés. Nous sommes libres. . . Mes moineaux sont allés en ville pour moi. Je suis resté pour écrire. Je ne l'ai pas fait, cinq français bretons étant venus passer la soirée avec moi. Les premiers que je vois depuis quatre ans. Trois ont couché avec nous au trou. Cette nuit, je n'ai pas dormi. Je me prépare à aller à la messe. Je n'ai pu y assister depuis le 15 août 1914. Ma première sortie sera donc pour Dieu.

8 heures 1/4 assis à la place des boches au bureau, j'écris un mot. Nous allons hisser les couleurs : au drapeau, Vive la France !

23 heures je suis allé à Our au milieu des convois allemands. Quelle débacle ! J'ai vu un violon au milieu de ce déménagement, un cheval tirant seul sur le côté d'un timon, des autobus abandonnés. J'ai vu à Our M. Rezette, Martin, Dury, M. le Curé. Chez Martin, c'est l'ahurissement d'un officier allemand, M. Rezette me dit devant lui "Mon Lieutenant". Il parlait très bien français, il a compris et il s'est retourné comme mû par un ressort, vis-à-vis de moi. Je suis allé à Pinval. Quels amis je laisse là, j'y ai passé deux ou trois heures charmantes ? C'est l'"étonnement de la servante sachant qui j'étais", plus d'"inspecteur" ! J'ai causé avec deux prisonniers russes. Ce fut très amusant de se faire comprendre d'eux. J'ai dîné chez les sœurs avec M. Jacquet. Après la soirée chez M. Jacquet, je suis fatigué et je vais me coucher.

15 novembre

22 heures : Noirefontaine. Vu à Graide meunier, déjeuner chez Marie Martin. Vu Gabrielle, Anna Degrez, Vauthier, chez M. le Curé (furieux contre les Allemands et un capucin attaché à l'armée allemande). Vu Davieux et ses filles, Marie et Alice qui nous accompagnèrent à la gare de Graide. Amenons M. Rezette et Jules en France. Midi à la gare chez Collard. Naomé chez le chanoine et M. Jacquet et moi nous entrons au casino boche. Sur la route rencontrons un sénégalais malade sur une charrette, je le fais envoyer à Bouillon. Ce soir, chez Fernand, couche avec lui, Faisons la connaissance d'un Lorrain qui quitte l'armée allemande et rentre en France avec nous. Nous n'avons pas d'Allemands. Trois que nous avons rencontrés ce soir tirant des petites charrettes nous ont dit : "Bon voyage Messieurs, ce sont les derniers boches que vous rencontrez" Demain la France.

A Carslourg au collège nous avons signé le registre à la suite des officiers de cuirassiers passés le 6 août 1914, les premiers et les derniers.

17 novembre

22 heures : Sedan. Hier rien écrit. Levé à Noirefontaine. Vu M. le Curé. Parti sur Bouillon avec Fernand Rezette et Jules. Bouillon, vu le chef de gare, le bourgmestre, nous organisons le premier train sur Sedan pour rapatrier les prisonniers. Voyons trois boches mis à la porte d'un café par M. Lecerf dont je fais la connaissance qui nous fait souper et coucher à Balan chez lui. Couche sur un sommier qui est dur, pas de matelas, j'ai froid ce matin à 6 heures, voyons les premiers français, visite la maison des dernières cartouches, le monument et l'ossuaire de Bazeilles (9), reviens à Sedan, véritable ovation sur la place, suis photographié et cinématographié par les Américains. Vois beaucoup d'officiers. Vais voir Melle Bordes. Mange une croûte dans une autre maison. Vais voir les tranchées allemandes. Adieux à M. Rezette Fernand et Jules puis à mes hommes à la caserne. Rencontre capitaine Duché qui m'enlève et me conduit à la division où il est attaché pour une journée à l'état-major. Ecris à ma femme, quelle joie, je ne savais que mettre au bout de ma plume. Dîne avec le général. Rentre avec Duché, puis j'ai un logement. Un lit pour moi. Quelle merveille ! Je ne sais plus ce que c'est un lit. A Bazeilles ai hérité de deux couvertures boches qui vont faire mon couchage.

19 novembre

8 heures : à la Chesne près Vouziers. Hier matin rencontre comme commandant de place à Sedan mon ancien Lieutenant-Colonel Ulema. Suis présenté au général Prax commandant le corps d'armée. Part après-midi en camion à Chagny (10) puis passe à Marquigny (11), à Louvergny et enfin arrivé à Le Chesne dans la popote d'une compagnie de génie, joyeuse popote. Quelle vie différente avec la nôtre. On me loge ici. Ce matin je tâche de partir sur Quatre-Champs avec une auto. J'attends en ce moment le capitaine pour partir. Il est tout jeune 26 ans. Dire que je pourrais avoir ce grade maintenant. . . Réellement ce matin il me semble que ma captivité a été très dure cependant elle est finie. Dans cette vue rétrospective elle devrait au contraire paraître moins dure. Les misères s'estompent les unes les autres.

20 novembre

9 heures : j'ai pris un auto camion qui vient à Saint-Morel. Là rencontre un lieutenant autrefois au 220ème, me dit que Maumy a probablement été tué. Voilà mes bons amis qui ont disparu donc et un excellent officier à la fois. Pauvre garçon, fils unique. Ce lieutenant m'envoie sur Luy, pas de station, on revient à Mathers. Là, trouve un lieutenant du génie de Bordeaux, m'embarque avec lui sur locomotive. En cours de route, nous embarquons un autre lieutenant, commissaire de gare à Vienne-le-Château (12) qui va en permission à Paris Saint-Menehould, cherche quelque ravitaillement, pas de pain, une bonne américaine m'en donne ainsi que de cigarettes. Mangeons au poste américain et obtiens un ordre de transport pour Mailly Camp, passe par Revigny (13), allons au buffet. Officier descend à Châlons à minuit, attend au buffet des officiers au milieu du ronflement des camarades et la course des rats. Le train de Troyes de 5 heures arrive maintenant à Mailly où j'ai une chambre aux baraques, ce qui m'a permis de faire un peu de toilette j'en avais bien besoin. Vais voir ce que l'on va faire de moi.

NOTES

- 1 - Voir Jacques CLEMENS, Un régiment de réserve du Marmandais en 1914. Le 24 août : le baptême du feu du 220e R.I., dans *Revue de l'Agenais*, 1970, p. 1-19. Renaud JEAN. Carnet (2 août - 13 septembre 1914). Introduction de Jacques CLEMENS, dans *Cahiers du Bazadais*, n° 44, 1979, p. 21-41.
- 2 - Ste-Adresse, Seine Maritime, ar. Pour les localités belges, nous renvoyons à la carte.
- 3 - A. BROUSSILOV, général russe (1853-1926)
- 4 - Julius MOSEN, poète allemand (1803-1867). Selon Ed. Bailly, "De longues souffrances physiques supportées avec un stoïcisme inaltérable n'ont pas moins contribué que la noblesse de ses sentiments à donner à ses poésies une popularité momentanée qui ne s'est pas soutenue". Son fils a écrit sa biographie et publié un recueil en 6 volumes de ses œuvres (Leipzig, 1880).
- 5 - Vouziers, Ardennes.
- 6 - Fère (La), Aisne, ar. Laon.
- 7 - Charleville, Ardennes, ar. Mézières.
- 8 - LUDENDORFF (Erich), général allemand (1865-1937). Il fut le chef d'état-major (1914), puis l'adjoint (1916) de Hindenburg.
- 9 - Bazeilles, Ardennes, ar. et c. Sedan.
- 10 - Chagny, Ardennes, ar. Mézières.
- 11 - Marquigny, Ardennes, ar. Vouziers, c. Tourteron. Pour Le Chesne, Louvergny St-Morel : ar. Vouziers.
- 12 - Vienne-le-Château, Marne, ar. Ste-Menehould.
- 13 - Revigny, Meuse, ar. Bar-le-Duc.

CONSEILS BIBLIOGRAPHIQUES

HISTOIRE ET ARCHEOLOGIE TROGLODYTIQUES

1) Pour une initiation à :

- *la Préhistoire* : Denise DE SONNEVILLE-BORDES, **La Préhistoire moderne**, Périgueux, 1972.
- *l'histoire du troglodytisme religieux* : Jacques BONNET, **Le Livre des grottes**, s.d., Editions Le Hénaff (B.P. 81 42 010 Saint-Etienne).
- *l'histoire de la spéléologie* : Donald DALE JACKSON et les rédacteurs des Editions Time-Life, **Les mondes souterrains**, Amsterdam, 1983.

2) Modèles de monographies :

Serge AVRILLEAU, avec la collaboration de Brigitte et Gilles DELLUC, **Cluzeaux et souterrains du Périgord**, I, Archéologie 24, Périgueux, 1985.

Jacques CLEMENS, Le Troglodytisme de Saint Caprais et de Saint Emilion d'après les sources médiévales, dans **Saint-Emilion. Libourne. La religion populaire en Aquitaine**, Fédération Historique du Sud-Ouest, Libourne 1979, p. 107-119.

André SOUTOU, Les cases encoches d'Alban et d'Ambialet (Tarn) dans **Archéologie médiévale**, 1973-74, p. 297-326.

1914-1918 : LA PREMIERE GUERRE MONDIALE

1) Les régiments et les Monuments aux Morts :

La Bibliographie est d'une très grande richesse. Les Archives départementales et les bibliothèques municipales possèdent en général les monographies des régiments, les "Livres d'Or", les articles publiés dans les revues régionales. Ainsi, les élèves peuvent suivre les pérégrinations et les exploits du régiment auquel appartiennent les tués ou les disparus dont les noms se trouvent gravés sur le Monument aux Morts de la Commune. A cette occasion, ils peuvent retrouver de la correspondance d'un "poilu" avec sa famille.

2) La guerre et les romans les plus célèbres :

Henri BARBUSSE, **Le Feu**, prix Goncourt 1916.

Roland DORGELES, **Les Croix de bois**, prix Femina en 1919.

Georges DUHAMEL, **La Vie des martyrs**, 1917 ; **Civilisation**, prix Goncourt 1918.

Maurice GENEVOIX, **Sous Verdun**, 1916 ; **Nuit de guerre**, 1917 ; **La Boue**, **Les Epargés**, sous le titre **Ceux de 14'**

Jules ROMAINS, **Prélude à Verdun**, **Verdun**, dans les **Hommes de bonne volonté**, 1938.

A comparer avec le témoignage d'un Allemand ; Erich Maria Remarque, **A l'Ouest rien de nouveau**, 1929.

Jacques MEYER, **La vie quotidienne des soldats pendant la Grande Guerre**, Paris, 1966.

3) **La Belgique sous l'occupation allemande** : Brand WHITLOCK, **Mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles**, trad. franc., Paris, 1922.

4) Le Conflit :

Pierre MIQUEL, **La Grande Guerre**, Fayard 1984.

La plus récente des mises au point, une excellente bibliographie.

TROGLODYTISME CONTEMPORAIN

1) Refuge politique :

Exemple des Girondins à Saint-Emilion. Voir **Histoire de Bordeaux** sous la direction de Ch. HIGOUNET, tome V, Bordeaux, 1968, p. 401 et suiv.

2) Refuge militaire et civil pendant la 2ème Guerre Mondiale :

Ligne Maginot, Mur de l'Atlantique, poches de l'Atlantique, bases sous-marines, abris anti-aériens, usines souterraines en Allemagne, "caches" des Résistants, etc. . . Voir pour la France, **Bibliographie annuelle de l'Histoire de France, du cinquième siècle à 1958**, C.N.R.S.

3) Refuge contre le racisme :

"**Journal**" d'Anne FRANK (1929-1945). Israélite allemande émigrée aux Pays-Bas, contrainte, à partir de 1942, de se cacher avec sa famille pour échapper aux hitlériens, elle tient jusqu'à son arrestation en 1944, le journal de sa vie d'angoisse.

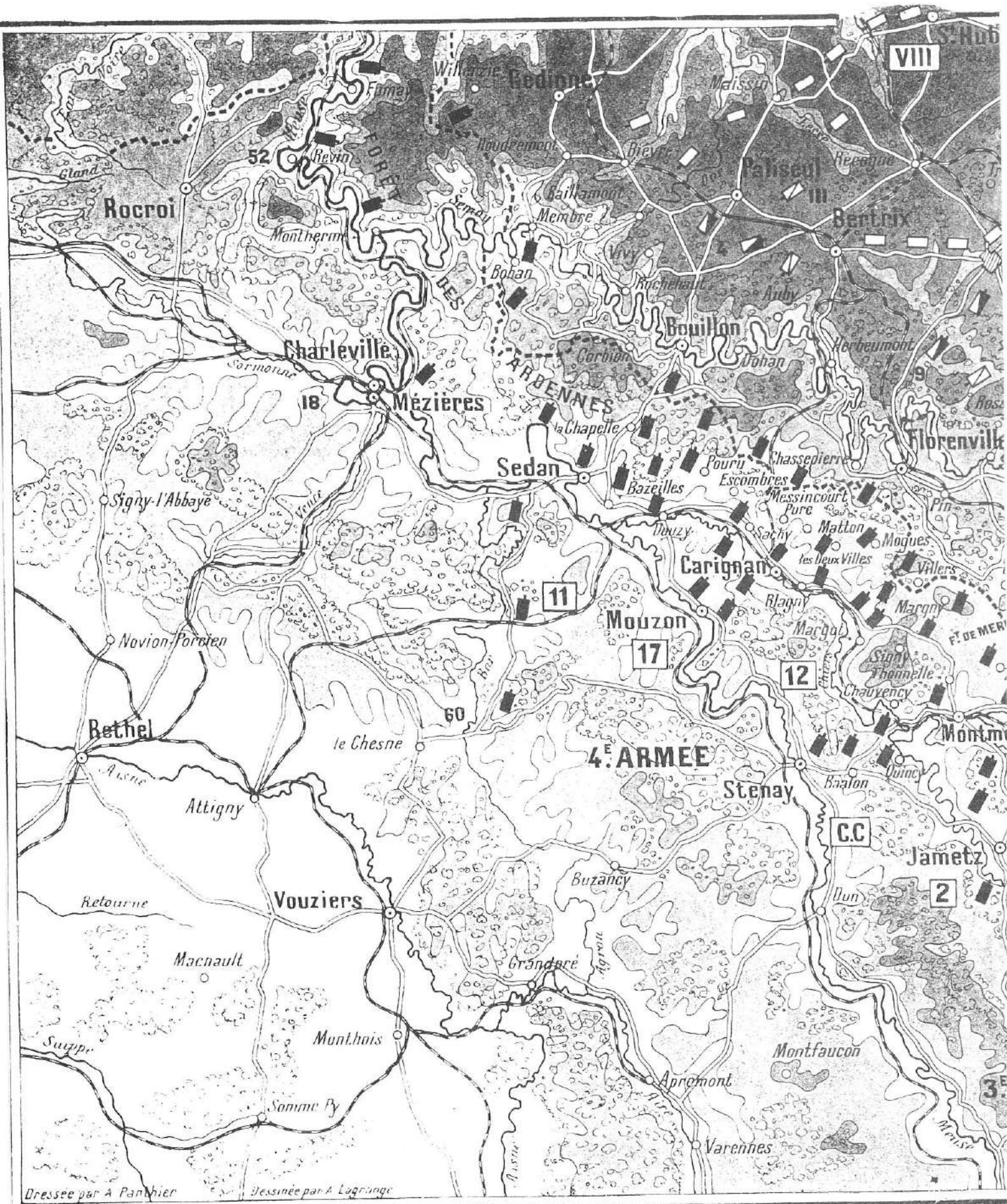
4) Loisirs :

Ainsi les grottes de Meschers (Charente Maritime). Voir Christian GENET, **La Vie balnéaire en Aunis et Saintonge. 1815-1845. Royan : rendez-vous des Bordelais**, 1978.

– TABLE DES MATIERES –

	<i>Pages</i>
AVANT-PROPOS	
de J. BURIAS et P. POLIVKA	1
PRESENTATION HISTORIQUE	
par Jacques CLEMENS	5
DOCUMENTS	
MES SOUVENIRS (1914-1917)	19
MON JOURNAL (1918)	43
par Victor GUILHEM DUCLEON Lieutenant au 20ème Régiment d'Infanterie	
NOTES	65
CONSEILS BIBLIOGRAPHIQUES	66
CARTES HORS TEXTES	
– Carte générale de la Belgique	
– La Bataille des Ardennes - 20-22 Août 1914	

*
* *
*






Dressée par A. Panthier

Dessinée par A. Lagrange








AVANT LA BATAILLE DES ARDENNES

Positions le 21 Août
(au matin)

— FRANÇAIS —

-  Régiment d'infanterie
-  Brigade de cavalerie
- 52 Division
-  17 Corps d'armée

— ALLEMANDS —

-  Régiment d'infanterie
-  Brigade de cavalerie
- xxxiii Division
-  VI Corps d'armée
-  Moins de 200^m
-  Plus de 200^m
-  Plus de 300^m
-  Plus de 400^m

Echelle 1.400.000

